[Epopées Romantiques]

cf. Pantypoonisiade, Résoviède, Carolède ... etc...

PQ
2493
.V5
F7
1863
SMRS

LA FRANCIADE.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

LA FRANCIADE

POËME EN DIX CHANTS

PAR M. VIENNET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR M. JULES JANIN

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

1863

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafranciadepom00vien

INTRODUCTION.

J'admirais naguère, du plus profond de mon âme, un poëte, heureux s'il en fut jamais dans notre bon pays de France, un poëte enthousiaste et convaincu de la grandeur de sa mission, M. Viennet. Il y a déjà cinq années révolues que M. Viennet lisait de sa voix ferme et claire, une belle épître à l'Académie :

> O mes quatre-vingts ans, je vous avais prévus !
> Je ne vous dirai pas : Soyez les bienvenus !

Ces cinq années lui ont été inspiratrices et légères; son courage est resté debout, en dépit du rhumatisme articulaire qui le tenait cloué dans son fauteuil : ni repos ni trêve, et pas de sommeil. Mais cet intrépide ami des lettres est habile à charmer les heures. Son génie et son bel esprit lui suffisent à calmer les plus cruelles souffrances; le jour même où ses douleurs disparaissaient : « Bon ! dit-il, enfin délivré de si rudes tortures, *mon poëme épique est achevé !* » Vous l'en-

tendez : son poëme épique! Et comme il se vit entouré de nos respects, et le juste objet d'une attention loyale, il se mit à raconter tout son poëme, avec la verve et l'entrain d'un jeune homme.

Ce poëme épique est intitulé *La Franciade;* il remonte aux temps les plus reculés de notre histoire, et tout de suite un grand combat s'établit, sur la Seine ensanglantée, entre le roi d'Albion et les défenseurs de Lutèce. En ce moment, gloire au dieu Mars! Les pirates sont vaincus, leur flotte au loin est chassée; il faut qu'un dieu de l'*Iliade,* Neptune, vienne en aide aux pirates. D'un coup de son trident le bâtisseur de Troie a fait surgir une île immense au milieu de l'Océan, dont le flot gronde et se plaint d'une voix plus haute que le flot bruyant de la Méditerranée aux oreilles du vieux Chrysès, le prêtre d'Apollon.

Cependant les Celtes et les Troyens de Lutèce amènent à la pointe de la Cité, où s'élèvera plus tard Notre-Dame de Paris, les épaves de ce grand naufrage : un vaisseau des pirates, le cheval de guerre et le frère du roi vaincu. Déjà même, à la volonté des druides que nous avons entrevus dans les *Martyrs,* un sacrifice horrible va s'accomplir sur nos rives triomphantes; mais Francus, le chef des Francs, ne veut

pas d'une victime humaine pour célébrer sa victoire. En ce moment, nous saluons Francus, disons mieux Astyanax, le fils d'Andromaque, enfant pleuré par des larmes sanglantes :

Il est le fils des rois, mais il en est le reste.

Ici Francus, nouvel Énée, raconte à l'auditoire attentif ses combats, ses voyages, ses amours avec la belle Hercynie, enlevée à son amour au moment de leurs fiançailles. C'est un vrai récit à la façon du deuxième livre de l'*Énéide*. On y voit pointer toute la France à venir : au midi, Toulouse la docte, et dans les montagnes du Forez, sur les bords d'un torrent plein d'écume et de fureur (il s'appelle encore aujourd'hui le *Furens*), voici déjà les forges empruntées à l'Etna; déjà le marteau frappe à grand bruit le fer ardent sur l'enclume, et les Cyclopes ne sont pas loin.

Ainsi parla Francus, disons mieux Astyanax. Il est le fondateur de la ville de Troyes en Champagne, et en souvenir de la vieille Troie, éternellement célébrée, éternellement ouverte aux respects du monde. Homère aux temps passés, et de nos jours, M. de Chateaubriand, l'ont consacrée à tous les siècles à venir.

Cette rencontre inespérée d'Astyanax, ce jeune

enfant qui se jetait dans les bras de sa nourrice, « épouvanté du terrible panache », est une rencontre inattendue, et pas un lecteur qui ne se souvienne, à ce nom charmant, des paroles du divin Hector : « O dieux et déesses ! accordez-moi que cet enfant, marchant sur mes pas, soit revêtu de force et de sagesse, et que les peuples, saluant ses victoires, s'écrient sur son passage : *Il est plus vaillant que le roi son père!* » M. Viennet a parfaitement entendu et réalisé cette ardente prière ! Il a couvert de gloire et d'honneur ce précieux rejeton que son père Hector embrassait avant de tomber sous les pieds d'Achille, et nous comprenons que le digne héritier du héros de l'*Iliade* attire à soi le regard des belles druidesses.

Ici, le poëte a placé le Songe, ami des choses sincères et dédaigneux de la porte d'ivoire. Le Songe, intelligent des œuvres et des passions de l'avenir (« Il avait, disait Homère, la taille et les manières d'Hector »), montre au jeune homme endormi les futures grandeurs de Lutèce. Francus admire ! il contemple ! Il voit, sortis de son sang, tous les rois de France, escortés de mille grandeurs, parmi lesquels voici Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Henri IV, *le conquérant du sien.* Jamais vision plus immense et plus voisine des

cieux n'apparut dans le sommeil d'un simple mortel. Tout ce passage est superbe, et même éveillé, quand il est rendu à la vie, aux passions de chaque jour, Astyanax-Francus marche en ces pressentiments splendides. Un passage du sixième livre de l'*Énéide* expliquera très-bien l'enthousiasme et l'orgueil de notre héros. Je veux parler de ces beaux vers où le poëte a montré cette image de Troie à demi ressuscitée sur les bords d'un nouveau Simoïs : *Agnosco parvam Trojam !*... Mais quoi ! ce n'est pas sans peine et sans douleur, sans des résistances infinies, que Francus et ses Troyens parviendront à dompter la Gaule indomptable. Ah ! que de sang j'entrevois ! que de guerres sans fin, de combats sans pitié ! Terreur, embûches, marches forcées, Celtes, Gaulois, Troyens ! En ce moment, vous diriez d'une page éloquente de Hærder, le philosophe allemand, lorsqu'il assigne à chaque peuple ici-bas, avant le déluge, et sur la configuration des Océans, des montagnes et des plaines, sa place exacte au soleil et sur la terre. Que disons-nous ? Ici, le poëte va plus loin que le philosophe, et pendant que celui-là ne voit dans la nature entière que des vignes, des cités, des champs de blé, des chemins qui marchent au gré du vent retentissant dans la voile tendue, le poëte épique

indique aux guerriers à venir le champ de leurs batailles et les conducteurs de leur gloire.

Le poëte nous montre avec le héros son théâtre : Arcis et Napoléon, Châlons et Mérovée, Valmy et le drapeau tricolore, Soissons et Clovis, Rocroy et le grand Condé, Fleurus et Luxembourg, Namur et Louis XIV, Maëstricht et Maurice de Saxe, Clostercamp et le cri généreux du chevalier d'Assas. On voit bien que le poëte a tenu l'épée, et qu'il fut, jeune homme, un des témoins de la grande épopée, avant de la chanter. Lui aussi, comme Homère, après tant de victoires et de revers, il peut dire en toute raison : *C'est de la seule volonté des dieux que dépendent la défaite ou la victoire!* « Un souffle léger de Minerve suffit à détourner le javelot meurtrier du divin Achille au divin Hector. »

Par cette analyse incomplète, le lecteur comprendra cette éloquente *Franciade* en nous tenant compte des choses que nous oublions, tant d'inspirations généreuses, une imagination infatigable, une invention que rien n'arrête, un profond respect pour l'héroïsme, un dévouement sans bornes pour la grande patrie, également féconde en grands hommes, en moissons ! Sur nos simples indications, le lecteur peut juger à l'avance

de la majesté du poëme et des secrets contentements qu'il renferme.

A cette œuvre (un poëme épique), considérable entre toutes les œuvres de l'esprit humain, s'adressent aujourd'hui des objections nombreuses. Quoi donc? une épopée en ce siècle de miracles nouveaux; le nuage à travers les airs, quand le chemin de fer franchit les distances plus rapide que les vents! le songe héroïque, à l'heure où le chloroforme apaise et calme les douleurs des simples mortels, plus puissant que le *népenthès?* Tels sont les obstacles, et bien d'autres résistances, auxquels M. Viennet va répondre avec cette ardeur généreuse, inépuisable. Il n'a rien dissimulé dans sa préface; il a pressenti toutes les critiques; il indique en passant l'incertitude et l'obscurité des nouvelles origines; il sait très-bien qu'il est écrit dans le vingtième livre : « *Énée régnera sur les Troyens, et après lui toute sa postérité jusqu'à la fin des siècles,* » et que Denys d'Halicarnasse explique à sa façon cette prophétie de Junon à Neptune. Il prévoit le doute et même les démentis de l'histoire; et quand il a disserté tout à son aise avec cette joie éloquente qui est une part de son talent, il est tout semblable au grand philosophe que l'inquisition vient de con-

damner : *Et pourtant elle tourne!* « et pourtant mon poëme est un poëme épique! » A tant de distance, ils sont tous les mêmes, ces convaincus de leur mission. Sitôt que leur œuvre est commencée, ils peuvent la négliger pendant trente ans, mais sans jamais l'oublier. Celui-ci, sublime aveugle, chante la *colère d'Achille* aux cités, aux campagnes, aux fleuves, à la mer, aux dieux de là-haut, aux héros d'ici-bas. Cet autre, au sommet de la montagne et contemplant le monde à ses pieds : « Ces champs de bataille et ces bois sacrés, dit-il au voyageur qui l'écoute, ces chaumières, ces palais, ces temples de marbre et d'or, ce berger là-bas veillant sur son troupeau, ces princesses errantes dans les domaines de mon esprit, ces passions, ces douleurs, ces amours, tout cela, c'est mon poëme! »

Admirez cependant, au milieu de l'Océan furieux, ce matelot battu des tempêtes. Il porte dans sa main désespérée un grand livre. Il va mourir. « Le bruit des flots répété par les échos des rives voisines retentit au loin avec des gémissements épouvantables [1]. » Un dernier effort sauve en même temps le poëte et sa gloire, et voilà le Camoëns!

[1] *Iliade*, liv. XXI.

A quoi donc pensait Virgile une heure avant de mourir? Il songeait à l'*Énéide* incomplète, et la voulait détruire, de ses mains sans pitié. La veine ouverte et plongé dans son bain de sang, Lucain pleurait sa *Pharsale*. Il y eut un jour où Voltaire, au désespoir, jetait au feu la *Henriade :* « Il m'en a coûté une belle paire de manchettes, disait le président Hénault, pour tirer des flammes Henri IV et Gabrielle. » Ainsi pour la *Franciade*. Elle accompagna longtemps son poëte à travers les hasards de nos guerres sans fin. Elle fut le rêve et le repos du soldat sous sa tente; il y rêvait entre deux batailles. Le jour où Napoléon, le héros d'une épopée égale à l'*Iliade,* eut dit au monde épouvanté : « Je suis vaincu ! » le poëte, ici présent, voyant l'Angleterre et la France en ce moment réconciliées, et privé de l'antagonisme ardent qui était le fond de son poëme : — « Ah ! dit-il, mon poëme est perdu; l'alliance entre les deux peuples le rend impossible ! » Il voyait en même temps la nouvelle école arriver à la rescousse, et chasser les dieux du Parnasse antique : « Allons, dit-il, laissons-les passer; attendons le retour des dieux et des héros, des nations et de leurs lignées, de Minerve et de Jupiter, de l'immortelle Égide et de la ceinture immortelle; et puisque la poésie

moderne appartient aux fantômes, place au fantôme... Avant qu'il soit vingt ans, la *Franciade* aura son tour! »

Voilà pourtant où cela conduit un véritable esprit : la durée et la longue vie! Un homme est patient, justement parce qu'il sait qu'il doit vieillir dans toute la force et toute l'intégrité de son bon sens. Que de choses a faites M. Viennet dans l'intervalle qui sépare les quatre premiers chants de la *Franciade*, des six derniers qui complètent le poëme! Il écrivait, à la façon légère de Voltaire et d'Arioste, un gai poëme intitulé *Philippe-Auguste*. Il a fait représenter *Arbogaste*, une défaite illustre, dont il se vante encore à bon droit, et que naguère il a changée en triomphe, grâce à sa préface inimitable. En même temps qu'il confiait à Frédéric Lemaître un de ses plus beaux rôles, Michel Brémont, il écrivait pour Talma, mort trop vite, *Clovis* et *Sigismond de Bourgogne*, belles œuvres sur l'antique patron de la grande tragédie; il écrivait sept tragédies et trois comédies, qui attendent encore un moment favorable à traverser l'autre côté du rivage : *ripæ ulterioris amore*.

Les *Épîtres* et les *Fables* de M. Viennet sont populaires, à tous les titres du bel esprit, du courage et du talent. Dans ces œuvres excellentes, le digne ornement

de toutes les bibliothèques modernes, il loue, il blâme, il conseille, il encourage. Il est plus souvent du côté des faibles et des vaincus, que des victorieux et des forts. Infatigable et d'une espérance aussi vaste que sa pensée, il écrit sans cesse et toujours; à la ville, à la campagne, et malade, et bien portant, toujours patient et convaincu. Voilà comment, dans les horreurs d'un mal sans paix ni trêve, il achevait son poëme. O respects mérités, honneurs qu'il faut rendre à ce vaillant homme! Il a marché dans ces ronces, il a méprisé ces épines; il sait très-bien *qu'il n'y a rien de plus difficile que de faire entrer le lecteur dans le véritable goût du poëme épique* (ainsi parle un savant traducteur d'Homère); il sait aussi que rien n'est impossible à la véritable inspiration. C'est par instinct et par honneur qu'il croit au poëme épique. « Il avait la tête et les yeux de Jupiter quand il lance la foudre, la taille de Mars et la force de Neptune. » Ainsi l'auteur de la *Franciade* achevait son poëme en contemplation des chefs-d'œuvre. A ses yeux, éblouis de l'inspiration d'en haut, le poëme a remplacé l'histoire. Vraiment, le poëme enseigne tous les beaux-arts de la guerre et de la paix aux hommes attentifs. Homère, à ce compte, est un demi-dieu, proclamé par les hérauts

sacrés. Ami de la fable et de l'allégorie, il est resté le maître excellent des grands poëtes, habiles à raconter les caractères des temps héroïques. Il a dicté toutes les règles, il n'en supporte aucune. Il échappe également aux lois d'Aristote et aux traités du père le Bossu, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. En vain les commentateurs l'ont accablé de commentaires, il s'en dégage aussitôt qu'il en est gêné, et le voilà qui se montre éclatant, radieux, à la façon même du soleil. Ses héros sont grands comme des dieux, ses dieux souvent sont touchants comme des hommes. Platon appelait Homère *le poëte très-divin;* Lycurgue saluait en lui le grand politique, et Plutarque le grand moraliste. Justinien le proclamait *le père de toute vertu.* M. Pope comparait l'*Iliade* à un jardin, mais aux jardins dessinés par Lenostre autour du palais de Versailles, où brillent toutes les fleurs, où murmurent toutes les eaux et tous les ombrages. Aristote appelait l'*Iliade* une école. A cette école sacrée ont été élevés et nourris tous les poëtes qui n'ont pas été indignes d'aborder l'épopée. Ils ont appris, dans ces livres merveilleux, comment se conduisent les armées, comment se gagnent les batailles et se gouvernent les peuples. « Homère nous apprend, dit

Horace, aussi bien et beaucoup mieux que le plus grand philosophe à distinguer l'honnête et l'utile de ce qui est lâche et pernicieux. » Il est donc juste de s'incliner en présence des grands souvenirs de l'*Iliade*, et de rendre actions de grâces aux vrais poëtes qui croient encore au poëme épique. Il n'y a pas de si libre esprit qui n'y rencontre une leçon salutaire, et plus ces grandes tentatives sont devenues rares, plus elles méritent notre zèle et notre attention. C'est un grand spectacle, en effet, le poëme épique appelant à son aide et la terre et le ciel, remontant aux origines, interrogeant les siècles passés, pressentant les peuples à venir, marquant les mœurs et les différences de chaque siècle et de chaque pays : *notandi sunt tibi mores...* Dans le poëme autant que dans l'histoire, une grande simplicité, une grande vérité, beaucoup d'étude et beaucoup d'art. Nécessairement, la fiction même sera vraisemblable; il faut que le lecteur croie aux dieux du poëte, et c'est pourquoi le poëte appelle à son aide les grandes qualités de l'histoire, à savoir : la force, l'harmonie, la noblesse et la majesté du langage. Il faut plaire à l'esprit, il faut plaire à l'oreille, et pas de doute, et pas d'hésitation dans cette poésie : « une marche de déesse sur les nues » avec des grâces,

des enchantements, des gaietés même, une beauté parfaite, un accent vrai, une inspiration sans emphase, une œuvre abondante en conseils, en curiosité, en nobles passions. Dans l'épopée, il faut même que les divertissements soient dignes des dieux et des Consuls. Telle était l'opinion de Despréaux, parlant du poëme épique. Ainsi l'a vu l'auteur de la *Franciade :* heureux de plaire et content d'instruire. Despréaux lui-même, en parlant d'Homère :

On dirait que pour plaire instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture;
Son livre est d'agréments un fertile trésor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Toujours il divertit, et jamais il ne lasse.

Ces humbles réflexions, M. Viennet m'a permis de les écrire en tête de son livre, et c'est un grand honneur qu'il m'accordait, ce jour-là.

JULES JANIN.

PRÉFACE.

Je connais une infinité de braves gens, bien élevés, bien instruits, aimant la saine littérature, la poésie même, et qui vont se récrier à l'annonce d'un poëme épique, comme si on les menaçait d'un narcotique à endormir un régiment. Une épopée, grand Dieu! Mais depuis la *Henriade* personne ne s'est avisé de pareille chose, car le *Jocelyn* ne nous a pas été donné sous ce titre. Il y a cent quarante ans que c'est passé de mode. Cette fantaisie est bien d'un poëte qui se plaît à lutter depuis un demi-siècle contre les tendances littéraires de son temps, qui s'obstine à faire des tragédies quand il n'y a plus d'acteurs pour les jouer et de désœuvrés pour les lire. A-t-il la prétention de donner un démenti à ce monsieur de Malezieux qui refuse aux Français le don de l'épopée? Oublie-t-il que le monde entier n'en compte que dix, qu'il a fallu vingt-six siècles et je ne sais combien de

milliers de poëtes pour les produire; que sur les dix il y en six dont la critique a fort contesté le mérite? Elle n'admet que trois ou quatre fragments de la *Pharsale*, que deux ou trois épisodes du Camoëns; elle n'admire, ne tolère même que trois chants du *Paradis perdu*. Elle hésite à reconnaître la *Henriade* pour une épopée. Les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, malgré leurs quarante éditions, ne sont plus lues de personne, et la *Guerre punique* de Silius Italicus est tombée dans un éternel oubli. Le terrible Boileau n'a même vu que du clinquant dans le Tasse; mais la postérité a cassé ce jugement comme celui de madame de Sévigné sur Racine, et la *Jérusalem délivrée* est demeurée en possession de sa gloire. Bref, ajoutera mon critique, il en reste seulement quatre qui ne soient pas contestées; et elles sont nées sous les riants climats de la Grèce et de l'Italie. Les atmosphères humides de Londres et de Paris ne sauraient inspirer de pareils chefs-d'œuvre.

Je ne suis pas tenté de plaider contre ces fins de non-recevoir. Elles sont trop justifiées par la *Pétréide* de Thomas et la *Caroléide* de Gudin, que le critique a oubliées, et qu'il aurait pu me jeter à la tête comme des témoignages assommants de son scep-

ticisme. Je n'ai qu'une réponse à faire. C'est que je ne suis pas plus maître de mon imagination que de ma conscience. Quand un sujet quelconque a pris possession de mon cerveau, il acquiert sur-le-champ toute la puissance d'une idée fixe; et il faut, bon gré, mal gré, que ma plume obéisse. Je ne compose pas à volonté; et je n'ai jamais compris ce qu'on raconte de Delille, que sa femme lui faisait acheter son déjeuner par un certain nombre de vers, et que le poëte remplissait sa tâche avec une ponctualité merveilleuse. Je subis une tyrannie moins ignoble que celle-là; et dans mes tentatives de rébellion contre ce despotisme, je me dis vainement ce que la critique pourrait me dire plus tard : « Tu n'auras ni éditeur ni théâtre; » que m'importe? « Tu ne seras ni lu ni acheté; » que me fait cela? « On se moquera de toi; » j'en ai bien vu d'autres. Ne s'est-on pas moqué du *Britannicus* et de la *Phèdre* de Racine? N'a-t-on pas versé des torrents de fiel sur Voltaire? Que sont devenus ces critiques? Et la folle de mon logis n'en était que plus impérieuse; et j'écrivais sous sa dictée, comme si l'admiration publique attendait mes vers pour éclater.

C'est ainsi que le sujet de ma *Franciade* m'a été

imposé par mon imagination, dans un temps où la France renouvelait les conquêtes et les miracles militaires de la vieille Rome, quand les empires s'écroulaient au souffle de Napoléon. Nous ne pensions pas que le sien allait avoir son tour, et que son immense gloire aurait ses jours d'éclipse. La grande nation réclamait son *Énéide,* et je me croyais appelé à la lui donner. Quel est le poëte qui n'a pas fait de ces rêves-là? On ne l'est point sans un grain de folie; l'essentiel, le difficile est de ne pas verser de ce côté. Mais ils auraient inventé la vanité, si Dieu l'avait oubliée dans la quantité des passions qu'il lui a plu d'infuser dans le cœur humain. Voyez Orphée et Pindare. Mais la litanie serait longue. Ne parlons que des poëtes français. Jean de Meung, l'un des auteurs du *Roman de la Rose,* prétend que la Loire s'est enflée d'orgueil quand on l'a mis au monde. Depuis lors, il n'y a pas de poëte français qui ne se soit comparé à Homère ou à Virgile. Les mauvais comme les bons, personne n'y manque. Scudéry parle à cet égard comme Malherbe. Il y a plus de pudeur, plus de modestie dans les grands poëtes du dix-septième siècle et dans celui du dix-huitième; mais la tradition n'est pas perdue. Écou-

chard Lebrun, qui s'était donné le surnom de Pindare, s'écrie :

> Siècles, vous êtes ma conquête,
> Et la palme qui ceint ma tête
> Rayonne d'immortalité.

Si la pudeur nous retient, le compérage et la camaraderie viennent à notre secours. Cette assurance littéraire est poussée aujourd'hui à sa dernière limite. J'ai déjà vu mourir une centaine d'Horaces ou de Pindares nés de la camaraderie. La difficulté de rendre ce qu'on m'aurait prêté m'a empêché de m'associer à ces sociétés de commerce. Mais quand on a l'impertinence d'entreprendre une épopée, il est impossible d'échapper à une accusation de vanité.

Je clos ma parenthèse, et j'en viens à mon sujet. L'origine fabuleuse de la nation française n'était pas une idée nouvelle. Une vieille légende lui donnait le même berceau qu'aux descendants du père Énée, en nous faisant remonter au siége de Troie, tant ce grand événement avait ébranlé les imaginations. L'invasion de quelques parties de la Gaule par les fugitifs de Pergame était une tradition reçue dans Rome sous les premiers empereurs. Au temps de Néron, qui faisait à Lucain le périlleux honneur de

lui porter envie, ce poëte avait dit que les Arvernes avaient l'audace de se croire les frères du peuple latin.

> Arvernique ausi Latios se fingere fratres,
> Sanguine ab Iliaco populi.

Sous Julien et Valens, Ammien Marcellin constatait que les anciens écrivains de la Gaule attribuaient l'origine de quelques-unes de leurs tribus à des Troyens échappés à la vengeance des Grecs. *Ambigentes super origine prima Gallorum scriptores aiunt paucos fugientes Græcos post excidium Trojæ loca hæc occupassent tum vacua.* Le Gaulois Sidonius Apollinaris répétait plus tard en prose ce qu'avait dit en vers sur les habitants de l'Auvergne l'auteur de la *Pharsale.*

Aucun de ces écrivains ne nommait ni ces historiens ni les chefs de ces fugitifs qui avaient cherché une nouvelle patrie dans la Celtique. Les Francs n'y étaient pas mentionnés. Tacite ne les nomme point dans le dénombrement qu'il fait des nombreuses tribus de la Germanie. Les historiens les plus accrédités n'en font pas un peuple particulier. Ils n'admettent sous le nom de Francs que la ligue de toutes les nations qui vivaient entre le Rhin, le Mein, le Weser et l'Océan. Ils disent que, pour les récom-

penser du secours qu'ils lui avaient prêté contre les Alains et autres barbares, Valentinien le jeune les avait exemptés d'impôts pendant dix ans, mais qu'à l'expiration de ce terme ils s'étaient ligués pour n'en payer d'aucune espèce. Il y a bien des choses à dire sur ces impôts régulièrement établis par Rome dans la Germanie. Je m'en rapporte à mes confrères de l'Académie des inscriptions, et je me borne à dire que les poëtes s'accommodent fort peu de ces réalités. Ils aiment mieux la version de Grégoire de Tours qui fait venir les Francs de la Pannonie, parce qu'il y a là une sorte de confirmation des historiens antérieurs qui les font arriver dans cette province danubienne par le Palus-Méotide, sous la conduite d'un Francus ou Francion, qui n'était autre que l'Astyanax d'Homère. Voilà une origine poétique, s'il en fut jamais. Sur quoi est-elle fondée? Quel ancien auteur en a parlé? Ils sont deux, et, par conséquent, il y a deux versions.

Le premier est Dictys de Crète, que le roi Idoménée aurait emmené avec lui au siége de Troie, et qui, pendant dix ans, aurait eu le temps de connaître la famille de Priam et d'Hector. On suppose qu'il écrivait sur place les événements du

siége, à la prière de son roi; et je ne sais quel ancien ou moderne a cru devoir ajouter qu'il avait écrit son texte grec avec des lettres phéniciennes, comme si la Grèce en avait d'autres, deux siècles après Cadmus. Il est même douteux, quoique le savant Millin l'affirme, que les Grecs primitifs ou les Pélasges aient eu un alphabet particulier.

Or, ce Dictys de Crète donnait deux fils à Hector : Astyanax, et Laodamas, qu'il surnommait Francus ou Francion, et qu'il faisait emmener comme prisonnier par le fils d'Achille, après que les Grecs avaient sacrifié l'autre. On se demande pourquoi ce Laodamas n'aurait pas subi le sort de son frère. La férocité des Grecs aurait manqué de logique. Mais il y a bien d'autres questions à résoudre. Avant d'admettre ce Laodamas-Francus, des sceptiques ont demandé si Dictys avait existé lui-même. L'histoire de son livre serait en effet assez bizarre. Le roi Idoménée, qui aurait tenu à faire recueillir ainsi ses propres exploits, les aurait enfermés dans une boîte de plomb et aurait ordonné en mourant de l'ensevelir avec lui, pour se donner sans doute le plaisir de lire seul son histoire dans l'autre monde. C'est une fantaisie qui ne serait jamais venue à l'esprit de

Louis XIV. Mais les héros de la fable entendaient peut-être la vanité autrement que les autres. Cette boîte et le manuscrit qu'elle contenait ne restèrent pas toujours enfouis. Ils furent rendus au jour par un tremblement de terre, qui, sous le règne de Néron, douze siècles après la mort d'Idoménée, en bouleversa le royaume et la tombe. Des bergers auraient apporté cette boîte à leur maître, nommé Praxis ou Eupraxidas. Ce Crétois l'aurait envoyée à Néron, qui aurait fait, dit-on, rétablir le texte du manuscrit en caractères grecs. Tout cela ressemble un peu à un prologue de Walter Scott. Mais celui-ci se serait bien gardé de parler de ce changement de caractères, car il n'en était pas besoin. Bref, les sceptiques ont d'abord prétendu que l'œuvre de Dictys pouvait bien être celle d'Eupraxidas lui-même. Mais un auteur espagnol, nommé Louis Vivès, ne reconnaît ni Eupraxidas ni Dictys; il infirme même la version latine d'un certain Septimus ou Septimius, écrivain du troisième ou du quatrième siècle. Il enveloppe dans la même sentence l'Iliade de Darès le Phrygien, et déclare insolemment que ce sont de pures fictions, inventées par des esprits frivoles à propos de la plus fameuse guerre des temps anciens.

D'autres critiques les attribuent à des chroniqueurs du quinzième siècle. Mais Dictys n'avait pas été le seul à parler de Francus. D'autres écrivains s'en étaient occupés bien avant le règne de Néron et la découverte d'Eupraxidas.

Ceux-là en font aussi un prisonnier de Pyrrhus. A la mort de ce roi, ils le font fuir, comme je l'ai dit, vers le Palus-Méotide, traverser le Pont-Euxin, et l'amènent dans la Pannonie, à travers cette partie de la Scythie qui touche à l'Illyrie, et qui fut la première conquête d'Alexandre. Quels sont ces auteurs? Je n'en sais rien. Ce sont sans doute les deux historiens scythes dont parle l'abbé Trithème, et qu'il nomme Doracus et Wasthaldus, sur la foi du poëte Hunnibald, qui était historiographe de Clovis. Cet Hunnibald aurait dit, d'après les deux Scythes dont il se porte garant, que Francus aurait été fort civilement accueilli par le roi des Pæoniens, qu'il aurait fondé une ville sur la frontière scythe, sous le nom de Sicambrie, et que sa postérité y aurait régné jusqu'au roi Anténor, que les Grecs auraient tué quatre cents ans avant Jésus-Christ. Mais la dynastie de Francus ne peut finir ainsi, puisque Grégoire de Tours la fait arriver de la Pannonie sur les bords du Rhin. Il a

dû nécessairememt prendre le fait dans un écrivain antérieur. On ne peut ici en accuser ni Trithème ni les chroniqueurs du quinzième siècle, et l'Espagnol Vivès ne saurait voir une fiction du moyen âge dans ces deux lignes du père de notre histoire. C'est sans doute dans le poëte Hunnibald que Grégoire de Tours l'aura pris. Je n'irai pas jusqu'à supposer que ce poëte ait voulu faire sa cour à son roi Clovis. Au risque de ruiner mon système, je n'oserais affirmer que le fier Sicambre eût jamais entendu parler d'Hector et d'Ilion. Mais Hunnibald devait le savoir, et en sa qualité de poëte il devait tenir à donner à sa nation une ancienne et illustre origine. L'abbé Trithème n'en doute point. Il prend cet Hunnibald au sérieux, ainsi que les deux fils d'Hector nommés par Dictys de Crète.

Mais quand et comment ces deux enfants ont-ils été réduits à un seul dans la personne d'Astyanax, auquel aurait été accolé le surnom de Francus, primitivement attribué à Laodamas? Le comment nous oblige à remonter au troisième siècle avant l'ère chrétienne, et au règne de l'Égyptien Ptolémée Philadelphe. En ce temps-là florissait le prêtre Manéthon, qui ne pouvait avoir connaissance de Dictys

et de son manuscrit, puisqu'il était encore enfoui dans le tombeau d'Idoménée; et cependant ce Manéthon aurait aussi parlé de Francus. Il est vrai que celui de ses écrits où il en serait question est au nombre de ceux que le temps nous a volés, et l'on assure que bien des imposteurs lui ont fait dire beaucoup de choses qu'il n'aurait pas dites. Le plus audacieux de tous serait le jacobin Nanni, qui, sous le nom d'Annius de Viterbe, a publié en 1498 une foule de compilations d'auteurs anciens. Cette compilation eut d'abord un grand succès. Nanni avait eu jusque-là une réputation d'auteur grave et d'homme honorable. Mais dès la même année des doutes s'élevèrent de toutes les parties de l'Italie. On récusa la plupart des auteurs qu'il avait remis en lumière. Il s'ensuivit une polémique fort bruyante. Vingt écrivains crièrent à l'imposture, vingt autres défendirent le compilateur. Des deux côtés étaient des hommes recommandables, des autorités imposantes; mais en rendant compte de cette controverse, notre Ginguené adopte l'opinion de Tiraboschi et de Zeno, qui rejettent tous ces prétendus auteurs ressuscités par Annius de Viterbe. Dans le nombre de ces compilations étaient des fragments de Manéthon, dans l'un

desquels Annius lui faisait raconter que le fils d'Hector surnommé Francus avait été roi des Celtes. Si Nanni n'eût cité que Manéthon, les sceptiques auraient justement douté de cette royauté; mais le jacobin de Viterbe s'étayait dans ses commentaires du fameux Vincent de Beauvais, de ce dominicain qui avait été le précepteur des fils de notre saint Louis, et que Vivès ne saurait associer à ces spéculateurs du moyen âge dont il répudie l'autorité. Ce Vincent de Beauvais était le premier de nos encyclopédistes, et il aurait répété que Francus s'était réfugié dans les Gaules après la ruine de Troie; qu'il avait épousé la fille du roi Rhémus et qu'il aurait succédé à son beau-père.

Voilà bien des versions contradictoires, et les sceptiques en concluent qu'elles se détruisent l'une par l'autre, comme si nous n'avions pas, même de notre temps, des événements racontés de deux ou trois manières différentes. Je soutiens pour mon compte, et surtout dans mon intérêt, qu'il y en a au moins une de vraie. Scipion Dupleix fait mieux, il en adopte deux. Cet historiographe de Louis XIII prétend d'abord qu'il a pris dans Manéthon l'histoire du roi Rhémus et de sa fille. Bayle affirme de son côté qu'il ne

l'y a point trouvée ; mais Bayle ne dit pas s'il l'a cherchée dans les écrits originaux du prêtre égyptien ou dans le livre d'Annius de Viterbe. Dupleix raconte ensuite la seconde version, celle d'Hunnibald et de l'abbé Trithème, qui font arriver ce même Francus dans la Pannonie.

Mais, en citant Dupleix, je m'aperçois que j'ai passé par-dessus deux historiens français qui ont parlé aussi de notre origine troyenne. Le premier est Jean Lemaire, de Bavai, clerc des finances du roi Louis XII et du duc Pierre de Bourbon, et ensuite bibliothécaire de Marguerite d'Autriche. Il se trouvait à Venise en 1506, quand durait encore la querelle sur le livre d'Annius de Viterbe, et, dès son retour en France, il publia le premier livre de ses *Illustrations des Gaules*, où se trouve tout au long notre descendance du fils d'Hector, qu'il avait prise sans doute dans Annius ; et, l'enthousiasme aidant, l'auteur, qui était aussi un célèbre polyglotte, affirme, comme un témoignage irrécusable de la venue de Francus, que le bas breton n'était autre que le dialecte troyen. Lemaire fait cependant passer Francus par la Pannonie. Il y établit sa dynastie pendant sept cent trente-neuf ans, ni plus ni moins, et l'amène sur les bords du Rhin, dans la

Gueldre et la Franconie, trois ou quatre cents ans avant Jésus-Christ. C'est lui qui donne une même origine aux trois races royales qui ont gouverné la France. Il raconte à ce sujet que, deux cent quarante ans après l'établissement de Francus dans sa ville de Sicambrie, un détachement de ses Troyens passa le Rhin pour s'établir sur la Meuse, et que leur chef, descendant du fils d'Hector, fit souche de Carlovingiens.

Jean Bouchet, son contemporain, est encore plus affirmatif; il déclare d'abord qu'il a compulsé les livres les plus authentiques et les plus anciens, et que tous sont à peu près d'accord sur notre descendance du fils d'Hector. Il s'indigne que les Romains aient trouvé de grands historiens pour célébrer leur naissance et leur gloire, et que les Français attendent encore un Tacite et un Tite-Live. Hélas! nous n'en sommes pas plus avancés qu'au seizième siècle. Il *concueille* alors, le mot est de lui, toutes les vieilles annales, le philosophe Doracus, l'historien Wasthaldus, l'historiographe Hunnibald, l'abbé Trithème, et commence à l'enlèvement d'Hélène pour finir au roi François Ier. Il nomme les trente-quatre rois qui ont régné après Francus en Pannonie, les vingt qui ont précédé Pharamond sur les bords du Rhin. C'est Jupiter lui-

même qui a ordonné aux Francs de quitter les bords du Danube. Ils en partent au nombre de quatre cent quatre-vingt-neuf mille trois cent soixante, sans compter les serviteurs et les chambrières. Tout cela est tiré d'Hunnibald, dont Jean Bouchet fait le plus grand cas, et il est fâcheux que cette chronique ne nous soit pas plus connue que les écrivains gaulois dont parle Ammien Marcellin; les sceptiques seraient moins impertinents. Le premier qui osa douter de ces histoires était contemporain de Scipion Dupleix. Je veux parler de l'oratorien Pierre Berthauld, qui nous donnait alors une histoire de France en latin, sous le titre de *Florus francicus*. Il débute par la tradition du fils d'Hector et de l'origine troyenne, mais il ajoute le plus poliment possible que c'était un rêve de ses devanciers : *ut somniant,* et que la plupart d'entre eux s'amusaient de ces inventions avec plus de sans-gêne que de vérité. *Liberius quam verius blandiuntur.*

Cette épigramme anodine n'a point suffi aux critiques modernes. Ceux de notre temps sont surtout d'une brutalité qui m'effraye : ils font une hécatombe de Dictys, de Manéthon, de Francus, de Trithème; ils vont même jusqu'à douter d'Agamemnon et d'Hector; la *Biographie universelle* des frères Michaud a exclu

tous les héros d'Homère sans exception; les cent écrivains sacrés ou profanes qui s'en sont occupés n'ont pas été pour eux des autorités suffisantes; mais Bayle, qui les valait bien, n'a pas été si dédaigneux. Voyez ses longs articles sur Hélène et sur Achille. Ces personnages sont pris au sérieux par l'éminent critique, car il disserte fort gravement sur deux questions qui ont été jadis débattues par Plutarque, par Tertullien, Grégoire de Nazianze et beaucoup d'autres. C'est à savoir si Achille avait été nourri avec de la moelle de lion ou de cerf, au lieu de lait, et s'il avait fait un enfant à Déidamie à l'âge de dix ans. La première de ces questions me rappelle involontairement certains rapports de police qui prouveraient, sans le dire, que les laitières de Paris auraient pu lire ces controverses; mais les vieux auteurs ne pouvaient en parler, et je dis que tous ces graves historiens ou philosophes ne seraient pas entrés dans de pareils détails s'ils n'avaient pas cru à l'existence de ces héros de la vieille Grèce. Si Francus n'est pas aussi accrédité que les Achille et les Énée, c'est qu'il n'a trouvé ni un Homère ni un Virgile. Ce n'est pas sa faute, c'est celle de nos poëtes, et il est fort possible qu'après m'avoir lu, on le mette encore dans l'obligation d'en chercher un autre. Mais,

quoi qu'on en dise, il n'en appartient pas moins au domaine de l'épopée. Fût-il même une fiction, je dirai qu'il n'en vaudrait que mieux. Prenez les quatre grands poëtes du genre : ce qu'ils ont ajouté à l'histoire est précisément ce qui nous charme, ce que nous admirons le plus. Il est bien avéré que le pieux Énée, ou Énée le roux, comme l'appelle notre Jean Bouchet, n'a pas eu avec Didon de conversation criminelle; et cependant aucun de nos sceptiques ne voudrait supprimer le quatrième chant de l'*Énéide*. Ils en disent bien plus long sur la véracité de Virgile, et sa gloire n'en souffre pas. Pelloutier, qui voit des Celtes partout, ne veut pas que les Troyens aient mis le pied en Italie; et Denys d'Halicarnasse, après avoir raconté plusieurs de leurs migrations dans ce pays, laisse à ses lecteurs la liberté d'en croire ce qu'ils voudront.

Godefroi de Bouillon était aussi un véritable héros d'épopée; mais sans les Tancrède, les Clorinde, les Herminie et les Armide, le poëme du Tasse serait fort ennuyeux. Hors le Charlemagne de l'Arioste, quel historien nous répond de l'authenticité de Roland, de Renaud, d'Angélique, de Bradamante, d'Agramant, et de cette foule de rois que celui-ci traîne à sa suite? Les personnages vraiment historiques, les César, les

Pompée, n'ont pas plus porté bonheur à Lucain que les héros de la seconde guerre punique à Silius Italicus. Caton d'Utique n'a inspiré qu'un beau vers; dans aucun temps, les réalistes n'ont produit de chefs-d'œuvre.

Laissons là ces digressions, et venons aux poëtes qui ont déjà célébré le fils d'Hector comme fondateur de notre nation. Le premier, qui est resté manuscrit, et qu'on trouvera dans quelque armoire de la Bibliothèque impériale, est Philippe de Mouske, évêque de Tournay. Ce n'est ni dans Trithème ni dans Annius de Viterbe qu'il a pris son sujet; il a vécu trois siècles avant eux, puisqu'il est mort sous le règne de Philippe le Hardi. Il est même douteux qu'il ait ouï parler de Dictys de Crète, qui n'a été imprimé que deux cents ans après, car l'ouvrage de Guy des Colonnes, qui a donné un grand retentissement aux livres vrais ou faux de Dictys et de Darès le Phrygien, n'a été composé qu'en 1287, neuf ans après la mort de Philippe III, et n'a été vraiment connu que vers 1477, époque de sa première édition. Philippe de Mouske, homme grave, puisqu'il était évêque, n'a pu prendre son Francus que dans Hunnibald, et ce serait déjà un assez bon témoignage de l'existence de cet historiographe.

Ce poëme est intitulé *Histoire de France en vers;* l'auteur le commence à l'enlèvement d'Hélène; il décrit le siége de Troie, la mort d'Hector, sans remarquer qu'un nommé Virgile l'avait fait avant lui. Il parle des pérégrinations d'Astyanax-Francus, et termine cette histoire rimée en 1240, sous le règne de saint Louis. C'est effrayant. Je n'ai pas été tenté de vérifier ce qu'en avaient dit les scoliastes qui me l'ont fait connaître.

Mais enfin si l'évêque de Tournay tient tout cela d'Hunnibald, de qui celui-ci le tient-il? Est-ce de Manéthon? Ce serait justifier Annius de Viterbe. Est-ce de Dictys, d'Eupraxidas ou de Septimius? Est-ce des auteurs dont parle Ammien Marcellin? La légende aurait déjà une assez haute antiquité, et tous les Vivès du monde ne sauraient l'attribuer aux chroniqueurs du quinzième siècle.

Trois cents ans après Philippe de Mouske, un autre poëte ou versificateur, nommé Jean d'Ivry, a publié aussi un poëme sur l'origine et les conquêtes des Français, *depuis le partement de Francion, fils d'Hector de Troyes, jusqu'à présent,* c'est-à-dire à l'an 1508. L'auteur suppose d'abord que, pendant son sommeil, tous les héros de l'antiquité défilent devant lui et lui ra-

content leurs prouesses. Il les trouve en général fort dignes de louanges; mais ils ne lui content rien qu'on puisse comparer avec les faits et gestes des Français. Il entre alors en matière, mais il s'en acquitte si mal, dit l'abbé Goujet, que les héros qu'il chante lui auraient conseillé de se taire s'il les avait consultés.

Le *Bibliothécaire des théâtres* parle aussi d'un poëme dramatique intitulé *la Franciade*, et dont l'auteur est un M. de Grossepierre; je n'ai pu en découvrir que le titre. Un quatrième, nommé le seigneur de Borderie, n'a consacré qu'une vingtaine de vers à notre origine troyenne, dans son voyage de Constantinople sur la flotte d'André Doria, prince de Melphe. Pendant une violente tempête, ce n'est point à la Vierge Marie qu'il s'adresse, suivant l'usage de tous les matelots chrétiens, qui l'appellent l'Étoile de la mer : c'est à Junon que s'en prend le seigneur de Borderie; il lui reproche son implacable haine contre les Troyens, et lui demande pourquoi elle les poursuit encore dans les illustres descendants du fils d'Hector.

J'arrive enfin au poëte Ronsard et à sa *Franciade*. C'est pour complaire au roi Charles IX, dont il fait presque un Charlemagne, qu'il entreprend ce poëme, et sa préface a répondu d'avance à l'épigramme du

Florus francicus : « J'ai bâti, dit-il, ma *Franciade,* sans me soucier si cela est vrai ou faux, si nos rois sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes, si Francus est venu en France ou non, car il y pouvait venir. » Cette dernière observation est admirable; il n'y a rien à répondre, et elle est fondée sur les vers de Lucain et sur le texte d'Ammien Marcellin. Ronsard n'admet qu'un fils d'Hector et applique le nom de Francus à Astyanax; mais il gâte sa fable par sa manie de franciser les mots grecs et latins. Il nous donne l'étymologie du nom de Francus, qu'il surnomme Porte-lance, en composant ce nom de deux mots grecs : *phero* et *enchus,* au lieu d'*enchos,* sans songer que, pour donner un surnom à son fils, Hector n'aurait pas emprunté deux mots à la langue de ses implacables ennemis. Après cette légère critique, je dirai qu'on a dit de ce poëme plus de mal qu'il n'en mérite; et il est assez singulier que ce soit moi qui prenne ici le parti de Ronsard contre ses juges. Je leur demanderai s'ils connaissent une épopée qui ait un début plus imposant. C'est Jupiter qui assemble les dieux pour leur manifester le regret d'avoir consenti à la destruction de Troie, et qui s'applaudit d'avoir sauvé Astyanax. Il ordonne à Mercure d'aller

trouver ce jeune prince, de reprocher à Andromaque l'obscurité, l'indolence dans lesquelles elle laisse vivre son fils; de lui ordonner enfin d'aller où son destin l'appelle. Ce destin est de fonder Lutèce, de soumettre la Gaule, d'être enfin la tige de nos rois. Mercure part pour l'Épire, où Andromaque, veuve de Pyrrhus, a rassemblé un grand nombre de Troyens pour célébrer la fête de Cybèle. Le dieu remplit son message, et cette foule est toute disposée à suivre son prince. Mais Junon et Neptune se liguent pour anéantir la flotte qui emporte Francus; une tempête la disperse; quelques vaisseaux abordent dans la Celtique. Celui du prince est jeté sur les rivages de la Crète. Le roi Dicée l'accueille avec bonté, et Francus paye d'abord cette hospitalité en délivrant le fils de ce roi, qu'un géant lui avait enlevé. Dicée a deux filles, Clymène et Hiante; elles deviennent amoureuses de Francus; mais Clymène est dédaignée et se noie de désespoir. Neptune en fait une de ses déesses ou des nymphes de la mer, pour en faire sans doute un instrument de sa haine. Hiante, au contraire, est aimée du fils d'Hector, et comme elle est magicienne, elle lui nomme les rois qui doivent naître de lui.

Telle est la matière des quatre chants de la *Fran-*

ciade; et il n'y a rien là qui ne soit naturel et poétique; mais c'est trop délayé. Ronsard pouvait dire tout cela en deux chants, et nous épargner des redites fatigantes, des épisodes inutiles. Il se perd dans des descriptions sans fin. S'il peint un site, il compte les feuilles des arbres; s'il décrit un habillement, il ne fait pas grâce du moindre nœud. Quand il en vient aux rois de France, il ne lui faut pas moins de huit cents vers pour la seule race de Mérovée et les exploits de Charles Martel. S'il avait continué sur ce ton, les Carlovingiens, les Capets et les Valois en auraient exigé trois mille; Francus n'aurait quitté la Crète qu'au huitième chant, et Dieu sait combien de vers nous eût donnés le poëte pour arriver à la fondation de Lutèce. C'est sans doute à cette effrayante perspective qu'est due l'interruption de cette œuvre. La mort de Charles IX n'en est que le prétexte, car, s'il faut en croire les autres œuvres de Ronsard, Henri III aimait autant les vers que son frère.

Quant au style de la *Franciade,* je ne sais pourquoi on l'a dit inférieur aux autres compositions de Ronsard. C'est toujours l'homme dont Balzac disait : « Du naturel, de l'imagination, de la facilité tant qu'on veut; mais peu d'ordre, peu d'économie, point

de choix, soit pour les choses, soit pour les paroles; une ardeur insupportable à innover, une licence prodigieuse à former de nouveaux mots et de mauvaises locutions, à employer tout ce qui se présentait à lui, fût-il condamné par l'usage. La licence du peuple, même pendant les Bacchanales, était moindre que celle de ce poëte. » La vogue de Ronsard fut grande, mais il lui survécut. On a voulu de nos jours le réhabiliter, précisément à cause des défauts qui l'avaient perdu, de ce mélange de trivialité et de grandeur que les Anglais applaudirent peu de temps après dans leur Shakspeare. On est allé même jusqu'à prétendre que les grands poëtes du dix-septième siècle avaient fait dévier la langue de ses allures naturelles, dont Ronsard était le modèle. On n'a qu'à lire les nombreux poëtes de son temps pour reconnaître la fausseté de cette allégation. Ronsard n'a été qu'un novateur, un accident. Il n'a eu que deux disciples, Jodelle et du Bartas. Décomposez cette fameuse pléiade qui a fait tant de bruit dans son temps, et qui n'était qu'une impertinente coterie, dans laquelle il avait admis quatre ou cinq mauvais poëtes, comme Baro, Thiard, Belleau et Dorat, tandis qu'il laissait en dehors Jean du Bellay, Pibrac et tant d'autres qui valaient beau-

coup mieux. Eh bien, dans cette pléiade, Jodelle est le seul qui l'ait imité. Joachim du Bellay et les quatre autres n'ont pas plus été de son école que le reste de ses contemporains. Qu'on étudie, au contraire, les Marot, les Villon, et Marguerite, et tous les poëtes des seizième et quinzième siècles, on reconnaîtra les éléments de la langue que reprendront Malherbe et Régnier, après l'éclipse de Ronsard, et que perfectionneront plus tard les Boileau et les Racine. Ce n'est point la langue de Ronsard qu'ils ont gâtée, c'est ce poëte qui avait tenté de gâter la leur. La réhabilitation ne réussira point, malgré l'habileté, l'autorité même de ceux qui l'ont tentée.

Quelque temps après le poëme de Ronsard fut publiée la tragédie de Jean Godard, Parisien, tragédie jouée en 1594, et dédiée à Henri IV. Ce poëte avait d'abord le projet d'en faire un poëme, ou plutôt de refaire celui de Ronsard, qui était complétement décrié, et il espérait, disait-il, être un jour l'Homère et le Virgile de son roi; il se contenta plus tard d'en être le Sophocle, ou du moins de l'essayer. Son sujet n'a de commun avec Ronsard que le nom de Francus ou Francion. Son héros abandonne la ville de Sicambrie douze ans après l'avoir bâtie; il passe le Rhin et

vient demander un royaume au roi des Gaules. Ce roi se nomme Sarmente; il est fils de Gaulas, dont Hercule est le père; c'est le Galatès dont je parlerai plus loin. Le refus du vieux Sarmente amène la guerre. Son fils Orolin est tué; la reine Sobrine meurt de désespoir. Sarmente se résigne, et finit même par donner sa fille Mélune au vainqueur. C'est l'ombre de Gaulas qui raconte toute la pièce dans un prologue; puis viennent les immenses monologues de Sarmente, de Sobrine et de Francus. Peu d'intrigue, mais une assez belle scène entre le père et le fils. L'auteur est de l'école de Garnier, dont la dernière tragédie avait été représentée en 1580. C'est le même style, plus nerveux peut-être, nourri de pensées fortes que n'ont pas dédaignées les poëtes du dix-septième siècle, mais beaucoup d'enflure, d'exagération, de figures repoussantes. Dans les imprécations de la reine contre Francus, elle dit :

J'en mangerai le cœur d'une dent violente,
J'éteindrai dans son sang ma mâchoire sanglante,
Je lui fendrai le ventre, et, à bras retroussés,
J'en tirerai dehors les boyaux crevassés.

Cette tragédie eut un grand succès, comme la plupart des pièces de Garnier, et Henri le Grand mêla

ses applaudissements à ceux du public, qui se plaisait depuis un siècle à entendre célébrer cette antique origine de ses rois et de la nation française.

Je n'ai pris à Ronsard que le titre de la *Franciade* et la transformation d'Astyanax en Francus. Je n'ai suivi ni Bouchet, ni Lemaire, ni Trithème, ni Annius. J'ai conduit mon héros dans la Celtique sans le faire passer par le Danube, et l'ai établi dans la Franconie après qu'il s'est illustré dans la Gaule. Je m'en suis rapporté à Ammien Marcellin; tant de récits contradictoires ne m'ont servi qu'à justifier mes fantaisies. Si l'on dit que j'ai rimé des mensonges, je ne m'en soucierai pas plus que Ronsard, pourvu que ces mensonges paraissent agréablement décrits.

J'ai déjà dit que je conçus l'idée de mon poëme vers la fin de notre premier Empire, et l'antagonisme héréditaire des deux grandes nations de l'Europe y fut naturellement amené par l'esprit du temps. L'air était imprégné de l'horreur de l'Angleterre, qu'on nommait alors la perfide Albion. J'opposai donc à Francus un prince sicilien de ce nom et j'en fis le fondateur de la nation britannique. Le merveilleux d'un pareil poëme était obligé: Il n'y avait pas moyen d'en chercher un autre que la mythologie; et du temps du premier

Napoléon les dieux d'Homère et d'Hésiode n'étaient pas encore destitués; les femmes lisaient avec grand plaisir les *Lettres* de Demoustier, dont aucune d'elles n'oserait avouer aujourd'hui la connaissance; un poëte pouvait encore se hasarder à faire intervenir les Jupiter et les Neptune, sans avoir à craindre la férule des feuilletonistes. Je me mis donc à l'œuvre, et avant que la Restauration fût arrivée, j'avais achevé mes quatre premiers chants.

Mais le retour des Bourbons et l'avénement du romantisme ruinèrent de fond en comble mon édifice épique. Une sympathie subite, une alliance politique, une entente cordiale succédèrent comme par enchantement à un antagonisme de sept siècles. On n'en vint pas à renverser les statues de Jeanne d'Arc, à renier Dunois, Barbazan et la Hire; mais on dit et on fit des folies dont les Anglais s'amusèrent et s'amusent encore. Aux yeux des nations graves et flegmatiques qui nous entourent, nous devons être fort plaisants à regarder quand l'esprit gaulois nous travaille. On s'avisa en même temps que les dieux du paganisme avaient été renversés par le Dieu des chrétiens, depuis la conversion de Constantin, dit le Grand malgré ses assassinats de famille; et que les poëtes ne pouvaient, sous

peine de ridicule, se servir de cette friperie homérique. Ces charmantes fictions, ces riantes images, qui avaient fait tant d'honneur aux imaginations païennes, furent proscrites et bannies de la poésie moderne; on les toléra cependant encore dans les colléges, par respect pour les vers d'Homère et de Virgile, qu'on était forcé d'y maintenir par la difficulté de les remplacer; mais il était fort dangereux de les risquer dans un poëme contemporain. Le mien était donc condamné d'avance, mais il ne me fut point aisé de m'y résigner. Mon imagination fut assez rétive, et je la tournai de force vers mon poëme de *Philippe-Auguste,* qui n'était pas encore achevé, et qui se ressentit un peu de ma colère contre le fanatisme religieux et politique de la Restauration.

Dix-sept ans après, en l'an de grâce 1832, dans un accès d'opposition classique, je profitai d'une séance publique de l'Académie française pour risquer un épisode de ma *Franciade*. Ce fut assez bien reçu. Les vers en furent fort applaudis, et le *Moniteur* les inséra le lendemain. Mais les romantiques s'indignèrent de cette tentative de réaction, et firent un crime à mon auditoire de cette bruyante approbation qu'il avait eu l'audace de donner à cette poésie rétrospective.

Je ferai ici deux remarques : la première, c'est que les novateurs n'aiment pas à être troublés dans leur marche. Ils craignent que le public ne soit amené à reconnaître l'inanité de leurs créations, à rougir de la vogue souvent factice que l'attrait de la nouveauté leur a procurée, qu'ils prennent ordinairement pour la gloire; et leur camaraderie se lève pour exterminer l'audacieux qui ose protester contre ces heureux du moment. La fréquence de ces apothéoses avortées me fait toujours trembler pour les nouvelles renommées qu'on proclame tous les matins à grand renfort de superlatifs et d'enthousiasmes de commande. La seconde de mes remarques m'est plus personnelle; c'est que, pendant les soixante ans de ma vie littéraire, toutes les fois que je me mettais en face du public, en exceptant toutefois la soirée d'*Arbogaste,* je n'avais qu'à me louer de son accueil et de sa bienveillance. Mais le lendemain arrivaient les jurés critiques, et je n'avais pas toujours à les remercier comme à présent de leur mansuétude.

Ils rabattirent la petite vanité que m'avait donnée ma lecture à l'Académie, et je remis mon manuscrit de la *Franciade* dans son étui, sans être tenté d'y ajouter un seul vers. Mais voilà qu'à la fin de l'an de

grâce 1861, pressé par mes quatre-vingt-trois ans de mettre de l'ordre dans mon portefeuille, je prends un à un les nombreux manuscrits qu'il renferme, pour en corriger les imperfections et les rendre moins indignes des regards de la postérité, si par aventure il lui convenait de s'occuper de moi. Après avoir relu mes sept ou huit pièces jouées, mes sept tragédies inédites, mes trois comédies inconnues, mon *Histoire de la papauté,* et autres enfants d'une verve intarissable ou incurable, j'arrive à cette épopée enfouie depuis plus de quarante ans dans mes cartons. Je lis les quatre chants que j'avais complétement oubliés, comme j'aurais lu les vers d'un inconnu, et je les trouve assez bons pour des vers de l'Empire, car vous savez qu'ils sont tous condamnés en masse par les cent et quelques poëtes qui sont arrivés depuis, et dont un bon nombre est déjà sous terre. Cet arrêt de proscription avait été lancé par Charles Nodier, qui riait toujours de ses propres jugements et des poëtes qu'il vantait le plus. Mais Nodier était mort lui-même, ainsi que les Stendhall et les Latouche, zélés promoteurs de notre révolution littéraire. Je n'avais pas peur de leurs ombres. Le plaisir que me faisait la lecture de ma *Franciade* allait toujours croissant, et il monta bientôt jusqu'à l'en-

thousiasme. Je me disais bien que l'entente cordiale durait encore, mais elle était plus gouvernementale que populaire, et d'ailleurs j'avais donné un assez beau caractère à mon Albion pour que ses descendants n'en pussent être offensés : la naissance de son île, qu'un coup de trident faisait jaillir du fond de la mer, me semblait si poétique, si bien venue, comme disent les peintres, que cet épisode réchauffait mon ardeur au lieu de l'éteindre. Je me dis enfin que nos voisins se soucieraient fort peu de l'hostilité d'un poëte, et que la paix du monde n'en serait pas troublée.

Je repris donc ma plume de 1812, sans m'effrayer des six chants qu'il me restait à faire, sans me demander si cette ardeur juvénile se soutiendrait jusqu'au dénoûment. La matière du cinquième chant était neuve : c'était le voyage de Francus à travers la Gaule, les mœurs des Celtes, le despotique fanatisme des druides à dépeindre. Les matériaux abondaient : Diodore de Sicile, César, Pelloutier et beaucoup d'autres ne me laissaient rien à désirer. Mais ils ne remontaient pas au siége de Troie, à l'exception de Diodore qui parlait d'une invasion des Gaules par Hercule, de la fondation d'Alesia, dont on cherche encore aujourd'hui l'emplacement, et d'un prince Galatès fabriqué

par le fils d'Alcmène, en connivence avec une belle princesse du pays. Je n'avais que faire de cette histoire ; mais les anciens et les modernes n'étaient point d'accord sur le gouvernement des Celtes : les uns en faisaient une république, les autres une monarchie ou une confédération. J'adoptai cette dernière version, et donnai à chaque peuplade une constitution particulière, pour traiter des gouvernements qui se sont succédé en ce monde.

Je ne continuerai point ici l'analyse de mon poëme. Je me borne à dire que mon enthousiasme ne s'est pas refroidi une minute. Les six chants ont coulé de source ; j'ai oublié mon âge, et, le 3 février de cette année, j'en ai écrit le dernier vers avec une joie d'enfant. Me voilà maintenant devant le public : qu'en dira-t-il ? qu'en diront ses organes quotidiens, hebdomadaires ou mensuels ? c'est ce que le temps m'apprendra. Mais je parle du temps comme s'il y en avait long pour un homme qui est juste à moitié chemin de sa neuvième dizaine. C'est égal, je le rappelle à mes juges comme un motif d'indulgence et surtout comme une raison de se dépêcher.

LA FRANCIADE.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Fête des fleurs à Lutèce. — Arrivée de la flotte d'Albion, prince sicilien. — Ses défis. — Son attaque. — Fuite des druides, des enfants et des femmes vers le mont d'Hésus (Mars). — Combats. — Mort du roi Gétorix. — Désespoir de sa fille Ambigate et du peuple. — Victoire d'Albion. — Invocation du druide Athamas. — Francus et les Troyens paraissent sur le mont Hésus. — Fuite des soldats d'Albion. — Prise de Britto son frère. — Générosité de Francus. — Éloignement de la flotte.

Je chante cet enfant, qu'aux vengeances d'Ulysse
De la veuve d'Hector déroba l'artifice,
Ce jeune Astyanax, qui, des flammes sauvé,
Sous le nom de Francus dans l'Épire élevé,
Fuyant de ses vainqueurs l'inflexible colère,
Aborda des Gaulois la terre hospitalière,
Fit aux champs de Lutèce admirer sa valeur,
Et des Francs, nos aïeux, fut le premier auteur.

O Muse des héros, dis-nous sur quelles rives,
Sur quels flots, ont erré ses voiles fugitives,

Quels dangers ont longtemps éprouvé sa vertu,
Quels dieux l'ont poursuivi, quels dieux l'ont soutenu,
Et surtout quels bienfaits, signalant son passage,
Ont aux bords de la Seine illustré son courage.

Le peuple de Lutèce, aux premiers feux du jour,
De la saison des fleurs célébrait le retour.
L'autel était dressé dans la forêt sacrée,
Qui, du nord au couchant par la Seine entourée,
Enveloppait alors de ses rameaux épais
Les lieux où de nos rois s'élèvent les palais.
Deux taureaux aux crins blancs, couronnés de feuillages,
S'avançaient lentement sur les pas des Eubages.
Les bardes les suivaient. La harpe sous leurs doigts
Mêlait ses doux accords aux accents de leurs voix.
Ils chantaient le soleil, père de l'abondance,
Le dieu Dis dont le Celte a reçu la naissance,
Les rois et les héros dans Lutèce honorés,
Les glorieux combats par leurs pères livrés.

Déjà leur grand druide avait au pied d'un chêne
Posé son caducée enlacé de verveine.

Sous ses pieds s'étendait un long tapis de lin;
Son air majestueux, son front calme et serein,
Ses longs cheveux blanchis dans le saint ministère,
Tout en lui révélait une sagesse austère.
Aux marches de l'autel, d'hydromel arrosé,
Le feu sacré brillait par ses mains attisé;
Et pour trancher du gui la tige révérée,
Il saisissait déjà la faucille dorée,
Quand des rives du fleuve, à grand bruit accourus,
Paraissent tout à coup des guerriers inconnus.
Leurs fronts sont menaçants, leur démarche est altière.
Leur œil sombre est voilé d'une épaisse paupière.
Des peaux d'ours, de lions, par leurs mains terrassés,
Forment les vêtements dont ils sont hérissés.

Leur chef, bravant les cris de la foule étonnée,
Pénètre dans l'enceinte aux prêtres destinée,
S'arrête, étend le bras. Son arc lui sert d'appui.
Ses farouches regards errent autour de lui;
Et sur sa large épaule, une griffe éclatante
Soutient d'un léopard la dépouille flottante.

« Peuple, dit-il, et vous, interprètes des dieux,
» Contenez devant moi ces cris injurieux.
» Le sang du dieu des mers a coulé dans mes veines;
» L'Etna m'a vu régner dans ses fertiles plaines;
» Et le nom d'Albion, qu'en naissant j'ai reçu,
» S'est assez illustré pour vous être connu.
» Chassés par le destin des bords de la Sicile,
» Nous errons sans patrie et cherchons un asile,
» Et puisque, nous guidant sur l'empire des eaux,
» Neptune dans ce fleuve a conduit mes vaisseaux,
» Je prétends y fixer ma course vagabonde,
» Partager avec vous cette terre féconde;
» Ou, le fer à la main, prêts à vous l'enlever,
» Du sang de ses enfants nous allons l'abreuver. »

Gétorix se présente, et sa main indignée
D'un glaive impatient agite la poignée.
Gétorix, le héros, le roi de la tribu,
L'appui du trône auguste où brille sa vertu,
Unit à la sagesse une haute vaillance,
A son peuple irrité commande le silence,
Et mesure Albion d'un œil étincelant.

« Réprime, lui dit-il, ce discours insolent.
» Connais mieux ces Gaulois, qui, bravant ta furie,
» Chérissent avant tout l'honneur et la patrie.
» Nos cœurs au voyageur dans nos plaines jeté
» Prodiguent les bienfaits de l'hospitalité,
» Mais aucun étranger ne peut sur nos rivages
» Fixer sa destinée et porter ses usages.
» Tu nous vois peu nombreux, et crois nous asservir.
» Apprends, fier Albion, que nous saurons mourir.
» Mais apprends quels dangers tes pareils ont à craindre,
» Qu'avant l'heure où du jour le flambeau doit s'éteindre,
» De rochers en rochers, répétant nos clameurs,
» Tous les Celtes voisins connaîtraient nos malheurs,
» Et de ton océan te fermant les passages,
» Viendraient venger Lutèce, et punir tes outrages.
» Prends donc, si tu le peux, des sentiments plus doux.
» Quelques jours de repos t'attendent parmi nous.
» Ne suis pas les conseils d'un orgueil indocile,
» Ou crains de ne trouver qu'un tombeau pour asile. »

— « Eh bien, dit Albion, va m'attendre aux enfers. »
Une flèche, à ces mots, a sifflé dans les airs.

Mais la main du perfide était mal assurée.
Le monarque l'évite; et la flèche égarée,
Dans le chêne sacré se rompant en éclats,
Donne de toutes parts le signal des combats.
Tous les bras sont levés, tous les glaives s'agitent;
A la mort d'Albion tous les Gaulois s'excitent.
Mais de femmes, d'enfants, leurs rangs embarrassés,
Par les dards ennemis surpris et renversés,
Reculent en désordre, et les vainqueurs avides
Poursuivent sans pitié leurs fureurs homicides.
Leurs glaives au hasard se plongent dans le sang,
Confondent tout, et l'âge et le sexe et le rang.

Le vieux Cedrène tombe, et sa fille éplorée
Sent échapper son père à sa main égarée,
Cherche un reste de vie en ce cœur palpitant,
Le laisse sans haleine, et fuit en sanglotant.
Du druide Amétys le fer tranche la tête.
De l'obscur avenir inutile interprète,
Ce malheureux druide ignorait aujourd'hui
Que le dernier soleil s'était levé pour lui.
Frappée à ses côtés, l'aimable Sidonie

Fait quatre pas, chancelle et retombe sans vie.
Et toi, belle Camma, qui, dans ce jour affreux,
De l'amant le plus tendre allais combler les vœux,
Tu fuis en vain. La mort t'arrache à l'hyménée.

Elle fuyait aussi la tendre Dionée.
Un fils, qui sur ses pas se traînait en pleurant,
Frappé d'un javelot, l'appelle en expirant.
Elle revient; hélas! un enfant plus débile,
Que l'effroi dans ses bras retenait immobile,
Dans le sein maternel avait cru se cacher;
Un dard vient pour jamais à ce sein l'attacher,
Et teinte de son sang, la pointe meurtrière
S'enfonce avec la mort dans le cœur de la mère.

Ainsi de l'étranger les cruels javelots
Du sang lutécien font ruisseler les flots.
Dans ce désordre affreux, dans ce sanglant tumulte,
Gétorix oubliait l'auteur de son insulte.
Ce peuple que poursuit et la mort et l'effroi,
Réclamait tous les soins, les secours de son roi.
Aux plaintes, aux clameurs, il impose silence,

Et reporte en tous lieux le calme et l'espérance.
Le pontife bientôt s'offrant à ses regards :
« Athamas, lui dit-il, emmenez ces vieillards,
» Ces femmes, ces enfants, et gagnez tous ensemble
» La montagne où d'Hésus la fête nous rassemble.
» Que des rochers voisins atteignant les hauteurs,
» Vos cris de tous côtés appellent des vengeurs. »

Le druide a du roi secondé la sagesse.
La foule se rassure, et le désordre cesse.
Autour de Gétorix se rassemblent alors
De nombreux combattants, dont les premiers efforts,
D'un peuple désarmé protégeant la retraite,
Étonnent l'ennemi, qui frémit et s'arrête.
Tels des pins en débris, des cailloux éboulés
Que dans son cours terrible un torrent a roulés,
S'amassant près d'un roc aux racines profondes,
Opposent une digue à la fureur des ondes.

Mais Albion du prince a reconnu la voix.
Moins féroce et moins prompte est la reine des bois,

Que le cri de ses faons rappelle à sa tanière.
Il accourt tout couvert de sang et de poussière;
Il fond sur Gétorix, et, plus prompt que l'éclair,
Son fer tombe, bondit, retombe sur le fer.
A l'effroyable choc de ce couple barbare,
La foule des guerriers recule et se sépare.
Tels, des fronts sourcilleux de deux monts escarpés,
Deux énormes rochers par la foudre frappés,
Précipitent leur chute, entraînent dans les plaines
Les débris fracassés des sapins et des chênes,
Se heurtent, et leur choc avec un bruit affreux
Se prolonge en roulant dans les monts caverneux.
Ainsi des deux guerriers les glaives retentissent.
Leurs regards sont hideux, leurs cheveux se hérissent.
Leurs dents grincent, leur bouche écume de fureur,
De leurs membres ruisselle une noire sueur.
Comme son ennemi, terrible, infatigable,
L'altier Sicilien se montre invulnérable.
Il pare tous les coups et les rend à la fois,
Tantôt cède, et tantôt fait plier le Gaulois :
Et toujours dans sa bouche est l'injure hautaine.
« Faible rival, dit-il, ta ruine est certaine.

» Ton cœur eût dû frémir de rencontrer mes yeux. »
— « Je ne redoute rien que la chute des cieux,
Dit le Celte; et d'un bras que cette offense irrite,
Avec plus de fureur son fer se précipite.
Du superbe étranger le casque est fracassé,
Son front est découvert, son cou s'est affaissé;
A ses yeux obscurcis mille feux étincellent.
Ses genoux affaiblis fléchissent et chancellent.
Mais prompt à revenir d'un coup si violent,
Le terrible Albion soutient en reculant
Les efforts redoublés du rival qui le presse.
Des guerriers généreux, qu'alarmait sa faiblesse,
Accouraient lui prêter le secours de leurs bras.
D'une voix menaçante il arrête leurs pas.
Leur crainte est un affront dont son orgueil s'offense :
« Mon bras, leur a-t-il dit, suffit à ma défense.
» Éloignez-vous, calmez cet insolent effroi;
» Cherchez d'autres lauriers, ce laurier est à moi. »
La honte l'aiguillonne et le rend invincible.
Il porte à Gétorix le coup le plus terrible.
Le glaive tout entier, dans la gorge englouti,
Avec des flots de sang par l'épaule est sorti;

Et l'altier insulaire, indigne de sa gloire,
Foule aux pieds sa victime et poursuit sa victoire.

Les Celtes à ce coup demeurent consternés.
Leurs cœurs sont abattus, leurs bras sont enchaînés.
Gétorix chez les morts emporte leur audace.
La vengeance se tait, l'épouvante les glace.
Ils cèdent aux vainqueurs, s'ouvrent de toutes parts.
Mais un héros s'élance et retient les fuyards.
Hugomar est son nom, Lutèce le révère.
Lutèce honore en lui l'éclat héréditaire
D'une race où son choix a pris des souverains.
L'origine en remonte au berceau des humains;
Et Gétorix, charmé des vertus dont il brille,
Lui destinait son trône et la main de sa fille.

« Lâches ! leur a-t-il dit, vous fuyez le danger.
» Votre monarque expire, et, loin de le venger,
» Vous laissez au vainqueur sa dépouille fumante.
» Parmi nous erre encor son ombre gémissante;
» Elle vous voit, vous parle, et ne reconnaît plus

» Ses sujets, ses enfants, dans des Celtes vaincus.
» Vous oubliez les soins qu'il aimait à vous rendre,
» Les bienfaits que sur vous il a daigné répandre,
» Que pour vous ce héros a reçu le trépas !
» Qui voudrait après lui régner sur des ingrats ?
» Fuyez, abandonnez la cité paternelle ;
» Imprimez à son nom une tache éternelle.
» Je vais de Gétorix, sans vous, sans votre appui,
» Enlever la dépouille ou mourir comme lui. »

Il dit, et des vaincus ranime le courage,
Les ramène au combat, réchauffe le carnage.
De leurs cris bélliqueux la forêt retentit.
Le sang de tous côtés ruisselle et rejaillit.
La mort frappe à grands coups sur l'une et l'autre armée.
De corps ensanglantés la plaine est parsemée.
L'œil du brave Hugomar a bientôt reconnu
La place où de son roi le sang fut répandu.
Déjà même à ses yeux une foule insolente
Partageait du héros la dépouille sanglante ;
Déjà de Pyracmon la sacrilége main
Du baudrier royal allait parer son sein.

Hugomar vole, frappe, et le fait sans haleine
Bondir comme un rocher sur la sanglante arène.

Le corps de Gétorix, vaillamment disputé,
Du sang des deux partis est alors humecté.
Autour de son cadavre on se mêle, on se presse.
Les enfants de l'Etna, les enfants de Lutèce,
Les soldats et les chefs, expirent confondus.
Leurs exploits avec eux sont dans l'ombre perdus.
Leurs cris sont étouffés ; sous les pieds, qui les foulent,
Les morts et les mourants s'amoncellent et roulent.
Ainsi, quand les autans, bouleversant les mers,
Sur l'Escaut soulevé poussent les flots amers,
Les montagnes de sable, en son lit amassées,
Roulent de bord en bord par la vague chassées.

Hugomar, à travers tous ces corps déchirés,
Distingue de son roi les traits défigurés.
A l'abri du tumulte il l'atteint, le dégage ;
Sous les yeux d'Albion le soustrait à sa rage ;
Et deux Celtes, chargés de ses ordres pieux,
Emportent vers les monts ces restes précieux.

Au-devant de leurs pas, la foule descendue
Reconnaît la victime, et gémit éperdue.
Les vieillards indignés, mais par l'âge affaiblis,
Accusent en pleurant la valeur de leurs fils,
Tendent vers ce cadavre, objet de leur tendresse,
Leurs défaillantes mains qu'un javelot affaisse;
Et reprochant aux dieux leurs rigoureuses lois,
Se plaignent de survivre au plus sage des rois.

« Pardonne! s'écriaient les femmes éplorées,
» A regret loin de toi nous sommes demeurées.
» Nous t'aurions défendu. Nos belliqueuses mains
» Ont souvent aux Gaulois ramené les destins.
» Mais le sort aujourd'hui nous refusant des armes,
» Réduit notre vengeance à de stériles larmes. »

De ce peuple orphelin telle était la douleur.
Mais qui peindra la tienne et ta morne stupeur,
Malheureuse Ambigate, aimable et tendre fille,
Triste et seul rejeton d'une auguste famille,
Tes bras sans mouvement, et tes yeux desséchés,
Sur cet objet d'horreur tristement attachés,

Ta voix qui se refuse à ta douleur cruelle,
Ton sein gonflé de pleurs, et ta pâleur mortelle,
Et le calme effrayant de tes sens accablés?
Laissez couler ses pleurs, dieux qui la désolez!
Mais un effort l'arrache à sa stupeur muette.
Sur le corps de son père Ambigate se jette.
Son affreux désespoir a recouvré la voix,
Ses plaintes et ses pleurs s'échappent à la fois.
Elle demande aux dieux ce père qu'elle adore,
Et l'embrasse, et l'appelle, et le demande encore.
Ses vains gémissements sont perdus dans les airs.
Les dieux sont sourds; les dieux, aggravant ses revers,
Sur les fils de Lutèce épuisant leur colère,
Les livrent aux fureurs de la horde étrangère.
Quelques braves serrés, l'un par l'autre affermis,
Soutenaient seuls encor l'effort des ennemis.
Mais le reste fuyait emporté par la crainte,
De la forêt sacrée abandonnait l'enceinte,
Regagnait à grands pas la colline d'Hésus,
Et de leurs traits mortels accablant les vaincus,
Éphialte, Cantor, tigres de sang avides,
Les chassaient devant eux comme des faons timides.

Ambigate les voit, frémit, et dans son cœur
La vengeance à l'instant succède à la douleur.
L'aspect d'un ennemi qui la prive d'un père
Fait rayonner son front d'une audace guerrière.
Ses yeux n'ont point encor vu de pareils combats.
Mais le danger l'attire et ne l'étonne pas.
Des coursiers indomptés triomphait son adresse.
Son père au poids du glaive exerçait sa jeunesse.
Elle aspire à combattre ; elle croit le devoir
Aux mânes du héros dont elle était l'espoir.
« Allons, dit-elle, allons, si nos bras sans défense
» Ne peuvent des guerriers seconder la vaillance,
» Notre aspect et nos cris pourront la redoubler.
» Mes sujets sous mes yeux n'oseraient reculer.
» Qu'en nos mains, s'il en meurt, leur cimeterre passe,
» Et que notre ennemi nous retrouve à leur place ! »

Les femmes, les vieillards, dans la plaine élancés,
Cherchent à rallier les Gaulois dispersés.
Bertrade voit son fils dans leur foule tremblante,
A son fils désarmé Bertrade se présente.
« Où vas-tu ? lui dit-elle, opprobre de mon sang !

» Lâche, que je devais étouffer dans mon flanc,
» Où vas-tu? Qu'as-tu fait du glaive héréditaire,
» Du glaive qu'en mourant t'avait légué ton père?
» Meurs ou va l'arracher aux mains qui te l'ont pris;
» J'aime mieux te pleurer que rougir de mon fils. »
Hélas! c'est à la mort que sa mère l'envoie.
Il retourne au combat; la mort en fait sa proie;
Et ses amis tremblants le laissent au vainqueur.

Athamas, à son tour, a connu la terreur.
Ses mains, de Gétorix essuyant la blessure,
Épanchaient sur son corps les flots d'une onde pure.
Il suspend un moment ce devoir douloureux.
Son cœur n'accuse point des guerriers malheureux,
Dont il a si longtemps éprouvé la vaillance.
Dans les seuls immortels il met son espérance,
Lève les yeux au ciel, et déployant ses bras :
« Je t'invoque, dit-il, Hésus, dieu des combats.
» C'est trop peu de pleurer cette grande victime.
» Aide-nous à venger son ombre magnanime.
» Sauve son peuple, Hésus, daigne t'armer pour nous,
» Et que nos ennemis succombent sous tes coups! »

O prodige! ô des dieux faveur inespérée!
Des guerriers ont paru sur la cime sacrée.
Du son des boucliers les airs ont retenti,
Et des feux de l'acier le mont a resplendi.
Ce peuple a des Troyens et l'habit et l'armure.
Aux cris des combattants succède un sourd murmure.
Les fers déjà levés s'arrêtent dans leurs mains.
La mort retient sa faux; étonnés, incertains,
Dans un calme profond les deux partis attendent,
Et du mont, à pas lents, les étrangers descendent,
Précédés d'un bruit sourd, brillants d'or et d'airain,
Comme une lave en feu, qu'au bord napolitain
Du Vésuve ont vomi les entrailles brûlantes,
Développe en grondant ses vagues écumantes.

Vers le vieil Athamas leur chef s'est dirigé.
Son menton d'un duvet est à peine ombragé.
Un casque d'or, pressant sa noire chevelure,
Fait d'un cygne argenté resplendir l'encolure.
Aussi beau qu'Adonis, il a plus de fierté,
Et des dieux dans son air brille la majesté.
« Bon vieillard, lui dit-il, d'où viennent vos alarmes?

» Serais-je assez heureux pour essuyer vos larmes?
» Nommez vos ennemis, ne les redoutez plus.
» Comptez sur les Troyens et le bras de Francus. »

Aux regrets d'Athamas se mêle un peu de joie;
Il sourit au vengeur que le ciel leur envoie.
« Oui, dit-il, oui, mon fils, tu feras notre appui.
» Venge-nous d'un brigand, délivre-nous de lui.
» Ce barbare, altéré de sang et de conquêtes,
» A porté le carnage au milieu de nos fêtes.
» Nous avions un roi juste, il est devant tes yeux.
» Tu vois ce qu'en a fait cet ennemi des dieux.
» Cours, fais tomber la mort sur son front sacrilége;
» Cours, et contre Albion que le ciel te protége! »

Le Troyen, à ce nom, tressaille de fureur.
« C'est lui, dit-il, c'est lui que cherchait ma valeur.
» L'horreur le suit partout; et partout sa présence
» Est le signal du meurtre et de la violence.
» J'ai couru pour l'atteindre et la terre et les mers,
» Et le suivrai, s'il faut, au bout de l'univers.

» C'est lui qui, m'enlevant une amante chérie,
» M'a fait longtemps errer loin des bords de l'Asie.
» Mais je retrouve enfin ce perfide étranger.
» Votre injure est la mienne, et je cours la venger. »

D'un pas rapide alors il descend dans la plaine,
Impatient de gloire, et d'amour, et de haine,
Entraînant après lui son peuple belliqueux.
Tel aux champs de l'Éther resplendissant de feux,
Semant au loin les flots d'une ardente crinière,
Un brillant météore envahit la carrière,
Tel s'élance Francus; et son juste courroux
Voudrait à l'ennemi porter les premiers coups.
Vain espoir! Tout s'enfuit, tout s'éloigne à sa vue.
Du farouche Albion la phalange éperdue,
Au seul nom de Francus dont résonnent les airs,
Retourne à ses vaisseaux et regrette ses mers.
Leur chef prodigue en vain la menace et l'outrage :
« Votre honte à jamais vivra sur ce rivage,
» Dit-il; rassurez-vous, Albion vous conduit;
» Un enfant vous étonne, un enfant vous poursuit.
» Revenez, et sa mort va changer la fortune.

Loin de les rallier, sa voix les importune.
Le nombre les effraye. Albion, consterné,
Dans leur fuite rapide est lui-même entraîné.
Ils regagnent la Seine, et leur foule indocile
Sur ses nombreux vaisseaux court chercher un asile.
L'ancre quitte le bord; le gouvernail mugit,
Entre eux et le vainqueur le fleuve s'élargit;
Et ses flots, bouillonnant sous leurs rames hâtives,
Emportent dans leur cours les poupes fugitives.

Quelques-uns, plus tardifs, dans le fleuve élancés,
Nagent vers les vaisseaux qui les ont délaissés.
Mais tous du coup mortel n'ont point sauvé leur tête.
Le rapide Elpenor, qu'un javelot arrête,
Pousse un cri déchirant; et les bras étendus,
Se roidit, tourne, plonge, et ne reparaît plus.
Pyrame, à cet aspect, redouble de vitesse.
Mais on le suit dans l'onde, on l'entoure, on le presse.
Pyrame, de la ruse empruntant le secours,
Disparaît dans le fleuve, et par de longs détours
Aux vainqueurs acharnés croit dérober sa vie;
Comme au fatal abord du chasseur qui l'épie,

Se cache au sein des flots l'oiseau qu'en nos climats
Des froids étangs du Nord ramènent les frimas.
Le malheureux en vain accélère sa fuite;
Le Troyen Célénus s'attache à sa poursuite,
Il l'approche, il le joint, il le touche; trois fois
Les pieds du fugitif échappent à ses doigts;
Trois fois, pour respirer nageant à la surface,
Il plonge, reparaît, replonge sur sa trace.
Il le saisit enfin, l'égorge sans pitié,
Dans la fange sous lui le repousse du pied,
Remonte, et seuls témoins de sa noble victoire,
Les flots ensanglantés ont révélé sa gloire.

Le fils d'Hector, trompé dans son ressentiment,
S'indignait, frémissait de cet éloignement,
Frappait les airs du nom de sa chère Hercynie.
Au milieu du tumulte il l'appelle, il s'écrie :
« Rends ce qu'à mon amour enleva ta fureur.
» Qu'as-tu fait d'Hercynie, indigne ravisseur? »
Cette voix dans les airs ne s'est point égarée.
Albion lui répond : « Les flots l'ont dévorée. »
Le malheureux allait pousser de nouveaux cris;

Mais tel qu'un voyageur par la foudre surpris,
Il est resté sans voix, et sa bouche béante
Ne peut plus répéter le nom de son amante.

Tout à coup à ses pieds accourt se prosterner
Un guerrier que vingt bras allaient exterminer,
Le seul que les fuyards aient laissé sur la rive.
Il demande la vie, et d'une voix plaintive,
Du généreux Hector il invoque le fils.
Francus lève sur lui ses regards attendris.
Il perd le souvenir du rival qu'il abhorre;
Il voit un malheureux qui gémit et l'implore;
Et de ses meurtriers arrêtant le courroux :
« Le malheur, lui dit-il, te rend sacré pour nous.
» Périsse le vainqueur, qui, de sang trop avide,
» Au cœur d'un prisonnier plonge un fer homicide !
» A mes pieds vainement tu n'auras point gémi.
» Lève-toi, mon captif n'est plus mon ennemi. »

Il dit, et ce captif qu'étonne la clémence
S'abandonne aux transports de sa reconnaissance,

Et presse dans ses mains la main de son vainqueur.
« Ton langage, dit-il, me révèle un grand cœur,
» Et Britto ne craint plus d'éveiller ta colère.
» Apprends que d'Albion tu conserves le frère.
— Tu n'es pour moi qu'un homme, et j'ai fait mon devoir, »
Répond le fils d'Hector; et tout au désespoir
Où le plonge en fuyant un rival exécrable,
Francus, qui veut douter d'une mort qui l'accable,
Fixant ses yeux en pleurs sur le jeune étranger,
D'une tremblante voix allait l'interroger;
Quand un vieillard accourt, suivi d'un peuple immense,
Promettre à son amour une prompte vengeance.

L'impitoyable dieu qui préside aux combats
Du fils de son Hector avait suivi les pas.
Caché dans un nuage, il veillait sur sa gloire.
Il veut que le héros achève sa victoire,
Qu'arrêtant sur les flots des vaisseaux odieux,
Il venge son amour, et Lutèce, et ses dieux.
D'un vol impétueux il s'abat sur la terre :
Moins rapide est l'éclair précurseur du tonnerre;

Et c'est lui qui, prenant les traits d'un vieux Gaulois,
Vient au cœur de Francus faire entendre sa voix :

« Ta haine, fils d'Hector, est-elle satisfaite?
» Laisses-tu ta vengeance et la nôtre imparfaite?
» Ce perfide agresseur, à l'abri de tes coups,
» Va-t-il sur d'autres bords jouir de ton courroux?
» Si tu le veux, Francus, vers les champs d'Amphitrite,
» Il aura vainement accéléré sa fuite.
» La Seine, qu'à grand bruit tu le vois sillonner,
» Bientôt par un détour va nous le ramener.
» Au delà de ce mont ce fleuve se reploie.
» Accours l'y devancer, et ressaisir ta proie.
» Mets en feu cette flotte, et dans l'embrasement
» Anéantis l'objet de ton ressentiment. »

— « Allons ! » criaient les fils de Troie et de Lutèce.
Et Francus a fait trêve au chagrin qui l'oppresse;
Francus, impatient de ce nouveau laurier,
Au druide Athamas remet son prisonnier.
« Gardez-le-moi, dit-il, j'ai besoin de l'entendre.
» Il est d'affreux secrets que lui seul peut m'apprendre. »

Il part, et sur ses pas tout ce peuple a marché,
Comme un bruyant essaim d'un ormeau détaché,
Qui dans l'air obscurci prend un essor rapide,
Et suit en bourdonnant la reine qui le guide.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Les Lutéciens et les Troyens vont attendre la flotte ennemie aux bords où s'élèvera Saint-Denis. — Ils construisent des radeaux. — Ils attaquent la flotte. — Francus aborde un vaisseau. — Ses dangers. — Son retour au rivage. — Un vaisseau engravé à la pointe d'une île. — Soulèvement du fleuve. — Désespoir et fuite d'Albion. — Ses imprécations contre Neptune son père. — Le dieu vient à son secours, frappe la mer de son trident, fait jaillir l'île d'Angleterre; Albion y descend en souverain.

Sur la plage où couraient ces flots de combattants,
Sous le nom d'un martyr, dans la suite des temps,
S'élèveront ces tours dont les nefs sépulcrales
Garderont les tombeaux de trois races royales.
Mais Francus et son peuple, aïeux de tous ces rois,
De ces Francs qui, mêlés aux fils de ces Gaulois,
De leur gloire commune étonneront le monde,
Ne trouvaient sur ces bords qu'une forêt profonde.
« Abattez, dit Francus, des chênes, des ormeaux;
» De leurs troncs réunis faites-vous des radeaux. »
Mais à peine à sa voix les haches obéissent,
A peine de leurs coups tous ces bois retentissent,

Qu'ont déjà reparu les vaisseaux ennemis,
Que le dieu des combats à leur haine a promis.
De joyeuses clameurs la plage au loin résonne.
Dans l'onde, qui sous eux rejaillit et bouillonne,
Les Celtes, les Troyens, l'un par l'autre excités,
Le cimeterre aux dents se sont précipités.
Leurs bras légers, nerveux, fendent l'humide espace.
En vain du haut des nefs Albion les menace,
Sur leurs têtes en vain les flèches ont sifflé,
Leur courage imprudent n'en est point ébranlé.
Des périls, de la mort, leur audace se joue.
Le Troyen Agélas, saisissant une proue,
Hors de l'onde déjà s'élève tout entier.
Il aspire à l'honneur de monter le premier.
Funeste ambition! Sur sa tête courbée
La hache de Cantor est tout à coup tombée.
Aux pieds des matelots sa tête rebondit,
Et l'onde sur le tronc se referme et jaillit.

D'Agomir après lui la valeur est déçue.
Pilore, l'écrasant du poids de sa massue,
Du crâne fracassé dispersant les débris,

Rend le cadavre aux flots que son sang a rougis.
Leur mort n'arrête point l'intrépide Berthaire.
Portant sur une poupe une main téméraire,
De son bras par un glaive il la voit séparer,
Et l'autre de la poupe ose encor s'emparer.
Mais Thomis prend sa lance, il accourt, la renverse,
Il fond sur cette main, la déchire, la perce,
Et l'attache au timon où le fer s'est rompu.
L'infortuné retombe, et reste suspendu.
Il suit, couvert de sang, le vaisseau qui l'entraîne;
De ses pieds, de son bras, il sillonne la Seine;
Et l'étranger se rit de ses affreux tourments.

A ce hideux spectacle, à ses gémissements,
Des Troyens, des Gaulois hésite le courage
Saisis d'horreur, de crainte, ils regagnent la plage,
N'osent plus aborder ces mobiles remparts,
Hérissés d'avirons, de lances et de dards.
Du haut de ces vaisseaux, la Peur, sombre Euménide,
La Peur leur a montré son visage livide,
Leur fait voir des périls qu'ils ne connaissaient pas,
Empreint de tous côtés l'image du trépas.

Ces flèches qu'ils bravaient, ces flèches frémissantes
Font plonger de frayeur leurs têtes pâlissantes.

Mais à leur prompt retour Francus s'est opposé.
Le tronc d'un chêne immense, en nacelle creusé,
Porte le fils d'Hector, qui, d'un front intrépide,
Domine sans pâlir cette arène liquide;
Et, debout, sur la proue, affrontant mille morts,
Vient de ses compagnons ranimer les efforts.

Norbert est avec lui : Norbert, nocher habile,
A lancé dans les flots la nacelle fragile;
S'est assis sur la poupe, et d'un double aviron
Vers le chef des fuyards dirige l'éperon.
C'est Albion qu'il veut, le héros du Scamandre,
C'est le sang d'Albion qu'il brûle de répandre.
Les cris, les javelots ne font que l'enhardir;
Du danger qui s'accroît il semble s'applaudir.
Tel on voit un serpent, effroi de ses rivages,
S'irriter des clameurs et des traits des sauvages,
Traverser l'Orénoque, et dressé sur les eaux,
De sa croupe en sifflant dérouler les anneaux.

Vainement contre lui tous les efforts s'unissent;
Sur l'épais bouclier les flèches rebondissent.
Au vaisseau d'Albion son esquif va toucher;
Mais un trait vole, siffle et frappe son nocher.
Le malheureux Norbert se renverse en arrière,
Un sommeil éternel oppresse sa paupière :
Et les rames, tombant de ses mourantes mains,
Trahissent de Francus la haine et les desseins.

Albion l'aperçoit, il triomphe, il s'écrie :
« Est-ce à moi, Phrygien, qu'en voulait ta furie?
» D'un bras mal assuré ce trait n'est point parti,
» Et sur ton bouclier il n'a point retenti.
» Tu recules, tu fuis, échappé de Pergame;
» Réveille ton nocher, qu'il reprenne la rame,
» Je t'attends; c'est pour toi que mon arc est tendu. »
Il dit, et lance un trait qui dans l'eau s'est perdu.
Le Troyen veut répondre, et, muette de rage,
Sa voix entre ses dents expire avec l'outrage.
Ses pieds frappent l'esquif, son regard foudroyant
Dévore l'ennemi qui l'insulte en fuyant.
Bientôt ses mouvements agitant sa nacelle,

Il roule au gré des flots, il tournoie, il chancelle;
Au vaisseau d'Éphialte il veut se dérober.
Comme un rocher sur lui le vaisseau vient tomber.
De ce nouveau péril s'irrite sa vaillance :
Au poitrail du navire il enfonce sa lance,
Pose un pied sur le fer, prend l'essor, et soudain
Au sommet du vaisseau paraît le glaive en main.
Vers la poupe à l'instant tout fuit, tout se replie.
A son air furieux, chacun craint pour sa vie.
Tel, aux rugissements d'un lion affamé,
A sa dent menaçante, à son œil enflammé,
Un troupeau, redoutant son approche mortelle,
Dans le creux d'un rocher en soufflant s'amoncelle.
Pilore le premier a roulé sur les bancs;
Le glaive de Francus a déchiré ses flancs,
Et la cale a reçu sa dépouille sanglante.
Mimas et Sthelenus, deux enfants d'Agrigente,
Dont vingt fois Albion a loué la valeur,
Tournent le dos au glaive et reculent de peur.

Éphialte, insultant à ce couple timide,
Offre seul à Francus un visage intrépide.

Il appelle à son aide; et tous ses compagnons
Pour le glaive à l'instant laissent leurs avirons.
Mais autour d'Éphialte ils se rangent à peine,
Qu'à la pointe de l'île a heurté leur poulaine.
Privé de ses rameurs, par les flots emporté,
Sur cet écueil fatal leur vaisseau s'est jeté.
Dans un gravier fangeux avec effort poussée,
S'arrête tout à coup la quille fracassée;
Et chef et matelots, par le choc renversés,
Ont roulé sur les bancs l'un sur l'autre entassés.
Francus, tombé lui-même, avant eux se redresse.
« A moi, s'écriait-il, Troyens, fils de Lutèce!
» Ce vaisseau dans les mers ne doit plus retourner;
» Venez, et ses nochers vont nous l'abandonner;
» Et de ce grand combat rappelant la mémoire,
» Il sera pour Lutèce un symbole de gloire. »

A la voix du héros, sur ses traces montés,
Sigovèse et Karol viennent à ses côtés
Secourir sa valeur par le nombre accablée.
Eurypile les suit; mais la pique ébranlée,
A ce brave Troyen refusant son appui,

A fléchi sous ses pieds et retombe avec lui.
De quelle lutte alors ce pont est le théâtre !
Chacun des trois guerriers en a dix à combattre.

Albion s'applaudit, et sa férocité
Triomphe des périls où Francus s'est jeté.
Il remonte le fleuve, il approche avec joie
Du navire où combat le rejeton de Troie.
D'Éphialte et des siens enviant le bonheur,
Il veut de ce combat leur enlever l'honneur.
Il insulte aux Troyens, se rit de leurs alarmes.
« Préparez, leur dit-il, des bûchers et des larmes.
» Le fils d'Hector pour vous ne sera point perdu,
» Son corps ensanglanté va vous être rendu.
» Je n'emporterai point ce trophée à mon père,
» C'est un don qu'en partant ma pitié veut vous faire.
» Et vous qui de Britto, dans nos premiers combats,
» N'avez su prévenir ni venger le trépas,
» Par la mort de Francus réparez votre crime.
» Mon frère aux bords du Styx attend cette victime. »

De Francus à ces mots les amis ont tremblé.

Sur la plage poudreuse en tumulte assemblé,
Un peuple de vieillards, de femmes éperdues
Poussait jusques aux cieux ses clameurs confondues.
Les uns des Phrygiens rappelaient le héros,
Les autres gourmandaient, rejetaient dans les flots
Les guerriers qui, lassés d'un effort inutile,
Livraient à l'ennemi le sauveur de leur ville.
« C'est pour vous qu'il combat, et vous le délaissez ;
» C'est votre roi qu'il venge, et vous le trahissez ! »

A leur devoir alors ce discours les rappelle.
Hugomar de Francus a repris la nacelle.
Deux Troyens avec lui s'y sont précipités.
Un groupe de nageurs se presse à leurs côtés.
Au vaisseau d'Albion on la pousse, on la traîne.
L'insulaire sourit de leur audace vaine ;
Il voit près du timon un éclat de rocher,
Où parfois s'endormait le paisible nocher,
Quand régnait du zéphyr l'haleine bienfaisante ;
Il saisit à deux mains cette pierre pesante,
Au-dessus de son front l'élève avec effort,
Et, chargé de ce poids, s'avance vers le bord.

Pour échapper au coup qui menace sa tête,
Dans l'onde avec les siens Hugomar se rejette.
Le roc tombe, et l'esquif, ouvert de toutes parts,
Plonge et couvre les flots de ses débris épars.

Mais du vainqueur à peine éclate l'allégresse :
Une attaque nouvelle et l'alarme et le presse.
Par de liants rameaux en cordages tressés,
Six chênes vigoureux sont unis et fixés;
Et ce radeau, chargé de guerriers intrépides,
S'avance fièrement sur les ondes rapides.
De larges boucliers sur leurs fronts réunis
Offrent un toit d'airain aux traits des ennemis.
Par un double lien au navire on l'attache;
Aux flancs de sa carène on enfonce la hache.
Albion voit sa perte : il tremble à chaque instant
Que l'onde sous ses pieds ne jaillisse en grondant.
Il appelle sa flotte, il rugit de colère.

Cantor à cette voix retourne sa galère,
Excite ses rameurs, et, remontant les eaux,
Vient serrer les Gaulois entre les deux vaisseaux.

Les leviers, les épieux, la pesante massue,
Frappent à coups pressés sur l'épaisse tortue.
Des boucliers brisés l'airain vole en éclats.
Mais ce triomphe est lent et ne rassure pas
L'oreille d'Albion, toujours importunée
Des grands coups de la hache à ses flancs acharnée.
De ce radeau fatal il rompt tous les liens,
S'éloigne, et va chercher le héros des Troyens.
Il vogue impatient vers la pointe de l'île,
Où la nef d'Éphialte, échouée, immobile,
Du gravier qui l'étreint ne peut se délivrer.
Francus y lutte encor, mais sans rien espérer.
Sigovèse et Karol, victimes de leur zèle,
Sont tombés près de lui dans la nuit éternelle.
Il est seul, et, toujours plus grand que son malheur,
Veut au moins du combat sortir avec honneur.
Son pied contre la proue et s'arrête et s'appuie.
Dans la rapidité son fer se multiplie,
Et toujours invisible et partout rencontré,
Fait craindre aux assaillants son tranchant acéré.
Mais après tant d'exploits sa force est épuisée,
Et pour comble de maux son arme s'est brisée.

Il le voit sans pâlir, recule, et, comme un trait,
Dans les flots écumants s'élance et disparaît.

Rougis, fier Albion, ta vengeance est trompée!
Réclame en furieux ta victime échappée;
Blasphème, outrage, éclate en vains emportements,
Menace tes guerriers des plus vils châtiments.
Cet heureux ennemi, que ta haine regrette,
A l'abri de tes coups achève sa retraite.
Un peuple de nageurs sur ses jours a veillé;
Du poids qui l'affaissait les uns l'ont dépouillé,
Un autre sur ses bras le soutient, le soulève;
Sa main n'a retenu que ce tronçon de glaive.
Ce gage de valeur aux Gaulois précieux,
Il n'oserait sans lui reparaître à leurs yeux.
Quand tout l'admire, hélas! quand sa bouillante audace
De Priam et d'Hector a signalé la race,
A sa gloire lui seul n'osant se confier,
Croit avoir à rougir, à se justifier.
Épuisé de fatigue et respirant à peine,
Il aborde, chancelle et tombe sans haleine.
On s'écrie, on accourt; tout un peuple inquiet

Interroge, frémit, le regarde et se tait.
Un druide, exprimant les sucs d'une herbe amère,
Fait couler dans sa bouche un baume salutaire.

Polydamas au ciel tient ses yeux attachés,
Ses yeux que le malheur et l'âge ont desséchés.
« J'ai vu, dit-il, grands dieux! succomber ma patrie,
» J'ai traîné dans l'exil les restes de ma vie.
» Pour lui seul, pour ce fils, ce débris de mes rois,
» De mes calamités j'ai supporté le poids.
» J'avais pour la couronne élevé son enfance;
» D'un peuple malheureux c'est l'unique espérance.
» Vous-mêmes sur Francus avouant vos desseins,
» Vous promettiez un sceptre à ses royales mains.
» Que devient, justes dieux, votre auguste promesse?
» A ce dernier objet de toute ma tendresse,
» Dois-je survivre, hélas! et me voir enlever
» Celui qu'à tant d'honneur vous sembliez réserver? »

Les dieux ont du vieillard écouté la prière:
L'œil du jeune héros se rouvre à la lumière.
Il respire, il sourit, se lève, et dans ses bras

Sur son cœur attendri presse Polydamas.
Mais tout à coup frappé de nouveaux cris de guerre,
Son bras impatient demande un cimeterre.
Un dieu de ses fureurs vient encor l'animer.
Le vieillard le retient et cherche à le calmer.
« Votre valeur, dit-il, s'est fait assez connaître,
» Et n'a point démenti le sang qui vous fit naître.
» Comme Hector aujourd'hui vous avez combattu;
» Mais la témérité n'est point une vertu.
» Cet Hector au courage unissait la prudence;
» Hector de ses transports domptait la violence;
» A l'appât d'un laurier il savait résister,
» Dans un gouffre de feux n'allait point se jeter,
» Contre un rival vaincu risquer toute sa gloire,
» Et perdre en insensé le fruit de sa victoire.
» Songez donc que les dieux ont à vos jeunes ans
» Attaché les destins de ces Troyens errants;
» Que l'amour de leurs rois les fixa sur vos traces;
» Qu'ils attendent de vous la fin de leurs disgrâces. »

— « Mon père, dit Francus, mon père, je vous croi;
» Mais vous les entendez, ils combattent sans moi.

» Voyez tous ces guerriers qui, sans quitter la rive,
» Poursuivent de leurs traits la flotte fugitive.
» Écoutez dans les airs siffler leurs javelots :
» L'insulaire peut-être insulte à mon repos.
» Mon père, ne crains pas que ma fougue indocile
» Aille tenter encor un assaut inutile.
» Sur la plage avec eux je promets de rester,
» J'en jure cet Hector que je veux imiter.
» Me dévorent les flots, si mon pied s'y replonge! »

Il dit, et le vieillard l'a vu fuir comme un songe.
Parmi les combattants le héros s'est perdu.
Leur zèle a redoublé, leur nombre s'est accru.
Sur la plage s'étend leur foule menaçante,
Leurs cris sur les vaisseaux reportent l'épouvante.
Albion s'en alarme, il voit de toutes parts
Pleuvoir sur ses rameurs une grêle de dards.
« Amis, dit-il, amis, détournons cet orage,
» Trompons de l'assaillant l'infatigable rage;
» Dépouillons-nous, allons, et de nos vêtements
» Faisons-nous contre lui d'épais retranchements. »
Sur la flotte aussitôt sa voix est entendue.

De la proue à la poupe une corde est tendue.
L'un à l'autre rejoints, l'un sur l'autre entassés,
S'élèvent sur le bord leurs manteaux hérissés.
Contre ce long rempart le javelot expire,
Sur les bancs protégés le matelot respire,
Et, riant du vain bruit de ces traits impuissants,
D'un rapide aviron fend les flots blanchissants.

Déjà même du chef éclate l'arrogance;
Il a cessé de craindre, il menace, il offense,
Quand de l'arc de Francus un trait s'est échappé,
Et du fier Albion le pilote frappé,
Au pied du gouvernail est demeuré sans vie.
Sur les flots à leur gré le vaisseau tourne et crie.
Trop lent à l'éviter, le vaisseau qui le suit
S'en vient de l'éperon le heurter, et s'enfuit.

Le fleuve, enflant alors ses ondes courroucées,
Rejette sur les bancs les rames fracassées,
Se dresse en écumant, frappe à coups redoublés
Et le timon roulant, et les flancs ébranlés,
Inonde la galère, et pour hâter sa perte,

Tournant aux javelots sa poupe découverte,
Dans ses noirs tourbillons l'entraîne vers ses bords.

Du Celte et de Francus quels étaient les transports !
Les airs retentissaient de leurs cris d'allégresse,
Et des rameurs tremblants redoublait la détresse.
La mort sous mille traits s'est offerte à leurs yeux;
Gémissants, désolés, ils invoquaient les dieux,
Quand leur chef, dont l'adresse égalait la vaillance,
D'une terrible voix commande le silence.
Il court au gouvernail, il le redresse, il part,
Et jetant sur le fleuve un farouche regard :
« Tu ne peux rien, dit-il, sur le fils de ton maître;
» Neptune vainement ne m'a point donné l'être. »
Puis de la voix, du geste, animant ses rameurs :
« Allons, ne craignez pas d'insolentes clameurs;
» Jetez ce noir limon dont le poids vous arrête,
» Prenez les avirons qu'épargna la tempête.
» Pour vous couvrir de honte, il vous en reste assez.
» Relevez ces manteaux par les vents renversés.
» Ces traits vous ont fait peur, évitez leur poursuite.
» Fuyez, puisqu'il le faut, mais fuyez au plus vite. »

C'est ainsi qu'Albion, dans ces discours hautains,
Insulte en s'éloignant les dieux et les humains.
Son indomptable orgueil brave son père même,
Et vomit contre lui l'injure et le blasphème.
« Non, tu n'es point assis au rang des immortels,
» Dit-il; c'est à la peur que tu dois tes autels.
» Un dieu souffrirait-il qu'errant de plage en plage,
» Son fils eût vu partout repousser son courage;
» Que ces lâches guerriers, trop indignes de moi,
» Eussent dans les périls abandonné leur roi?
» Ce vassal du trident, ce fleuve tributaire,
» M'eût-il osé frapper d'une onde téméraire?
» Fuirais-je de ses bords? Et ce peuple acharné,
» De ses cris si longtemps m'eût-il importuné?
» Pourquoi m'arrachais-tu des plaines du Crinise?
» Quelle est cette contrée à mon sceptre promise?
» Cet empire si vaste, où dois-je le chercher?
» Est-ce au fond de tes mers que tu veux me cacher?
» Montre-moi ton pouvoir, que je te reconnaisse;
» Étends sur mes vainqueurs une main vengeresse.
» Quelques lieux désormais qu'habite ce Troyen,
» Que mon trône rival s'élève auprès du sien.

» Qu'à sa gloire, à son peuple, à lui-même fatale,
» Par sa honte et sa mort ma haine se signale.
» Puisse-t-elle avant tout, embrasant l'univers,
» Soulever contre lui les cieux et les enfers;
» Et dans mes descendants enfin éternisée,
» Ne voir qu'après son sang ma vengeance épuisée! »

Il se tait, et Neptune, au fond de ses palais,
Entend d'un fils chéri les horribles souhaits.
Il frissonne, il s'élance, et les mers en frémissent;
La terre au loin s'ébranle, et les monts en gémissent.
Le char roule, le dieu s'est armé du trident;
Vers les plaines du jour il remonte en grondant.
La mer s'ouvre à grand bruit, les vagues blanchissantes
Sous le char de leur roi retombent écumantes.
Dans leurs antres profonds les Tritons ont pâli.
Des coursiers immortels les flancs ont tressailli;
Et jusqu'aux cieux jaillit une humide poussière.
La Seine à leur abord se rejette en arrière.
Le dieu vient, irrité, la foudre dans les yeux;
Il frappe du trident le fleuve audacieux.
Trois fois le fleuve fuit, et cherchant un passage,

Dans les champs neustriens va porter le ravage.
Sur les ailes des vents les nuages poussés,
Roulent brillants d'éclairs et de grêle affaissés.
L'épouvante, l'horreur, la mort est à leur suite;
Vers Lutèce avec eux la nuit se précipite.

A travers ce désordre, image du chaos,
La voix du dieu des mers a tonné sur les flots :
« Néréides, voguez vers ces eaux débordées;
» Parcourez, ô Tritons, ces plages inondées;
» Guidez vers l'Océan les vaisseaux de mon fils. »
Il dit, et disparaît. Ses ordres sont remplis.
Des soins plus importants occupent sa tendresse.
Sous le char éclatant la mer fuit et s'abaisse.
Bientôt sont loin de lui les rochers de Calpé,
La Sicile et Mélite au rivage escarpé,
Et Malée, et l'Attique aux opulentes plaines.
Aux bouches du Pénée il rejette les rênes;
S'élance impatient, et du séjour des dieux
Ses pieds foulent déjà le sommet radieux.

Là, sur un trône d'or, le maître de la terre

Laissait à ses genoux reposer son tonnerre.
Neptune se présente, et lui tendant la main :
« De l'Olympe, dit-il, auguste souverain,
» Pour un fils qui m'est cher j'implore ta puissance.
» La nymphe Tamésis lui donna la naissance,
» Et mon cœur, adoptant ce fruit de nos amours,
» Jura qu'un vaste empire embellirait ses jours.
» Cependant les coursiers, que détellent les Heures,
» Ont trois fois du soleil parcouru les demeures,
» Depuis que de l'Etna désertant les coteaux,
» Mon fils n'a pour États que de frêles vaisseaux.
» C'est peu d'avoir souffert que les rois de Sicile,
» Effrayés de son joug, l'aient chassé de leur île;
» Que de la Grèce entière et des noirs Africains,
» Il ait dans son exil essuyé les dédains;
» Que des monts de Pyrène, au fond de la Bétique,
» Des colonnes d'Alcide à la terre celtique,
» Tous les ports de l'Ibère à ses voiles fermés,
» N'aient offert à ses yeux que des peuples armés;
» Le Gaulois à son tour ajoute à ces outrages.
» La Seine aujourd'hui même a refusé ses plages.
» Au mépris d'un serment par le Styx prononcé,

» Je vois de tous mes bords Albion repoussé.
» Quel dieu, si ce n'est toi, qu'il craigne ma colère!
» Quel dieu s'opposerait aux desseins de ton frère? »

Jupiter a froncé ses terribles sourcils.
Il répond : « Dieu des mers, je sais quel est ton fils,
» Je sais de quel espoir tu flattes son audace,
» Et quel nombre de rois tu promets à sa race.
» Qu'ils règnent, j'y consens, et que ton amitié
» De tes vastes États lui cède la moitié;
» Mais la terre à mon sceptre est échue en partage,
» Et dans le fils d'Hector ton fils m'a fait outrage.
» Tant que je régnerai, tant que sur mes autels
» Je recevrai l'encens et les vœux des mortels,
» Dans l'Europe tranquille, il n'a rien à prétendre;
» Et malheur à ton fils s'il ose y redescendre. »

Le dieu dont le trident fait tressaillir les monts,
Frémit, baisse les yeux, dévore ses affronts;
D'un monarque irrité redoute la vengeance,
Et garde en s'éloignant un farouche silence.
Il descend, tout l'Olympe a tremblé sous ses pieds.

Ses coursiers à sa voix bondissent effrayés.
Le char se précipite, et vers les champs de l'Ourse,
Plus prompt que la pensée, il a repris sa course.
La colère du dieu rompt enfin ses liens :
« J'accomplirai, mon fils, et tes vœux et les miens,
» Dit-il; un dieu jaloux te refuse un empire;
» Ton père te demeure et saura te suffire. »

A ces mots il se lève, et d'un œil irrité
Parcourt de ses États la vague immensité.
Il revoit ces vaisseaux, objet de tant de peines,
Fuyant vers l'Occident les orageuses plaines
Que le Batave un jour doit ravir à ses lois.
Là s'arrête le dieu; là, sa puissante voix
Ouvrant de l'Océan les cavernes profondes,
Une île tout à coup sort du gouffre des ondes,
Grandit, s'étend, se perd dans un lointain profond,
Balançant des forêts sur son immense front,
Belle et riche de fleurs, de moissons, de verdure,
Telle enfin qu'au printemps l'eût faite la nature.
Tout un peuple d'oiseaux, seuls hôtes de ces lieux,
Fait redire aux échos ses chants harmonieux.

L'Aurore contemplait cette terre inconnue ;
Du soleil qui paraît et s'étonne à sa vue,
Resplendissent au loin les rayons réfléchis
Sur ses bords escarpés que l'écume a blanchis.

Albion voit sa flotte, à l'abri des orages,
D'un fleuve spacieux côtoyer les rivages.
Neptune, pour son fils prodigue de bienfaits,
A pris de Tamésis et la voix et les traits :
« Dans ces climats, dit-il, fixe ta destinée,
» C'est pour toi que naquit cette île fortunée.
» Les voilà les États que t'a promis un dieu ;
» Viens leur donner ton nom, et règne en paix. Adieu. »

Il se tait, et s'enfuit comme une ombre légère.
Mais l'heureux Albion a reconnu sa mère.
Son cœur ne peut suffire à ses joyeux transports.
« Amis, dit-il, voilà le prix de nos efforts.
» Au courage obstiné cède enfin la Fortune.
» Hâtons-nous, descendons, rendons grâce à Neptune.
» Et toi, Nymphe chérie à qui je dois le jour,
» Qui m'as transmis des dieux et le sang et l'amour,

» Je veux que, de Saturne affrontant les injures,
» Ton nom, ô Tamésis, passe aux races futures!
» Il vivra dans ce fleuve; et qu'un dieu protecteur
» Daigne sur mes neveux étendre sa faveur;
» Tant que ce fleuve aux mers apportera son onde,
» Ta gloire éclatera jusqu'aux bornes du monde. »
Il dit, pousse au rivage, et le sceptre à la main,
Dans ses nouveaux États descend en souverain.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Le vaisseau engravé est conduit à Lutèce et devient le symbole de la ville. — Funérailles de Gétorix. — Sacrifice de sa meute, de son coursier, du vieillard qui le soignait. — Taureau d'osier destiné à la mort de Britto. — Francus brise ses fers, veut abolir les sacrifices humains. — Fureur des druides. — Tempête. — Invocation à la foudre. — Elle embrase le taureau. — Britto sauvé. — Colère des prêtres. — Repas funèbre.

Heureux de sa défaite et de leur délivrance,
Les Celtes, les Troyens, tout nage, tout s'élance
Vers l'île où pour jamais paraissait enchaîné
Le vaisseau qu'Éphialte avait abandonné.
Dans l'onde et sur la grève, autour de lui s'amasse
Cette foule bruyante; et la pesante masse,
Contre qui trois cents bras ont ensemble lutté,
A leurs efforts communs a longtemps résisté.
Mais elle cède enfin. La quille soulevée
Glisse sur le gravier qui l'avait enclavée.
« A Lutèce! » ont crié les hommes, les échos.
Ils ont contre eux, qu'importe! et les vents et les flots.

La voile est à l'instant déchirée en bandages.
Aux ceintures de cuir on rejoint les cordages,
On forme un câble immense, et qui dans sa longueur
De la Seine trois fois mesure la largeur.
Par la foule joyeuse à ce câble attelée,
Le navire est traîné, la Seine est refoulée.
Le Troyen Désinor s'empare du timon.
La vergue en d'autres mains remplace l'aviron;
Et le vaisseau, guidé par ces nochers habiles,
Évite les écueils, les bas-fonds et les îles.
De Lutèce à sa vue éclatent les transports;
Et dès que l'ancre enfin l'a fixé sur ses bords,
Des bardes inspirés la sublime parole
Consacre à leur cité ce glorieux symbole.

Mais un long deuil succède aux joyeuses clameurs.
Ce triomphe éclatant coûte cher aux vainqueurs.
Les Celtes éplorés donnent de justes larmes
A ceux que d'un barbare ont moissonnés les armes,
Entourent la demeure où d'un monarque aimé
Les prêtres ont rendu le corps inanimé.
A de pieux devoirs Athamas les rappelle.

« C'est assez, leur dit-il, allez, peuple fidèle,
» Calmez ce désespoir, suspendez vos regrets.
» Demain, quand le soleil luira sur nos forêts,
» Vous viendrez rendre hommage à ces restes augustes,
» Et donner une tombe au modèle des justes.
» Sous vos toits maintenant guidez ces étrangers.
» N'oubliez point, amis, à l'abri des dangers,
» Quels bras ont d'Albion repoussé la furie,
» Vengé notre monarque et sauvé la patrie. »

Dans Lutèce, à ces mots, les Troyens dispersés
Vont livrer au sommeil leurs membres harassés.
Athamas à Francus présente sa retraite.
« Le porphyre, dit-il, n'en pare point le faîte.
» Entrez dans cet asile où n'éclate point l'or.
» Sous de grossiers lambris le Celte habite encor,
» Et le sommeil pour nous n'en a pas moins de charmes ;
» Le faste jusqu'ici n'a souillé que nos armes. »

Celui qui dans Pergame avait reçu le jour,
Dont un riche palais fut le premier séjour,
A d'un œil attendri contemplé le druide,

Et presse en soupirant cette main qui le guide.
« D'un palais somptueux l'éclatante splendeur
» Ne nous met point, dit-il, à l'abri du malheur,
» Et partout des destins nous atteint la colère. »
Il entre; à ses côtés est l'ami de son père,
Le vieux Polydamas, qui, le couvrant des yeux,
Jouit de son salut et rend grâces aux dieux.

Sur un roc aplani, paternel héritage,
Théâtre où du vieillard folâtra le jeune âge,
Il étale un chevreuil qu'apprêta le berger,
L'hydromel petillant et les fruits du verger.
Par ce repas frugal leur force est réparée.
Par les soins d'Athamas, la couche préparée
Dans un réduit tranquille a reçu les héros,
Et Morphée a sur eux épanché ses pavots.

Mais, hélas! au sommeil refusant sa paupière,
Assis à la clarté d'une pâle lumière,
Le front baissé, muet, le ministre des cieux
Laisse tomber les pleurs que retenaient ses yeux.
La mort de Gétorix, leur amitié passée,

Tourmentent du vieillard le cœur et la pensée.
La nuit fuit lentement. Lentement revenu,
Dans sa sombre douleur le soleil l'a revu.
Son cœur a vers les dieux élevé sa prière.
Pour l'État orphelin il leur demande un père ;
Et du bûcher royal ordonnant les apprêts,
Du héros qui n'est plus rassemble les sujets.

Il gravit avec eux, au midi de Lutèce,
Un mont où, de ce peuple antique druidesse,
Lucotice a longtemps annoncé l'avenir
Et laissé de Vauvert l'effrayant souvenir.
Là, sept chênes épars, dont le rare feuillage
Et les rameaux noueux attestent le long âge,
Élevaient jusqu'au ciel leurs bras cicatrisés,
Dépouillés de verdure et de séve épuisés.
Athamas les désigne ; et la foule empressée,
Sous les coups de la hache en leurs troncs enfoncée,
Fait gémir des forêts l'immense profondeur.
La corneille en son aire en jette un cri d'horreur,
S'enlève épouvantée, et frémissant de l'aile,
Plane sur ses petits dont le cri la rappelle.

Bientôt avec fracas les chênes déchirés
Tombent, et des rameaux les troncs sont séparés.
De leurs vastes débris la foule s'est chargée,
Et muette, à pas lents, sur deux files rangée,
De ses tristes remparts a repris le chemin,
Comme on voit des fourmis apporter le butin
Qu'entasse en leurs greniers leur active industrie,
Tracer un noir sillon sur la verte prairie.

Sur une plage ouverte aux derniers feux du jour,
Où des murs de Lutèce achevant le contour,
La Seine se referme, et ralliant ses ondes,
Courait se perdre alors sous les voûtes profondes
Des bois qui sur son lit unissaient leurs rameaux,
Était un sable aride amassé par ses eaux,
Où le bronze aujourd'hui présente à notre hommage
Du premier des Bourbons l'auguste et chère image.
C'est là pour Gétorix qu'est déjà disposé
Un tombeau spacieux dans le sable creusé.
C'est là que des forêts la dépouille apportée,
Par les tristes Gaulois dans la fosse jetée,
Croît, s'élève, déborde, et montre en un moment

D'un large et long bûcher l'informe entassement.
Là, dès le point du jour, sont venus les attendre
Les enfants, les vieillards, les guerriers du Scamandre;
Les femmes, dont les soins, les vœux consolateurs,
De la fille des rois combattent les douleurs.
D'un sombre désespoir Ambigate est voilée.
Vainement on présente à son âme accablée
Les biens que Gétorix a conquis pour jamais,
Et ces jours éternels de bonheur et de paix,
Qui, loin des passions et des fureurs humaines,
D'une vie orageuse ont remplacé les peines :
Vaines illusions pour qui voit préparer
La tombe où pour jamais un père doit entrer!

Cependant a paru le pontife suprême.
Le cyprès sur son front se tresse en diadème.
Il marche vers la tombe. A son auguste aspect,
Le peuple du bûcher s'éloigne avec respect;
Et s'appuyant aux murs de la cité déserte,
Laisse aux hommes du ciel la plage découverte.
Les bardes sont muets; les druides pieux
Suivent, le front courbé, leur chef silencieux.

Deux lances, dont le fer est paré de verveine,
Qu'entourent des festons de laurier et de chêne,
Portent deux boucliers que dans les champs d'honneur
Longtemps de Gétorix illustra la valeur.
De ce roi maintenant la dépouille glacée
Sur ce lit de repos est tristement placée.
Ses plus braves guerriers entourent ce cercueil.
Leur féroce vengeance étale avec orgueil,
Sur le fer acéré de leurs piques sanglantes,
Des captifs égorgés les têtes effrayantes.
Trophée épouvantable et cher à nos aïeux!
Un jour, de leur valeur monuments odieux,
Ces ossements, blanchis au toit de leurs chaumières,
Diront à leurs enfants la gloire de leurs pères.

Au milieu de ce groupe, une torche à la main,
Les Eubages en deuil portaient leur souverain.
Cet ordre peu nombreux préside aux funérailles,
Et leur glaive aux autels déchire les entrailles
Des victimes qu'aux dieux offre la piété.
Par eux sur le bûcher le cadavre est monté;

Et leurs mains font fumer dans une urne grossière
Des cyprès desséchés l'odorante poussière.

Aux pieds de Gétorix sont jetés, confondus,
Ses flèches, son carquois et ses glaives rompus.
Sous le couteau sacré sa meute est amenée.
Dans la coupe d'airain, en taureau façonnée,
De ses chiens immolés le sang coule à grands flots.
Compagnons de ses jeux, lorsque ses javelots
Perçaient l'urus sauvage ou la biche rapide,
Ils suivront le héros chez la Parque homicide.

Un superbe coursier, aux crins noirs et flottants,
Qui parmi les périls et le fracas des camps
Était fier de bondir, de voler sous son maître,
Inquiet, incertain, cherche à le reconnaître
Dans cet amas confus d'un peuple consterné.
De ce triste appareil son œil est étonné.
Tantôt sous ses naseaux il lance la poussière,
Et tantôt vers les cieux levant sa tête altière,
Par ses hennissements semble redemander
Le héros dont la main ne peut plus le guider.

Mais il tombe à son tour sous le fer de l'Eubage,
Et, couvrant de son sang et la coupe et la plage,
Pousse un dernier murmure avec peine exhalé.
Sous son corps frémissant le bûcher a tremblé.

Un vieillard vénérable, et dont la main fidèle
Lui portait chaque jour l'orge et l'herbe nouvelle,
L'a conduit sous le glaive, et, loin d'en soupirer,
D'un œil sec et tranquille il le voit expirer.
Puis s'adressant au peuple, il lui tient ce langage :
« Mon bras, fils de Lutèce, est affaissé par l'âge;
» Ambros a combattu sous trois règnes fameux,
» Et trois fois trente hivers ont blanchi mes cheveux.
» Mes jours sont accomplis. Mon inutile vie
» Ne peut intéresser ni servir la patrie.
» Au séjour des héros j'accompagne mon roi.
» Le respect, le devoir, m'en imposent la loi.
» Je vais chez nos aïeux, dans un lieu de délices,
» Auprès de Gétorix reprendre mes services,
» Polir ses javelots, abreuver son coursier,
» Sur ses traces encor forcer le sanglier;
» Ou sur le doux émail des riantes prairies,

» Sous des bois toujours verts, sur des rives fleuries,
» M'enivrant avec lui d'un plaisir éternel,
» Dans un crâne doré lui verser l'hydromel. »

Le peuple à ce discours que l'usage autorise,
Ne semble témoigner ni douleur ni surprise.
Le fils d'Hector frissonne, et sur l'œil du vieillard
Il jette en soupirant un humide regard.
Il voit sur ce visage une noble assurance
Et d'un bonheur futur éclater l'espérance.
Mais que devient Francus lorsque ce vieux guerrier,
Près de lui de ses fils appelant le premier,
Poursuit : « Je t'ai montré le chemin de la gloire,
» De mes soins paternels conserve la mémoire.
» Prends ce fer qu'à ton père ont transmis tes aïeux,
» Et transmets à tes fils ce dépôt précieux.
» Que jamais à ton bras l'ennemi ne l'arrache.
» Que la race d'Ambros reste pure et sans tache.
» Sois juste, sois pieux, et remplis en ce jour
» Le devoir que ton père impose à ton amour.
» Sauve-moi de mourir sous le poids des années.
» Je ne verrais jamais les îles fortunées

» Où l'âme des héros triomphe du trépas,
» Et que le glaive seul peut ouvrir à nos pas.
» Adieu. » Son fils l'embrasse, et des mains de son père
Reçoit avec respect ce glaive héréditaire;
Sur le taureau d'airain jure de l'imiter,
De redire à ses fils ce qu'il vient d'écouter;
Dans le flanc du vieillard il enfonce l'épée;
Et du sang paternel la retirant trempée,
Voit sans horreur tomber ce vieillard palpitant,
Qui de sa voix encor le bénit en mourant,
S'éloigne; et la dépouille, aux Eubages rendue,
Est aux pieds du monarque à son tour étendue.

Cependant, au milieu du cortége sacré
Paraissait un captif qui, de fers entouré,
Se soutenait à peine, et d'une juste crainte
Laissait voir sur son front la douloureuse empreinte.
A l'aspect de Francus, son œil s'est réveillé.
Une lueur d'espoir sur son front a brillé.
C'est ce même étranger qu'au milieu du carnage
Le héros de Pergame a sauvé de leur rage.
Mais que te sert, hélas! qu'un généreux secours

De ce premier danger ait préservé tes jours?
Tu vois, jeune Britto, le sort qu'on te prépare;
Dans les pieuses mains d'un druide barbare
Brille devant tes yeux le funeste couteau.
Déjà flotte sur toi le sinistre bandeau.
Déjà même est dressé, pour ton dernier supplice,
Le colosse d'osier, monstrueux édifice,
Qui, dans ses larges flancs prêt à te renfermer,
Te doit, en s'enflammant, avec lui consumer.

De Francus, toutefois, la pitié se ranime;
Et lorsque du taureau s'approche la victime,
Qu'en son flanc découvert le fer va se plonger,
Il s'écrie, il s'élance, il saisit l'étranger.
« Il est à moi, dit-il, et votre barbarie
» N'a reçu des destins aucun droit sur sa vie.
» Ce captif m'appartient, et le sort des combats
» L'a jeté dans mes fers ou plutôt dans mes bras. »

A ce trait, que le peuple a pris pour une injure,
La plage a résonné d'un sourd et long murmure.
Le prêtre vers les cieux tend des bras effrayés,

Croit sentir les enfers s'entr'ouvrir sous ses pieds.
Le ciel, en ce moment chargé de noirs orages,
A semblé sur Lutèce épaissir ses nuages,
Du couchant à l'aurore étincelle d'éclairs,
Et d'un coup de tonnerre épouvante les airs.
La plaintive Ambigate a relevé la tête,
Son regard sur Francus se détourne et s'arrête.
Elle voit son audace; et, tremblant du danger,
Où par un sacrilége il vient de s'engager,
S'étonne qu'en ce jour de douleur et de larmes,
Un autre que son père ait part à ses alarmes.
Francus frémit lui-même, et d'un bras chancelant
Entraîne le captif, qui le suit en tremblant;
Doute encor si le ciel le condamne ou l'approuve,
Et surpris des remords qu'en son âme il éprouve,
Attachant sur l'Olympe un œil religieux,
En servant les humains craint d'offenser les dieux.

Des Eubages enfin le chef rompt le silence.
« Téméraire étranger, dit-il, si ta vaillance
» Du plus grand des périls n'eût délivré l'État,
» Ta mort aurait déjà payé ton attentat.

» Rends ce captif. Nos lois ordonnent qu'il périsse,
» Qu'il soit à Gétorix offert en sacrifice.
» Les dieux sont irrités; les dieux ont parmi nous
» Jeté cet ennemi qu'ont repoussé tes coups;
» Les dieux nous ravissant le meilleur des monarques,
» Nous ont de leur courroux donné d'affreuses marques.
» Il faut les apaiser, et qu'un sang odieux
» Satisfasse à la fois Gétorix et les cieux.
» Ce captif, qu'un barbare a laissé sur nos plages,
» Peut seul de ce barbare expier les outrages;
» Et le sang précieux d'un mortel respecté
» Par le sang d'un mortel doit être racheté.
» Ne viens pas nous porter de contraires maximes,
» Ni ravir à nos dieux leurs plus chères victimes.
» Quoi! l'homme dont les traits dépeuplent l'univers,
» Sur l'habitant des eaux, de la terre et des airs,
» A la face des dieux étendra son empire;
» Sa main sera fatale à tout ce qui respire;
» Affamé de leurs chairs, de leur sang altéré,
» Il pourra dans leur sang se baigner à son gré;
» Et les dieux, plus parfaits, plus purs que nous le sommes,
» Ne pourront à leur gré boire le sang des hommes!

» L'homme, avare des jours qu'il a reçus des dieux,
» Craindra de l'immoler, de les perdre pour eux!
» Quel hommage plus pur offrir à leur puissance?
» Que rendrait à leurs dons notre reconnaissance?
» Quel plus beau sacrifice a droit de les flatter,
» De fléchir leur courroux que tu viens d'irriter?
» Respecte de nos dieux le sacré privilége,
» Renferme dans ton cœur ta pitié sacrilége;
» Rends ce captif, te dis-je, et par cet abandon,
» Pour ton peuple et pour toi mérite leur pardon. »

Ainsi parle Brannès; et ce zèle sauvage
Du généreux Francus ranime le courage.
« Arrêtez, répond-il, et daignez m'écouter :
» Je respecte vos lois et veux les respecter.
» Ma pitié, qui vous blesse et qui vous semble impie,
» D'un malheureux vieillard a vu trancher la vie.
» J'ai vu sans éclater, mais non pas sans horreur,
» De son barbare fils la tranquille fureur.
» Je révère les dieux, et ma triste existence
» Ne m'a que trop appris à craindre leur vengeance.
» Ces dieux, sous d'autres noms dans Pergame honorés,

» Du reste des humains ne sont pas ignorés.
» Ils règnent sur l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie,
» Et c'est d'eux que partout l'homme a reçu la vie.
» Cet être inaccessible, immuable, éternel,
» Cet esprit créateur, dont la terre et le ciel
» Suivent aveuglément les volontés suprêmes,
» N'est-il pas le Destin, qui commande aux dieux mêmes?
» Le plus grand de vos dieux, le puissant Teutatès,
» Porte en Grèce les noms de Mercure et d'Hermès.
» Hésus est le dieu Mars, qui préside à la guerre;
» Taranis, Jupiter qui lance le tonnerre.
» Celui qui de ses feux éclaire l'horizon,
» Est pour vous Belenus, et pour nous Apollon;
» Et le même trident soulève ou pacifie
» Les flots de l'Atlantique et les mers de Phrygie.
» Tous les peuples sans doute ont du sang des mortels
» De ces dieux, comme vous, arrosé les autels.
» Le grand nombre, abjurant ces affreux sacrifices,
» Des fruits et des moissons leur porte les prémices;
» Et loin de les punir, les dieux, plus satisfaits,
» Ont redoublé pour eux d'amour et de bienfaits.
» Pour fléchir leur courroux allumé par nos crimes,

» Si nos troupeaux encor sont offerts en victimes,
» Qu'est pour nous un tel sang, et qu'est-il à nos yeux ?
» Mais le sang des humains leur est plus précieux.
» Grands dieux ! c'est bien assez que par le cimeterre
» L'homme du sang de l'homme ose rougir la terre,
» Et, sous les noms pompeux de gloire et de valeur,
» Honore impunément le meurtre et la fureur ;
» Que les rois, abusant de ses erreurs cruelles,
» L'immolent par milliers à leurs vaines querelles ;
» Et qu'en rivaux jaloux les peuples partagés
» Soient toujours et partout l'un par l'autre égorgés !
» Ah ! du moins, au moment où cesse le carnage,
» Que la pitié commande et succède à la rage !
» Mon plus grand ennemi, quand il est dans mes fers,
» N'est plus qu'un malheureux dont je plains les revers.
» Ma vengeance s'éteint au sein de la victoire ;
» Sa chute efface tout et suffit à ma gloire,
» Et la mort d'un captif est un crime odieux,
» Qui flétrit les vainqueurs et révolte les dieux. »

Il dit, et des Gaulois, incertains et timides,
Tous les yeux sont fixés sur le chef des druides.

Le pontife se tait, l'Eubage est confondu;
Et seule, au nom des dieux, la foudre a répondu.
Ses éclats de l'Eubage éveillant la furie,
Il tremble pour lui-même, il s'élance, il s'écrie :
« Rends la victime aux dieux, que j'épuise son flanc;
» Par la voix du tonnerre ils réclament son sang! »
— « Eh bien, répond Francus, si mon cœur les offense,
» Qu'ils frappent, je suis prêt, et j'attends leur sentence.
» Que la foudre à l'instant m'écrasant sous ses coups,
» Par mon trépas soudain venge les dieux et vous.
» Mais si mon dévouement n'a rien qui les outrage,
» J'en demande à ces dieux l'éclatant témoignage.
» Que ce monstre d'osier, par vos mains préparé,
» Soit par le feu du ciel à l'instant dévoré. »

La nue, à ce défi que le Ciel même inspire,
Avec un bruit horrible éclate et se déchire.
De son sein ténébreux par l'éclair sillonné,
La foudre part, fend l'air de soufre empoisonné,
Tombe sur le colosse, et sa masse enflammée
Vomit de noirs torrents de feux et de fumée.
Les Celtes éperdus, prêtres, guerriers, vieillards,

Ont tous avec horreur détourné leurs regards;
Mais bientôt contemplant ce que le feu dévore,
Témoins de ce prodige, ils n'osent croire encore.
Le fer échappe aux mains du sacrificateur.
La victime est aux pieds de son libérateur.
Tout ce peuple étonné, contraint de les absoudre,
Admire le héros qui commande à la foudre.
Le bûcher, à son tour, par elle est allumé;
Et tandis qu'en ses feux lentement consumé,
Gétorix, retournant à sa forme première,
S'affaisse dans sa tombe et se change en poussière.
Les bardes, entonnant leurs funèbres concerts,
De l'hymne de la mort font retentir les airs.

« Va jouir, disaient-ils, d'une gloire éternelle.
» Des hommes et des rois tu seras le modèle.
» Triomphe du sépulcre, et près de tes aïeux,
» Va boire l'hydromel à la table des dieux.

» A ton cœur innocent la justice fut chère.
» Le peuple te nommait son refuge et son père.

» Tu respectais les dieux, et les dieux, à leur tour,
» Ainsi que tes vertus vont payer ton amour.

» Tu fus dans les combats l'honneur de ta patrie,
» Ta mort fut glorieuse et digne de ta vie.
» Le fer, qui des héros doit trancher les destins,
» Du séjour des héros t'a frayé les chemins.

» Porté sur un nuage éclatant de lumière,
» Franchis de l'Océan la terrible barrière.
» Va sous un ciel plus pur retrouver les plaisirs,
» Les jeux qui de ta vie ont charmé les loisirs.

» Mais la vie est pour nous un long cercle de peines,
» La mort t'a délivré des misères humaines;
» Et la vie, où des dieux t'admettra la faveur,
» Est un cercle éternel de joie et de bonheur.

» Va jouir, Gétorix, d'une gloire éternelle,
» Des hommes et des rois tu seras le modèle.
» Triomphe du sépulcre, et près de tes aïeux,
» Va boire l'hydromel à la table des dieux. »

Des bardes inspirés tels étaient les cantiques,
Et, suivant des Gaulois les coutumes antiques,
Athamas et Francus vont au sein des forêts
Célébrer de concert les funèbres banquets.
En cent lieux différents le festin se prépare.
En cent groupes divers la foule se sépare,
Se réunit sans choix; mais sans être appelé,
Au banquet d'Athamas aucun ne s'est mêlé.

Là des guerriers troyens se rassemble l'élite.
Le vaillant Désinor, Polydamas, Polite,
Pisène, de Francus compagnon assidu,
Et d'un fils de Priam comme lui descendu.
Sur le bras d'Athamas Ambigate s'appuie.
Elle arrive à pas lents, de sa douleur suivie.
Là viennent se mêler Hugomar, Abaris,
Bellovèse et Morgan, de Lutèce chéris.
Brannès aimé des dieux, Brannès, chef des Eubages,
A ravi dès l'aurore à leurs gras pâturages
Un mouton qu'à pas lents suit un jeune taureau.
Sur la double victime il plonge le couteau.
L'une mugit, recule, et tombe sans haleine,

L'autre teint de son sang une abondante laine.
Sur les feux petillants on étale les chairs.
L'odorante fumée en monte dans les airs.

Sur le tapis moelleux d'une sombre verdure
S'élève un orme antique, et dont la chevelure
D'une large clairière ombrage le contour.
Les tables du festin se dressent à l'entour.
Le pontife se place, et dans sa main sacrée
Un guerrier a remis une coupe dorée,
Ossement monstrueux, que du front d'un géant
Un aïeul d'Athamas détacha tout sanglant.
D'anneaux et de grains d'or la coupe est enrichie.
D'un hydromel fumeux Athamas l'a remplie.
« Mânes de Gétorix, dit-il, en votre honneur
» Des héros et des dieux j'épanche la liqueur.
» Mânes de Gétorix, acceptez mon hommage. »
Il dit, et dans son sein fait couler le breuvage,
Et présente à Francus la coupe et l'hydromel.
Francus a répété l'hommage solennel;
Et la coupe, à l'instant à d'autres mains cédée,
Par tous les conviés est remplie et vidée.

Le temps fuit, les guerriers ont assouvi leur faim.
Les entretiens bruyants succèdent au festin.
Tous admirent Francus; ses malheurs, sa jeunesse,
Son pays, sa vaillance, en lui tout intéresse.
Les Celtes curieux brûlent d'interroger
Un héros que les dieux paraissent protéger.
Dès longtemps Ambigate aurait voulu l'entendre :
Ambigate en son cœur craint déjà de descendre.
Gétorix, qui d'un fils vainement désiré,
N'a point vu son hymen par les dieux honoré,
A la main d'Hugomar destinait la princesse,
Dans le flatteur espoir que l'aveu de Lutèce
Sur le trône après lui les eût placés tous deux.
Mais que font à l'amour nos projets et nos vœux?
Hugomar est vaillant, illustre, magnanime.
Lutèce le révère, Ambigate l'estime :
Mais déjà d'Hugomar le front est sillonné,
Et pour elle vingt fois le printemps n'est pas né.
Francus arrive à peine à son cinquième lustre.
Il sied mieux à son âge, et n'est pas moins illustre.
Sa générosité, les glorieux combats
Dont il a sur ces bords marqué ses premiers pas,

Ces sublimes élans d'une âme peu commune
Qui s'ouvre et s'attendrit aux pleurs de l'infortune,
Tout enivre Ambigate, et jette dans son cœur
D'un malheureux amour le germe empoisonneur.

Au fils d'Hector enfin le druide s'adresse :
« Digne objet, lui dit-il, des terreurs de la Grèce,
» Nos bois ont retenti du bruit de vos malheurs,
» Et la chute de Troie a fait couler nos pleurs.
» Quelle main a des Grecs détourné la vengeance,
» Et du glaive d'Atride a sauvé votre enfance?
» Quel dieu, depuis vingt ans, vous prêtant son appui,
» Dans nos tristes remparts vous amène aujourd'hui? »

Le héros se recueille, et, comblant leur envie,
Leur raconte en ces mots les malheurs de sa vie.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Récit de Francus. — Son départ de l'Épire avec Andromaque. — Arrivée à Troie. — L'oracle du Scamandre. — L'ombre d'Hector. — Francus n'a plus d'asile que dans la Celtique. — Il repart. — Arrivée en Cilicie, chez le roi Grynus. — Mort d'Andromaque. — Amours de Francus et d'Hercynie, fille du roi. — Visite d'Albion et de sa flotte. — Il enlève Hercynie. — Désespoir de Francus. — Il la poursuit sur les mers. — — Son arrivée dans l'île de Crète.

« Oui, Celtes, parmi vous les dieux ont amené
Ce jeune Astyanax par les Grecs condamné.
Un enfant inconnu fut remis aux Atrides.
Ma mère sut tromper leurs fureurs homicides;
Et l'Épire, où le sort me jeta prisonnier,
L'Épire, où de Priam régnait le meurtrier,
Fut de mes jeunes ans et le port et l'asile.
La beauté d'Andromaque émut le fils d'Achille.
Il mit à ses genoux sa couronne et son cœur.
Ma mère, en l'acceptant, m'en fit un protecteur,
Au vieux Polydamas confia ma jeunesse,

Et pour mieux détourner la haine de la Grèce,
Ce vieillard, que les dieux me conservent encor,
Sous le nom de Francus cacha le fils d'Hector.

» Je ne vous dirai point quelle fut Hermione,
Qui ravit à Pyrrhus la vie et la couronne;
Comment par Hélénus son trône fut rempli :
Loin du crime et des cours, je vivais dans l'oubli.
Près de Polydamas, à l'ombre de ses ailes,
Mon âme se formait aux vertus paternelles.
Mon tuteur m'instruisait au grand métier des rois,
Des héros mes aïeux me contait les exploits,
Et par d'heureux discours fomentait dans mon âme
La noble ambition de relever Pergame.

» On m'ignorait enfin, et nos murs démolis
Étaient depuis vingt ans sous l'herbe ensevelis;
Quand ma mère parut et me tint ce langage :
« L'obscurité, mon fils, ne sied plus à ton âge.
» Viens me payer les soins que tes jours m'ont coûtés.
» Tu sais que des liens par mon cœur détestés
» Des enfants de Pyrrhus me rendirent la mère.

» Ces enfants sont montés au trône de leur père.
» C'est assez pour mon cœur; il est quitte envers eux,
» Et vers le sang d'Hector je reporte mes vœux.
» Armons les Phrygiens, que dans cette contrée
» Rassembla d'Hélénus la sagesse inspirée.
» Ce peuple, rougissant d'un exil odieux,
» Redemande ses rois, sa patrie et ses dieux.
» Il en est temps, mon fils, tentons la destinée.
» Le ciel fera pour nous ce qu'il fit pour Énée.
» Des Grecs qui t'ont proscrit justifions l'effroi,
» Et que dans Ilion Hector revive en toi. »

» Cet espoir dans mon cœur trouve un accès facile.
Nos secrets envoyés parcourent la Sicile,
L'Italie et les bords où, lassés d'attentats,
Nos vainqueurs oubliaient Pergame et ses combats.
Tout semblait seconder cette noble entreprise.
Ascagne, l'héritier du digne fils d'Anchise,
Se plaignait, en joignant quelques guerriers aux miens,
Qu'un sceptre le retînt aux bords laviniens.
De toutes parts enfin accourait vers l'Épire
Un peuple impatient de revoir mon empire.

» A Molossus alors déclarant nos projets,
Andromaque eut bientôt achevé ses apprêts.
L'héritier de Pyrrhus en conçut des alarmes,
Ne livra qu'à regret des vaisseaux et des armes;
Et, confiant mon sort à la bonté des dieux,
A sa mère en pleurant fit ses derniers adieux.

» Neptune fut propice; un souffle salutaire
Nous remit en dix jours au delà de Cythère.
Des Cyclades bientôt nos vaisseaux affranchis
Reconnurent Lemnos et ses rochers noircis;
Et, laissant derrière eux toute la mer Égée,
Abordèrent enfin aux terres de Sigée.
La nuit d'un voile sombre enveloppait les cieux.
Tout dormait; de Phœbé le char silencieux,
Jetant un pâle éclat sur nos tranquilles plages,
Suivait en paix sa course à travers les nuages.
Dans quel trouble mortel nous attendions le jour!
Que de pleurs, de sanglots, suivirent son retour,
Quand parut à nos yeux cette plaine déserte,
De tombeaux, d'ossements, de ruines couverte!
En quel état le ciel nous permit de revoir

Ces remparts, notre orgueil et notre désespoir,
Qui longtemps de leur gloire avaient rempli l'Asie,
Et dont la chute seule illustrait l'Achaïe !
Nuls présages flatteurs ne vinrent accueillir
Ces débris d'Ilion qui cherchaient à s'unir.
Au retour des Troyens ne sourit point l'Aurore.
L'Ida d'épais brouillards s'assombrissait encore.
Le jour perçait à peine, et ce jour attristé
Ne semblait qu'à regret nous prêter sa clarté.

» Andromaque pourtant m'ordonne de descendre.
Rien ne peut l'affliger que le tourment d'attendre.
Elle n'a qu'un besoin, qu'un espoir, un désir :
Voir la cendre d'Hector, l'embrasser, et mourir.
J'invoque en soupirant les dieux de ma patrie,
Et mon pied touche enfin cette terre chérie
Près d'une tombe immense, où dormaient entassés
Mille et mille guerriers qu'Atride avait laissés.
Plus loin, de leurs tombeaux, dont les cimes aiguës
Dominaient le Sigée et menaçaient les nues,
Patrocle et le vainqueur du magnanime Hector
Sur nos murs écroulés semblaient veiller encor.

Partout Polydamas, me prêtant sa mémoire,
Des combats d'Ilion me retraçait l'histoire.
Tous mes sens transportés dévoraient ces récits.
Je sentais tout Hector revivre dans son fils.

» Mais d'autres soins, hélas! ma mère tourmentée,
De ses femmes en pleurs loin de nous escortée,
Marchait vers la colline où furent nos palais.
Andromaque à mon cœur reprochait mes délais.
Je cours, je la rejoins dans un sombre bocage,
Qu'avait aux dieux du Styx consacré son hommage,
Où, pour nous annoncer les arrêts du Destin,
Nous attendait, hélas! le Scamandre divin.

» Ce n'était plus ce dieu, l'appui de nos murailles,
Terrible, impétueux, respirant les batailles,
Qui, vengeant les Troyens par Achille immolés,
Élançait après lui ses flots amoncelés.
Pâle, triste, abattu, déplorant son veuvage,
Les larmes, les chagrins sillonnent son visage.
L'algue de sa couronne a séché sur son front;
Et de son lit à peine humectant le limon,

Tombant sans murmurer de son urne tarie,
Son onde rampe et meurt sous sa rive flétrie.
A l'ombre d'un cyprès, de douleur assoupi,
Il lève à notre abord un front appesanti;
« Insensés, nous dit-il, quelle est votre espérance?
» Avez-vous cru des dieux accomplir la sentence?
» De ces bords pour jamais il faut vous éloigner.
» La race de Priam ne doit plus y régner.
» Fuyez! de vos desseins la Grèce est informée.
» Oreste a pour vous suivre assemblé son armée.
» Craignez de retomber dans ses barbares mains.
» Cherchez de l'Occident les rivages lointains,
» Du Celte hospitalier abordez les contrées.
» Pénétrez sans effroi dans leurs forêts sacrées.
» Sur les bords d'un grand fleuve, un peuple au désespoir
» Au fils de mon Hector remettra le pouvoir;
» Et de Francus un jour doit naître un grand empire.
» Allez, de votre exil comme vous je soupire.
» De mon peuple chéri mon cœur déshérité
» Va pleurer à jamais son immortalité. »

A cette prophétie innocemment redite,

Monte au front d'Ambigate une rougeur subite,
Et son cœur palpitant se demande en secret
Si de Lutèce et d'elle a parlé cet arrêt.
Hugomar a surpris ce trouble involontaire,
Et craint de découvrir un funeste mystère.
Mais nul autre n'a vu ce trouble et ce dépit,
Et Francus en ces mots poursuivait son récit :

« Le Scamandre se tait, et sur sa couche humide
Il laisse retomber son visage livide.
Nous demeurons muets, confondus, consternés,
Un morne étonnement tient nos sens enchaînés.
Ma mère, dans mes bras longtemps évanouie,
Me revoit, et gémit de retrouver la vie;
M'embrasse, me retient sur son sein palpitant,
D'un long ruisseau de pleurs me baigne en sanglotant;
Et, reprochant aux dieux leur injuste colère,
Leur redemande au moins la cendre de mon père.

» Près du tombeau d'Ilus, un monument pieux
Renfermait du héros les restes précieux.
C'était un vaste amas de pierres entassées,

Qu'avaient joint de nos tours les cimes renversées,
Qui, parmi ces débris vainement confondu,
Par les yeux d'Andromaque est soudain reconnu.
Elle pâlit, soupire, et ses membres frémissent.
Au pied du monument ses genoux s'affaiblissent.
Ses mains, ses yeux errants et de larmes couverts,
Nous désignent l'objet de ses vœux les plus chers.
Mes tristes compagnons lisent dans sa pensée.
Autour d'elle s'agite une foule empressée.
Chacun plaint ses douleurs et les veut adoucir;
Mais au premier rocher que nos mains vont saisir,
O prodige! ô terreur! ces mots se font entendre :
« Obéissez aux dieux, et respectez ma cendre! »

» Malheureux! le tonnerre, en éclatant sur nous,
Ne nous eût point frappés de plus terribles coups.
D'un nuage d'horreur ma mère enveloppée
Ne paraît plus qu'une ombre au Tartare échappée.
Pâle, sans mouvement, les cheveux hérissés,
Elle tourne vers moi des yeux secs et glacés.
Elle veut me parler, et sa voix s'est éteinte.
Le ciel ne lui permet ni les pleurs ni la plainte;

Et la morne douleur qui semble l'accabler,
En sanglots déchirants a peine à s'exhaler.
A quitter ce tombeau je n'ose la contraindre.
Je tremble pour sa vie, et ne sais que la plaindre,
Et pour elle des dieux j'implore la pitié,
Quand de Polydamas la sévère amitié,
Pour arracher ma mère à ces tristes ruines,
Lui dépeint la rigueur des vengeances divines,
Les Grecs une autre fois contre nous conjurés,
Les restes d'Ilion par le fer dévorés,
De son fils égorgé la déplorable image.
« Achevez, disait-il, achevez votre ouvrage.
» Songez de quels périls vous l'avez retiré,
» De quels périls encor vous l'avez entouré.
» Qu'ont servi tous vos soins, vos heureux artifices,
» Vos souhaits, vos terreurs, vos cruels sacrifices,
» Si sa mère à vingt ans le vient abandonner
» Aux mains qui sur ces bords n'ont pu l'assassiner?
» Ce fils est-il moins cher qu'une froide poussière?
» N'est-il plus fils d'Hector? N'êtes-vous plus sa mère? »

» Andromaque l'écoute, et tremblant pour mon sort,

Elle fait pour nous suivre un inutile effort.
Elle échappe à mon bras, et chancelle, et retombe.
Son horrible destin l'enchaîne à cette tombe.
Polydamas commande, et prêts à l'emporter,
Mes amis tour à tour viennent se présenter.
De Troie en soupirant nous repassons la plaine.
Ma mère à nos désirs se résigne sans peine;
Mais ses regards, fixés sur le tombeau d'Hector,
Quand la nuit l'a couvert, semblent le voir encor.
Je rejoins mes vaisseaux, je détache les voiles,
Et, du nord à ma droite observant les étoiles,
Voguant vers les climats que m'a nommés un dieu,
Je dis à ma Pergame un éternel adieu.

» De quels pleurs fut suivi ce voyage funeste!
Des forces d'Andromaque il épuisa le reste.
Par ses longues douleurs je la vis accabler,
Et la mort, que ses vœux ne cessaient d'appeler,
La mort vint dans mes bras achever sa victime.
O perte douloureuse! ô deuil trop légitime!
Vous avez pour jamais empoisonné le cours
Du peu d'instants heureux que compteront mes jours.

Ma mère, digne objet de toute ma tendresse,
Et le plus cher des biens que m'eût laissé la Grèce,
Qui, des fers élevée au trône d'un grand roi,
Faisait tout son bonheur de pleurer avec moi;
A qui, dans mes périls, et depuis ma naissance,
Je coûtais tant de soins, de vœux, de prévoyance,
Dont l'amour empressé, l'aspect toujours nouveau,
De ma triste existence allégeait le fardeau;
Ma mère enfin, ma mère à mon cœur fut ravie!

» Ma flotte, en ce moment, côtoyait la Mysie,
Aux mers où le Caïque, orgueilleux de ses bords,
De son urne féconde apporte les trésors.
Là commandait Grynus. Fils de cet Eurypile
Qui, prêtant à Pergame un secours inutile,
Sous nos murs embrasés se vint ensevelir,
Grynus dans ses États s'empresse à m'accueillir.
Il me console; il veut que dans cette contrée
Ma triste main dépose une cendre adorée,
Que sous le nom chéri que ma mère a porté
Autour de son tombeau j'élève une cité.

« N'allez point, me dit-il, sur des rives lointaines,
» Chercher d'autres dangers et de nouvelles peines.
» Aux conseils du Scamandre osez désobéir.
» Les dieux dans leur courroux peuvent se démentir.
» Loin des Grecs et des mers je vous offre un asile.
» Sur les bords du Caïque est un vallon fertile
» Qu'à l'époux de ma sœur mon père a destiné.
» Je vous offre Hercynie et ce lieu fortuné.
» Hercynie est aimable ; elle a droit de vous plaire.
» Soyez, ô fils d'Hector ! son époux et mon frère. »

» Celtes, je fus séduit. Un regard de sa sœur
Me fit tout oublier, et décida mon cœur.
Mes yeux n'avaient jamais contemplé tant de charmes.
Je crus voir dans les siens la fin de mes alarmes.
J'acceptai cet hymen ; et mon cœur, dès ce jour,
Brûla pour Hercynie, et fut tout à l'amour.
De ma mère aussitôt la tombe fut dressée ;
Sous le nom d'Andromaque une ville tracée
Naquit sur le rivage à mon sceptre promis.
Mon peuple, las d'errer sur des bords ennemis,
A ces heureux travaux se livrait avec joie.

L'amour me consolait des souvenirs de Troie.
Mon sort à chaque instant me paraissait plus beau,
Et déjà de l'hymen s'allumait le flambeau.

» Trop cher et vain espoir ! Destins impitoyables !
Mes vœux ne changeaient pas vos décrets immuables ;
Et pour vous échapper j'ai fait de vains efforts.
Les vaisseaux d'Albion parurent sur ces bords.
De Colchos, à l'entendre, il cherchait le rivage.
Au sein des vastes mers égaré par l'orage,
Et pressé par la faim qui menaçait ses jours,
Il venait de Grynus implorer les secours.
Nous plaignons le perfide, on l'accueille, on lui donne
L'élite des troupeaux, les présents de Pomone.
On lui prodigue tout, et, comblé de bienfaits,
Il ose méditer le plus noir des forfaits.
Il a vu mon amante, et n'a pu s'en défendre.
Pouvait-on sans l'aimer et la voir, et l'entendre ?
Hercynie ! Hercynie ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas
Aux regards d'Albion dérobé tes appas ? »

A ces mots, prononcés d'une voix affaiblie,

Francus donne un soupir à sa chère Hercynie,
Interrompt malgré lui ce pénible discours,
Et d'un torrent de pleurs laisse passer le cours.
Tu tremblais, Ambigate, et ta flamme naissante
Te faisait envier et haïr son amante,
Et ton cœur s'applaudit que, propice à tes vœux,
Le ciel ait de Francus brisé les premiers nœuds.

Le héros a repris : « La nuit et le silence
D'un lâche ravisseur protégeaient l'insolence.
Le plus profond sommeil nous tenait enchaînés.
Ses perfides vaisseaux, vers l'Océan tournés,
Attendaient Hercynie et préparaient leur fuite.
L'or soumit à ce traître une esclave séduite.
Par elle aux étrangers le palais fut ouvert.
Une autre, dont les cris auraient tout découvert,
Tomba sous le poignard sans force et sans courage;
Et, lorsque de ses sens elle eut repris l'usage,
Quand ses gémissements, remplissant le palais,
Nous eurent de la nuit révélé les forfaits,
Albion, secondé par les vents et Neptune,
Emportait vers les mers sa proie et ma fortune.

» Sur ma flotte à l'instant j'appelle mes Troyens.
Les vaisseaux de Grynus se rejoignent aux miens,
Et suivant sans tarder les traces de l'infâme,
Nous déployons la voile et fatiguons la rame.
Le jour nous le fait voir qui, voguant vers Lesbos,
Du Caïque avant nous avait quitté les flots.
De mon peuple irrité l'ardeur s'en est accrue.
Les vaisseaux fugitifs, grossissant à ma vue,
De mes yeux, de mes coups, semblaient se rapprocher.
Aux rochers lesbiens les miens allaient toucher,
Quand l'aquilon, gonflant sa dévorante haleine,
Des gouffres de la Thrace en grondant se déchaîne.
Son souffle impétueux bouleverse les mers.
Un immense nuage appesantit les airs.
Un voile ténébreux couvre le ciel et l'onde.
Je n'ai, pour m'éclairer dans cette nuit profonde,
Que l'affreuse lueur de la foudre en éclats
Ou des flots blanchissants l'épouvantable amas,
Qui, sur nous à grand bruit poussé par la tempête,
S'entr'ouvre sous mes pieds et mugit sur ma tête.

» Du sort de mes amis inquiet, incertain,

Je cherche leurs vaisseaux, je les appelle en vain.
Dans l'horrible fracas des vagues et des nues,
Ainsi que leurs clameurs, mes clameurs sont perdues.
L'Océan, ébranlé jusqu'en ses fondements,
Répond seul à ma voix par ses mugissements.
Deux jours entiers gronda cette mer furieuse;
Deux jours plana sur nous la mort la plus affreuse.
Iris parut enfin. Sur son front radieux,
Je crus voir que nos pleurs avaient fléchi les dieux.
Le soleil, loin de nous repoussant les orages,
Perça de tous côtés la voûte des nuages,
Épura de ses feux le vaste champ des airs,
Remplit de son éclat et l'Olympe et les mers.
Des fougueux aquilons les fureurs s'apaisèrent,
Les vagues en grondant lentement s'abaissèrent,
Et l'empire des eaux, calme, silencieux,
Dans son immensité s'aplanit sous mes yeux.

» Qu'avec empressement parcourant l'étendue,
Sur mes vaisseaux épars j'avais porté ma vue!
Aucun n'avait péri. Des mêmes vents chassés,
Et tous aux mêmes lieux par ces vents repoussés,

Nous avions à leur gré vogué sur les abîmes.
A Neptune calmé je devais des victimes.
Vingt agneaux me restaient, je les fis égorger.
Mais ce calme pour nous n'était point sans danger.
La plaine d'Amphitrite, en misères féconde,
S'offrait à moi sans bords. Partout le ciel et l'onde.
Que faire? Vers quel lieu d'un immense horizon
De ma proue incertaine adresser l'éperon?
J'attendis que, rouvrant sa nocturne carrière,
L'Ourse au char étoilé m'eût rendu la lumière.
J'y tournai mes vaisseaux, et les flots écumeux
Sous la rame, à grand bruit, s'ouvrirent devant eux.

» Faible recours! Deux fois j'avais revu l'aurore,
Et rien à mes regards ne paraissait encore.
Par des efforts si longs mes compagnons lassés,
Tourmentés par la faim, par le sommeil pressés,
Chancelaient sur leurs bancs, et les rames pesantes
Échappaient dans les flots à leurs mains défaillantes.
Un soleil dévorant, du haut d'un ciel d'airain,
De ses ardents rayons nous embrasait le sein;

Et des zéphirs muets attendant les haleines,
Les voiles à longs plis pendaient sous les antennes.

» Assis près du timon, immobile d'effroi,
Mes yeux secs et glacés erraient autour de moi,
Contemplaient ces Troyens, dont une faim cruelle,
Après tant de malheurs, allait payer le zèle,
Ce silence de mort que troublaient par moments
Les sanglots de mon peuple et ses gémissements,
Cet Océan de marbre, où ma flotte enchaînée
Semblait devoir finir sa triste destinée.

» A ces pensers affreux un cri vient m'arracher.
De la cime d'un mât où veillait mon nocher,
Il m'annonce la terre, et tressaillant de joie,
Me montre où devant lui la terre se déploie.
Tout se lève à mes cris. Mon peuple est ranimé;
Et sous la rame encor les flots ont écumé.
Les airs ont retenti des chants de l'allégresse.
Nous dévorons l'espace, et luttons de vitesse.
Cette terre à nos yeux s'accroît et s'agrandit.
Des plus riches coteaux notre espoir l'embellit.

L'espoir dans ses erreurs va plus loin que la crainte.
Soupirant près de nous leur amoureuse plainte,
Deux tendres alcyons, rasant l'azur des eaux,
Semblent vers cette terre attirer mes vaisseaux.
Nous approchons. Grands dieux! tout s'enfuit; un nuage
Avait pris un moment cette flatteuse image,
Et ce mirage vain, dans les airs dissipé,
Rend à son désespoir mon peuple détrompé.

» Mon cœur résiste seul à ce malheur extrême.
Je reconnais des dieux la sagesse suprême,
Qui, sur mon peuple et moi confirmant leur dessein,
Vers une terre amie a marqué mon chemin.
« Oui, grands dieux! m'écriai-je, oui, je dois vous en croire,
» Je ne périrai point sans patrie et sans gloire.
» Errant et fugitif, mais à vos lois soumis,
» J'attends tout du secours que vous m'avez promis.
» O vous! dieux d'Andromaque, appuis de mon enfance,
» Celui qui de la Grèce a trompé la vengeance,
» Que d'Ulysse vainqueur vous avez préservé,
» A des malheurs sans fin ne fut point réservé.
» Votre haine, grands dieux! sous Troie ensevelie,

» De ce reste d'Hector ne poursuit point la vie.
» Mais si j'ai malgré moi méconnu vos bienfaits,
» Frappez ! que sur moi seul épuisant tous vos traits,
» Du trône et du tombeau votre courroux m'exile ;
» Mais du moins à mon peuple accordez un asile ! »

» A ces mots, exhalant une douce fraîcheur,
La mer nous fait entendre un murmure flatteur.
Les zéphirs se jouaient dans nos voiles tendues,
M'entraînaient sans effort sur les ondes émues.
Un sommeil bienfaisant, nous versant ses pavots,
Suspend de mes Troyens les terreurs et les maux.
Tout nous rit ; et bientôt de la Crète aux cent villes
Nos yeux ont reconnu les rivages fertiles.
Je les vis sans effroi. Je savais dès longtemps
Qu'au retour d'Ilion les Crétois mécontents,
Au fier Idoménée ôtant le diadème,
Avaient remis son sceptre aux mains d'Aristodème.

» Instruit de mon abord, ce prince généreux
Confirma notre espoir et prévint tous mes vœux.

Par ses dons à ma flotte il rendit l'abondance,
Et daigna dans sa cour souhaiter ma présence.
J'y parus. Qu'il est doux le spectacle d'un roi
Qui par un peuple heureux fait adorer sa loi
Et du haut de son trône où s'assied la justice,
Tend aux infortunés une main protectrice!
Ce prince, dont le choix honorait ses sujets,
Se faisait un bonheur de ses propres bienfaits,
Mettait à les répandre un art, une obligeance,
Qui donnaient plus de charme à la reconnaissance.
Dans son palais d'abord je trouvai rassemblés
Tous ceux qui, comme moi, de Pergame exilés,
Dévoués par le sort aux fers d'Idoménée,
Avaient chez les Crétois porté leur destinée.
« Reprenez, me dit-il, ce que j'ai de Troyens.
» Je vous rends vos sujets; ils ne sont plus les miens. »

» Tout ce peuple répond par un cri d'allégresse.
Il verse à mes genoux des larmes de tendresse,
Fait serment de me suivre, et bénit à la fois
Le nom d'Aristodème et le fils de ses rois.
L'un parmi mes soldats reconnaissait un père;

L'autre chez les Crétois retrouvait une mère;
Des frères, des amis, l'un par l'autre embrassés,
Oubliaient leur absence et leurs malheurs passés.
Le monarque attendri contemplait son ouvrage.
De leur reconnaissance il refusait l'hommage,
M'entraînait à l'écart, et brûlait de savoir
Quels étaient mes projets, mes vœux et mon espoir.
Je l'instruisis de tout, et, sensible à ma peine,
Ne pouvant éclairer ma recherche incertaine,
Il voulut à l'instant que sur le mont Dicté
L'autel de Jupiter fût par moi consulté.

» Dieu cruel! Sa réponse, à mes désirs contraire,
Aux vœux de l'amitié fut loin de satisfaire;
Et l'oracle fatal ne fit qu'appesantir
Les chagrins accablants dont j'espérais sortir.
« Aux volontés du ciel ton cœur fut infidèle,
» Répondit cet oracle, et ma voix t'y rappelle.
» Va chercher une terre où ne soient pas connus
» L'olivier de Pallas, et Cérès, et Bacchus.
» De nos climats féconds portes-y les richesses.
» Va, les dieux à ce prix te tiendront leurs promesses;

» Obéis à ton sort, et peut-être qu'un jour
» Rendront-ils à tes vœux l'objet de ton amour. »

» C'est ainsi que les dieux abusaient mon attente,
Et les flots, loin de moi, dévoraient mon amante !
C'est ainsi que, poussé vers vos climats lointains,
Celtes, jusqu'en vos murs j'ai traîné mes destins.
Si je vous fais entendre une plainte importune,
N'accusez que le ciel, d'où vient mon infortune.
Hélas ! c'est malgré moi que s'est exécuté
L'inévitable arrêt de la fatalité.

» J'obéis cependant à cet ordre suprême.
Je serrai dans mes bras le triste Aristodème,
Et rejoignis ma flotte, où déjà, par ses soins,
On avait pour longtemps prévenu mes besoins.
Nul bienfait ne coûtait à sa main libérale.
Dans trois vases remplis de la terre natale,
Trois jeunes oliviers, par son fils transplantés,
Furent sur mon vaisseau par son ordre apportés.
Sur des ceps vigoureux douze vignes coupées
D'un gazon frais et doux étaient enveloppées ;

Et, par un lien d'or en gerbes réunis,
Pendaient vers le timon les plus riches épis.

» Dans le silence enfin, lentement préparée,
Des vaisseaux mysiens ma flotte est séparée.
Leur chef, témoin des pleurs que répandaient mes yeux,
Fut chargé pour Grynus de mes tristes adieux.
Ce chef avait longtemps sur ces mers et ces plages
Dans les vaisseaux de Tyr affronté les orages.
« De mes conseils, dit-il, ne vous éloignez pas.
» Je connais tous les lieux où s'adressent vos pas;
» Et vais, entre la Grèce et la rive africaine,
» Tracer à votre flotte une route certaine.
» Quand l'île des Crétois, aux sommets toujours verts,
» Aura derrière vous disparu dans les mers,
» Ayez soin que toujours le dieu de la lumière
» Dans l'onde vers la proue achève sa carrière;
» Et bientôt, si les vents daignent vous secourir,
» De Mélite à vos yeux le rocher doit s'offrir.
» Franchissez, dédaignez ce rivage stérile.
» Qu'il fuie à votre gauche, et, gagnant la Sicile,
» Côtoyez sans effroi ce sol hospitalier,

» Jusqu'aux lieux où l'Éryx lève son front altier.
» Là, fuyant vingt écueils où Neptune se joue,
» Vers l'éclatant Vesper détournez votre proue.
» A peine à l'horizon l'Éryx se cachera,
» Qu'une terre nouvelle à vos yeux paraîtra.
» La Sardaigne est son nom. Sa rive empoisonnée
» Aux reptiles impurs demeure abandonnée.
» Suivez, sans l'aborder, ce dangereux séjour
» Du côté qu'en mourant éclairera le jour.
» Une autre île succède à cette île perfide.
» Remontez sur ses bords aux bouches du Cercide;
» Et, replaçant à droite et l'Ourse et le Bouvier,
» Aux pleines mers encor osez vous confier.
» Votre course s'achève, et dans peu de journées
» Viendront à vos regards blanchir les Pyrénées.
» Sur quelque plage alors que vous portent les eaux,
» Au nord, à l'occident, arrêtez vos vaisseaux.
» Tout est Celte, et la terre où le sort vous exile
» De toutes parts enfin vous présente un asile. »

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit de Francus. — Arrivée en Sicile, en Corse et dans la Celtique. — République des Tectosages, détruite par un ambitieux. — Retraite de Francus dans les Cévennes. — Monarchie héréditaire chez les Arvernes. — Les nomades Ségusiens. — Forges du Forez. — Francus offre un fils de Vulcain au grand druide, qui lui donne en échange une province abandonnée par les Tricasses. — Monarchie élective des Æduens. — Fondation de la ville de Troyes par Francus. — Il apprend qu'Albion est sur les côtes de la Neustrie. — Rencontre à Lutèce. — Fin du récit.

» Je grave en mon esprit ces avis importants.
Je détache la voile et me livre aux autans.
L'Ida fuit à ma poupe, et du barbare Atride
Je reconnais de loin le rivage perfide.
Au sein des mers bientôt par l'Eurus entraîné,
Les astres sur ma tête ont dix fois rayonné,
Lorsqu'au bruit d'un rocher où la vague se brise,
Je m'arrête, glacé d'horreur et de surprise.
L'ancre tombe, et du jour la première clarté
Me montre en quels périls la nuit m'avait jeté.
Mélite est devant moi. Mélite nous présente
De ses rocs décharnés la masse blanchissante.

Les vagues à ses pieds nous allaient dévorer.
Cependant sur ses bords je me laisse attirer.
De la cime d'un roc, sur cette plage aride,
Jaillissait en cascade une source limpide.
La soif nous y conduit, et sur ce mont désert,
Dans le creux d'un rocher que l'onde s'est ouvert,
Je vois un homme, un Grec, que de cette onde pure
Dans un sommeil profond retenait le murmure.

Il s'éveille, il se lève, et plein d'un juste effroi :
« Étrangers, nous dit-il, que voulez-vous de moi ?
» Quel espoir vous amène aux rochers de Mélite ?
» Cérès a dédaigné cette terre maudite,
» Et jamais à ses bords Pomone n'a souri.
» Mais si contre les vents vous cherchez un abri,
» S'il vous faut des secours, malgré notre misère,
» Vous trouverez en nous une âme hospitalière.
» Tournez vers l'orient, voguez vers l'autre bord,
» Un favorable accueil vous attend dans le port. »

Crédule, je l'écoute, et même le rassure ;
Lorsque, de ses discours soupçonnant l'imposture,

Polydamas survient, le regarde, et ses yeux
Se rappellent des traits à Pergame odieux :
« C'est Sinon, c'est Sinon, dit-il, c'est cet infâme
» Qui d'Ulysse et d'Atride accomplissant la trame,
» D'une pitié funeste intéressant nos cœurs,
» Fut recueilli dans Troie et fit tous nos malheurs.
» Des dieux après vingt ans éclate la justice ! »

Le perfide à son aide appelle l'artifice,
Nous accuse d'erreur, feint de s'en étonner,
D'ignorer tous les noms qu'on vient de lui donner,
Méconnaît les remparts dont il causa la perte,
Renie Agamemnon et le fils de Laërte ;
Mais quand par tous les miens ses traits sont reconnus,
Quand il voit sur son front vingt glaives suspendus,
Un traître est sans courage et n'a point de patrie ;
Il tombe à mes genoux, et demandant la vie,
Dévoilant les dangers que nous allions courir,
Par ses lâches aveux pense nous attendrir :
« Je suis Sinon, dit-il, je ne puis m'en défendre.
» Sentinelle des Grecs, je venais vous attendre.
» La fatigue, la nuit, le sommeil m'ont trompé.

» Des plus justes terreurs votre abord m'a frappé.
» Pour fléchir de mon roi la justice inhumaine,
» J'ai voulu dans le port vous livrer à sa haine.
» Pardonnez. » A ces mots, mes furieux soldats
Ont de cent coups mortels puni ses attentats.
Pour moi que d'autres soins ce malheureux tourmente,
Rappelant aux vaisseaux cette foule bruyante,
Protégé par l'Eurus à ma poupe constant,
De ces bords dangereux je m'éloigne à l'instant.

» Bientôt de verts coteaux et de riants bocages
M'annoncent la Sicile aux fertiles rivages.
Les champs de Sélinonte, à l'ombre des palmiers,
Aux douceurs du repos invitent mes guerriers.
Le peuple de ses bords s'empresse à nous complaire.
Il aime nos récits, il plaint notre misère.
Il vient, trois jours entiers, nous apporter les dons
Que prodiguent les dieux à ses riches vallons.
On m'apprend à mon tour par quelle barbarie
Le cruel Albion révolta sa patrie;
Qu'une horde sans mœurs, et sans lois, et sans dieux,
Suivait depuis longtemps ce chef audacieux,

Que de leurs attentats justement fatiguée,
La Sicile contre eux s'était enfin liguée,
Et, d'états en états pourchassant ces pervers,
Les avait de son sein rejetés sur les mers.
Pour Hercynie, hélas! aucun ne put m'instruire
En quel lieu de la terre on l'avait pu conduire.
Mais pour m'en éloigner les vents sont toujours prêts,
Et sur les flots encor j'emporte mes regrets.
J'obéissais aux dieux; les dieux à mon voyage
Devaient un ciel propice, une mer sans orage.

» Mes guerriers cependant déploraient leur destin.
Et de leurs longs travaux me demandaient la fin.
L'aspect de la Sardaigne et ses plages impures
N'ont point à leur souffrance arraché des murmures;
Mais quand Cyrné paraît, quand ses monts ombragés,
Ses rivages fleuris et de troupeaux chargés,
D'un paisible séjour leur offrent l'espérance,
Je vois fléchir leur zèle et céder leur constance :
« C'en est trop, disaient-ils, nous sommes las d'errer.
» Aux fers dont nous sortons il vaudrait mieux rentrer.
» Aux peuples de Cyrné demandons un asile.

» Fixons-y nos destins, élevons notre ville.
» Les champs du Simoïs sont assez loin de nous ;
» Et nous aurons du ciel épuisé le courroux. »

» Celtes, je l'avoûrai, je gardais le silence ;
Et même sans blâmer leur désobéissance,
Je voyais mes vaisseaux par leurs rames poussés,
Sur les flots écumants vers la terre lancés.
Dymèthe est le premier ; il approche, il arrive ;
Et, par un cri joyeux saluant cette rive,
Du sommet de la proue il s'élance en vainqueur.
O sort impitoyable ! ô spectacle d'horreur !
Un dragon monstrueux, sortant de son repaire,
A ma vue en sifflant accourt au téméraire.
De rage et de poison son cou large est gonflé.
A son aspect hideux mon peuple a reculé.
Tremblant, glacé d'effroi, le malheureux Dymèthe
Vers la mer et la proue en hurlant se rejette.
D'un vol impétueux le monstre le poursuit,
Épouvantant les airs d'un effroyable bruit,
Terrible, l'œil en feu, la gueule menaçante,
Traînant les longs anneaux de sa queue ondoyante,

Il fond sur le rebelle, et ses ongles tranchants
Lui labourent les bras, s'impriment sur ses flancs;
Autour de sa victime il glisse, il se replie;
De ses nœuds écaillés il l'étreint, il le lie.
Dymèthe tombe enfin, et, souffrant mille morts,
Pousse des cris affreux, s'épuise en vains efforts.
L'implacable dragon s'acharne sur sa proie,
Du sang qu'il fait jaillir il s'abreuve avec joie,
Perce d'un triple dard et la gorge et le sein,
Souille, infecte les chairs d'écume et de venin,
Les arrache en lambeaux, disperse les entrailles,
S'éloigne, et triomphant se perd dans les broussailles.

» Nous fuyons consternés, et tremblons d'irriter
Ces dieux, dont le regard ne se peut éviter.
Nous rendons à l'Eurus nos poupes détournées,
Nos yeux vers l'occident cherchent les Pyrénées;
Et quand l'aube a sept fois sur l'horizon vermeil
Des gouffres de Téthys ramené le soleil,
Sur les bords fortunés de votre Occitanie,
Mon peuple, après six mois, trouve une terre amie.
A peine mes vaisseaux quittent les flots amers,

Que l'haleine des vents n'agite plus les mers;
Dans le fleuve de l'Orb ma voile se resserre,
Et l'ancre pour jamais nous attache à la terre.

» Dans un riant vallon, sous le ciel le plus pur,
Ce fleuve hospitalier roulait ses flots d'azur.
Un immense horizon, cernant de vastes plaines,
Nous offrait vers le nord des montagnes lointaines,
Dont la chaîne inégale, aux sommets onduleux,
De Pyrène au couchant joignait les monts neigeux.
Dans ces heureux climats, sur ces monts et ces plages,
Vivaient depuis longtemps les Volces Tectosages.
Vingt puissantes tribus, libres du joug des rois,
N'y formaient qu'un État sous différentes lois.
Chacune avait ses dieux, ses magistrats, ses terres.
Nous venions d'aborder le pays des Biterres;
Et l'Orb, que sur ses bords nous avions remonté,
Nous eut bientôt conduit dans leur humble cité.
D'une roche escarpée elle occupait la cime.
Accueillis dans ses murs par son chef magnanime,
De fertiles coteaux dotés par ses bienfaits,
Nous pensions dans leurs champs nous fixer à jamais.

» L'oracle l'avait dit : j'en croyais sa promesse.
Sous mes mains pour nos dieux un simple autel se dresse.
Je dépèce ma flotte, et fais de ses débris
Bâtir pour mes Troyens de modestes abris.
Des coteaux d'alentour la terre est bientôt prête
A recevoir la vigne et l'olivier de Crète;
Et ses épis enfin, espoir de nos moissons,
En grains éparpillés tombent dans leurs sillons.

» Mais les dieux savent seuls par qui sera cueillie
La moisson qu'un mortel à la terre confie.
Les Volces comme vous vivaient pour les combats;
Dès l'enfance à la lutte ils exerçaient leurs bras.
Ils ignoraient nos arts. L'arc, la fronde et la lance
Étaient leurs jeux constants, leur unique science.
Le labour de nos champs provoquait leur dédain.
« Que servent, disaient-ils, vos soins du lendemain,
» Quand nul de nous n'est sûr de finir sa journée? »
Triste pressentiment de notre destinée!
L'État républicain, de la Grèce ignoré,
N'offrait point à ce peuple un repos assuré.
Peu d'hommes ont au cœur les vertus qu'il exige.

Un chef, que de la gloire entourait le prestige,
A son joug oppresseur prétendait asservir
Le pays qu'en héros il venait de servir.
Des champs du Tolosate où commandait sa race,
Ce chef, dont nul péril n'épouvantait l'audace,
Sur les rives de l'Aude en vainqueur descendu,
Des Biterres enfin menaçait la tribu.

» La contrée en frissonne, et tout a pris les armes.
Le peuple Arécomice en conçoit des alarmes,
Et du Gard et du Rhône abandonnant les bords,
Vient dans ce grand péril s'unir à leurs efforts.
Lié par leurs bienfaits, j'embrasse leur défense.
Au-devant du vainqueur cette ligue s'élance.
La rive, où de l'Orbieu l'Aude reçoit les eaux,
Voit lutter tout un jour les deux partis rivaux.
Des deux parts rugissaient et la haine et la rage.
Mais le nombre à la fin triomphe du courage;
Et loin de nos foyers en désordre chassés,
De coteaux en coteaux vers le nord repoussés,
Pressés par un vainqueur qui nous ferme nos plaines,
Nous ne trouvons de paix qu'au centre des Cévennes.

» Là du fier Odalric paraît un envoyé.
« De vos malheurs, dit-il, le vainqueur a pitié.
» Les Volces sur son front ont mis le diadème,
» Et qui veut se soumettre à son pouvoir suprême
» Est aux champs paternels libre de revenir. »
Le grand nombre à ses lois s'empresse d'obéir.
Trois cents Volces à peine ont maudit sa clémence.
La royauté répugne à leur indépendance;
Ils préfèrent l'exil à de honteux liens.
« Nous aussi, répondaient mes fidèles Troyens.
» Francus est notre roi; nous n'en voulons pas d'autre.
» Qu'il nous mène à son gré, son sort sera le nôtre. »

» Nous partons à ces mots; et nous fiant aux dieux,
Nous et ceux qui fuyaient un despote odieux,
N'ayant plus d'autre appui, de biens que nos épées,
Nous remontons du Gard les rives escarpées.
Mais quel affreux pays s'offrait à nos regards?
Un étroit horizon surchargé de brouillards,
Des monts dont les frimas ne quittaient point les cimes,
Des rochers suspendus sur d'effrayants abîmes,

Des torrents qui, rongeant et leurs bords et leurs lits,
Dans leurs flots mugissants en roulaient les débris.
Des bois sombres, touffus, et dont les mains humaines
N'ont semé ni planté les sapins et les chênes,
Repaires ténébreux des ours, des sangliers;
Point de chemins ouverts, mais de rudes sentiers,
Dont seuls, parmi ces bois, ces montagnes ardues,
Le pâtre et le chasseur connaissaient les issues.
Car il existe, hélas! un peuple infortuné
Qu'à vivre en ce désert les dieux ont condamné.
Il s'abritait la nuit sous l'ardoise grossière
De noirs caveaux creusés dans le sol ou la pierre.
Nous le trouvions le jour dans les rares vallons,
Dont ses maigres troupeaux broutaient les verts gazons.
De leur lait, de leur chair, il fait sa nourriture,
De leur peau ses habits, sa couche, sa chaussure;
Et c'est un grand honneur quand ils ont revêtu
La dépouille d'un ours par leurs traits abattu.
Ce jeu sanglant leur plaît; de leurs moindres querelles
Naissent des attentats, des haines éternelles.
Leurs instincts sont cruels, leur visage est hideux.
Sur leur barbe aux poils roux tombent de longs cheveux,

Et l'on voit à travers cette épaisse crinière
Des regards menaçants jaillir de leur paupière.

» Notre abord les surprit, mais prompt à nous compter,
Ce peuple à nos désirs craignit de résister;
Livra, non sans regret, à notre faim pressante
Le lait de ses troupeaux et leur chair palpitante,
Les glands de ses forêts, les fruits de ses vergers.
Ainsi, pendant trois jours, sans besoins, sans dangers,
De tribus en tribus je poursuivis ma course,
Et gagnai la montagne où le Tarn prend sa source.

» La Lozère est son nom; son plateau déserté
N'offrait que des halliers à mon œil attristé.
Un vieux druide seul reposait sous un hêtre.
Je lui dis qui j'étais, quels lieux m'avaient vu naître,
Quels Volces exilés avaient suivi mes pas,
Quel hasard nous jetait dans ces tristes climats.
« De la Gaule, lui dis-je, est-ce donc là l'image?
» N'est-il point chez le Celte un pays moins sauvage
» Où nous puissions trouver un refuge et la paix?
— » Oui, répond le vieillard, ces monts ont peu d'attraits;

» Et j'y rentre pourtant dans la douce pensée
» De terminer ma vie où je l'ai commencée.
» Mais il est des pays et des climats plus doux,
» Des peuples plus heureux et plus riches que nous.
» N'allez point les chercher aux lieux d'où vient l'aurore.
» Les monts des Helviens sont plus rudes encore,
» Et le Rhône a des flots que l'on ne franchit pas.
» Son cours impétueux arrêterait vos pas.
» Du Rutène au couchant sont les tristes campagnes
» Où du Lot et du Tarn, enfants de nos montagnes,
» Les flots ont quelque peine à s'ouvrir des chemins.
» Ils mènent, il est vrai, dans les champs aquitains,
» Qu'avant d'atteindre aux mers sous le nom de Gironde,
» Deux fleuves limoneux arrosent de leur onde.
» Cette riche contrée a de quoi vous tenter,
» Mais la discorde y règne, il la faut éviter.
» Neuf peuples divisés s'en disputent les terres.
» Condamnés par leurs chefs à d'éternelles guerres,
» Ils suivent aux combats, comme de vils troupeaux,
» D'autres chefs moins puissants qu'ils nomment des vassaux.
» Ces États, qu'un moment le sort donne aux plus braves,
» N'offrent plus qu'un ramas de tyrans et d'esclaves.

» Vous trouverez au nord de plus heureux pays.
» L'Arverne les habite, et ce peuple est soumis
» A des rois bienfaisants, dont la race chérie
» Depuis cent ans et plus règne dans Gergovie.
» Un sceptre héréditaire en d'équitables mains
» Est le plus sûr garant du repos des humains.
» L'Allier roule ses flots vers ce paisible empire.
» Ce fleuve n'est pas loin, je vais vous y conduire.
» Vous en suivrez les bords, et dans moins de sept jours
» Vous aurez de ces monts achevé le parcours. »

» Il reprend à ces mots son bâton de voyage,
Et bientôt de l'Allier nous montrant le rivage,
Il nous fait ses adieux; et, suivant son désir,
Rentre dans son pays pour ne plus en sortir.
Nous suivons ses conseils; deux jours, sous ses auspices,
Les hommes et les dieux nous semblèrent propices.
Cet espoir fut suivi de périls imprévus.
Les peuples effrayés ne nous attendaient plus.
Nous ne trouvions partout que des cabanes vides,
Plus de troupeaux aux champs, plus de fruits, plus de guides.
Énervés par la faim, de fatigue accablés,

Nous nous traînions à peine en ces monts dépeuplés.
Déjà de mes Troyens éclataient les murmures.
« Où sont donc les États promis par les augures?
» N'avons-nous, disaient-ils, traversé tant de mers
» Que pour mourir sans gloire en ces tristes déserts? »
Et moi qui partageais leurs douleurs et leurs craintes,
J'essayais d'opposer quelque espoir à leurs plaintes,
De calmer des regrets qui déchiraient mon sein;
Quand retentit dans l'air un beuglement lointain
Et le cri des vautours fuyant vers les nuages.
« Ils sont là, » s'écria le chef des Tectosages.
Et sa troupe avec lui se perd dans les forêts.
Ranimés par l'espoir, nous les suivons de près,
Et nous voyons bientôt des bandes effarées
De pâtres fugitifs, de femmes éplorées,
Qui, par nos alliés égorgés, poursuivis,
Nous livraient en fuyant leurs bœufs et leurs brebis.

» De ces infortunés je plaignais la misère,
Et voulus du vainqueur adoucir la colère.
« Laissons-leur, m'écriai-je, une part de leur bien.
— » Non, répond Héraldis, je ne laisserai rien.

» Ce bien qu'ils refusaient est devenu le nôtre.
» C'est la loi de la guerre, et je n'en sais pas d'autre.
» La force est le seul droit; ne les défendez plus.
» La devise du Celte est : Malheur aux vaincus! »

A ce mot d'Héraldis les guerriers de Lutèce
Répondent tout à coup par des cris d'allégresse.
Hugomar le répète, Athamas applaudit;
Et Francus, un moment, interrompt son récit.
Mais la douce Ambigate, heureuse de l'entendre,
D'un regard suppliant l'invite à le reprendre,
Implore le silence, et le jeune héros,
Flatté de ses souhaits, continue en ces mots :

« Par un ample festin nos forces réparées,
Il fallut de l'Allier déserter les contrées.
Ceux que de leurs troupeaux nous avions dépouillés
Du belliqueux Arverne étaient les alliés.
Leur roi, dont le vieillard nous vantait la puissance,
Dont il m'avait promis les dons et l'assistance,
Eût vengé ses sujets et puni nos larcins.
Nous dûmes au hasard chercher d'autres chemins,

Et cachant dans les bois notre course hâtive,
De la Loire en sept jours nous gagnâmes la rive.

» J'avais ainsi conduit mes malheureux Troyens
Des terres du Vellave aux champs ségusiens.
C'étaient encor des monts, mais plus bas, plus fertiles,
Dont l'habitant n'avait de maîtres ni de villes,
Et sur des chariots au hasard transporté,
De pacage en pacage errait en liberté.
Notre aspect ne surprit ni n'émut ces peuplades.
Elles voyaient en nous un essaim de nomades,
Qui suivait leur exemple, et qui pour ses troupeaux
Cherchait sans se fixer et des prés et des eaux.

» Sur ces monts cependant était une vallée
Par la loi druidique aux profanes celée.
Lieu sacré, redoutable, où, le jour et la nuit,
Des forges, des marteaux retentissait le bruit.
Dans les airs obscurcis s'en échappaient sans cesse
Les tourbillons flottants d'une fumée épaisse;
Et c'est là, nous dit-on, que de tous les Gaulois
Se forgeaient les épieux, les glaives, les pavois.

De ce vallon secret, sans dessein et sans crainte,
Un de mes Phrygiens avait franchi l'enceinte,
Et déjà de sa mort on faisait les apprêts.
« Écoutez-moi, dit-il; on me nomme Jarès,
» Et vos dieux près de vous m'ont amené peut-être.
» J'eus dès ma tendre enfance un Cyclope pour maître,
» Et dans l'art de Vulcain, par ses leçons instruit,
» Je veux que vos guerriers en recueillent le fruit.
» Vos fers sont mal forgés, vos armes mal trempées
» Ne sauraient résister au choc de nos épées. »
Il tire alors la sienne, et son terrible bras
D'une pique à ses pieds fait tomber les éclats.

» Un druide le voit, et suspend son supplice.
Il m'amène Jarès, et comme un grand service,
Son imposante voix vient me le demander.
« A vos vœux comme aux siens je suis prêt à céder;
» Mais qu'un bienfait, lui dis-je, en soit la récompense.
» Les dieux ont de Pergame exilé mon enfance.
» Je cherche une patrie, et l'un de ces vallons
» Peut offrir un asile à mes pas vagabonds.
— » Non, des bords de l'Allier aux rives de la Saône,

» La terre, répond-il, n'appartient à personne.
» Tous les Ségusiens ont le droit d'en jouir.
» Vous auriez tous les jours des combats à subir.
» Mais aux bords de la Seine est une plaine immense,
» Qu'à six marches des monts qui lui donnent naissance
» De ce fleuve encor faible enrichissent les eaux.
» Les Tricasses naguère en peuplaient les hameaux.
» Mais pour combattre et vivre aux champs de l'Insubrie
» Ce peuple a pour jamais déserté sa patrie.
» Allez vous y fixer, et comptez sur ma foi.
» Du collége sacré dont tout subit la loi,
» Vous voyez devant vous le pontife suprême.
» Dès ce jour, fils d'Hector, la peur de l'anathème,
» Le nom de Ségovir protégeront vos pas.
» Allez, des Æduens traversez les États.
» Des terres des Lingons franchissez la frontière.
» La plaine qui les suit est à vous tout entière.
» Et toi, brave Jarès, toi qui me fus prédit
» Par le dieu tout-puissant dont le Celte naquit,
» Qui, sous le nom de Dis, dans les enfers réside,
» Qu'à ce grand arsenal ta science préside.
» Aux forêts du Carnute, en ce mois attendu,

» Je te laisse en ces lieux un pouvoir absolu.
» Donne au Celte une armure égale à son courage,
» Et ton nom à jamais vivra sur ce rivage. »

» Il dit, et devant lui mon front s'est incliné,
Et, contents du pays qui leur est destiné,
Mes Troyens, par les cris de leur reconnaissance,
Ont d'un temps plus heureux salué l'espérance.
Je reprends mon voyage, et le Volce me suit.
Aux champs des Æduens la Loire nous conduit.
C'est un peuple vaillant, terrible dans la guerre,
Mais en fermant aux fils le trône de leur père,
Ce peuple, se vouant à des discords sans fin,
S'il ne change ses lois, périra de sa main.
Ces lois, à son repos, à son bonheur fatales,
Font naître incessamment des factions rivales,
Qui, le glaive à la main, à la mort de ses rois,
Des nobles divisés se disputent les voix.

» Ce temps était venu. La couronne vacante
Rouvrait aux factions cette arène sanglante.
Des cavaliers nombreux, de clients escortés,

Vers Bibracte à grands pas venaient de tous côtés.
Un des leurs, emporté par un coursier rapide,
Qui, n'ayant de harnais qu'une grossière bride,
Blanchit d'écume un mors par ses dents tourmenté,
S'est au milieu de nous brusquement arrêté.
De ses droits à l'empire il ne fait point mystère.
Il nous vante sa vie et sa race guerrière;
Il nous dit ses exploits, son espoir, ses projets,
Ses vœux pour la grandeur de ses futurs sujets.
Il nous demande enfin le secours de nos armes.

» Dans ces tristes débats je trouvais peu de charmes,
Et, couvrant mon refus du nom de Ségovir,
A ce nom redouté je le vis tressaillir.
Mais le Celte Héraldis s'empresse de le suivre.
A ma suite peut-être il était las de vivre,
Et d'une vie errante enviant les hasards,
Craint de languir sans gloire en mes futurs remparts.
De ce noble Æduen embrassant la querelle,
Ses Volces prirent part à la lutte cruelle
Des deux partis rivaux, qui de sang et de morts
Couvrirent sans pitié Bibracte et ses abords.

Ils auraient tous péri, si la voix des druides
N'eût enfin arrêté leurs fureurs homicides,
Au collége sacré déféré leurs débats,
Et réclamé le droit d'adjuger ces États.

» Des Lingons cependant j'avais passé les terres,
Et reconnu la plaine où des jours plus prospères
Par l'organe des dieux nous étaient annoncés.
Nos remparts, nos foyers, nos temples sont tracés.
Je donne à ma cité le nom chéri de Troie,
Et mon peuple au travail se dévoue avec joie.
Mais à peine étions-nous à l'abri des hivers,
Un bruit vague est venu du rivage des mers :
Qu'Albion et sa flotte, entrés dans l'Atlantique,
Ont déjà côtoyé, ravagé l'Armorique;
Qu'il vogue vers la Seine, et qu'à son nom maudit
Tremblent les nations que ce fleuve enrichit.
Dans mon cœur à ce bruit s'éveille la vengeance.
Tout mon peuple répond à mon impatience.
Je laisse à nos vieillards nos murs inachevés,
Je pars; et, quoique heureux de vous avoir sauvés,

J'ose me plaindre aux dieux que l'objet de ma haine
Laisse en nous échappant ma victoire incertaine. »

« Il ne reviendra point, » s'écriaient à la fois
Le druide Athamas et la fille des rois,
Les bardes, les guerriers et les grands de Lutèce.
Autour du fils d'Hector cette foule s'empresse,
Et par des cris d'amour, par des transports flatteurs,
Lui fait, en l'admirant, oublier ses malheurs.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Amour d'Ambigate pour Francus. — Fureur du Celte Hugomar, à qui son père l'avait promise. — Conjuration d'Hugomar et des druides. — Francus interroge Britto sur le sort d'Hercynie. — Les soldats d'Albion l'ont jetée à la mer pour apaiser les druidesses de l'île de Sayn, qu'Albion a insultées. — Douleur de Francus. — Le vieux Polydamas, son tuteur, le console. — Sommeil de Francus. — Un rêve lui montre Paris tel qu'il est aujourd'hui, et lui fait entrevoir le trône de Lutèce. — Polydamas l'en détourne, et l'engage à regagner sa ville. — Il va faire ses adieux à Ambigate, et s'aperçoit qu'il en est aimé. — Jalousie d'Hugomar. — Colère du druide Athamas, à qui elle révèle sa passion.

Aux transports qu'excitait l'exilé de Pergame,
Le jaloux Hugomar n'a point livré son âme.
Aux récits de Francus il prenait peu de part.
Fixant sur Ambigate un farouche regard,
Il suivait les progrès de l'intérêt trop tendre,
Du plaisir dangereux qu'elle avait à l'entendre.
Ses doux tressaillements de joie ou de bonheur,
Les plaintes, les soupirs qui trahissaient son cœur,
Une joie, une larme à ses yeux échappée,
Son âme incessamment d'un seul être occupée,

Que nul autre penser n'en pouvait détacher,
Qui ne songeait pas même à feindre, à se cacher,
Tout aux yeux d'Hugomar, qui l'observait sans cesse,
Montrait d'un fol amour la criminelle ivresse;
Et lorsque par la nuit de Francus séparés,
Au sein de leurs foyers les Celtes sont rentrés,
Hugomar, au sommeil refusant sa paupière,
Laisse enfin déborder son âme tout entière :

« Elle aime ce Troyen, ce banni, ce proscrit,
» Disait-il à Brannès. Tout en elle trahit
» L'amour qui vient de naître en son cœur infidèle.
» Pense-t-elle, à son père, à mes désirs rebelle,
» Et de la foi promise osant se dégager,
» Au trône de Lutèce asseoir un étranger?
» A ce trône lui-même oserait-il prétendre?
» Ne nous a-t-il redit l'oracle du Scamandre
» Que pour nous déclarer ses vœux ambitieux?
» Croit-il nous effrayer du courroux de ses dieux?
» Si mon pays lui doit quelque reconnaissance,
» Faut-il qu'à mes dépens l'État le récompense?
» Mes bienfaits, mes exploits, mes services passés

» Par ce bienfait d'un jour seront-ils effacés?
» Le voudrais-tu, Brannès? Souffrirai-je moi-même
» Qu'il vienne insolemment voler mon diadème,
» Et la main d'Ambigate, et le prix qu'à ma foi
» Promit en expirant et son père et son roi?
» Non, si d'un peuple ingrat j'éprouvais cette offense,
» Seul, même contre tous, j'en tirerais vengeance.
» Mon bras jusqu'au Troyen saurait se faire jour,
» Et tout le sang du traître expîrait son amour.
— » Tu ne seras point seul, dit le chef des Eubages.
» Croit-il impunément violer nos usages,
» A mon couteau sacré ravir un prisonnier
» Qu'à nos dieux, à mon roi, j'allais sacrifier?
» Si nos dieux sont les siens, s'ils ont dû le proscrire,
» Sont-ce des lieux d'exil qu'un trône et qu'un empire?
» Sur ce grossier mensonge a-t-il osé compter?
» Croit-il que, ne sachant à quel roi se jeter,
» Sur la foi d'un oracle inventé par l'impie,
» Le Celte acceptera le rebut de l'Asie?
» Non, non, il s'est trompé. Mais cachons avec soin
» Le trouble, les soupçons, dont tu me rends témoin.
» Ne fais point au dehors naître cette pensée.

» Que demain par son peuple Ambigate pressée
» Déclare hautement ses sentiments secrets;
» Attendons sa réponse, et nous verrons après. »
Les deux amis alors ont gardé le silence.
Mais le consolateur, qu'à l'humaine souffrance
Aux malheureux mortels ont accordé les dieux,
Ne vient point d'Hugomar fermer les tristes yeux.

Ambigate à veiller n'est pas moins condamnée.
Par le vieil Athamas sous son toit ramenée,
De son esprit en vain elle cherche à bannir
Les sentiments divers qui viennent l'assaillir.
Ce jour de deuil, ce jour rempli de tant d'alarmes,
Ce récit qu'ont souvent accompagné ses larmes,
Cette voix, dont encor les douloureux accents
Vibrent à son oreille et troublent tous ses sens,
Cette belle Hercynie à Francus enlevée,
Qu'il pleure et que les dieux ont peut-être sauvée,
Et cet hymen prochain par son père ordonné,
L'aveu qu'à ce lien elle-même a donné,
Que la mort de son père a fait irrévocable,
Que viendra rappeler un peuple impitoyable.

Ces serments solennels, faudra-t-il les tenir?
A ce devoir sacré pourra-t-elle obéir,
Quand de pressentiments tristement obsédée,
Elle ne peut sans trouble en supporter l'idée?
L'image de Francus qu'elle ne peut chasser
A côté d'Hugomar vient toujours se placer.
Elle y fixe ses yeux, la compare et soupire,
Et s'oublie, et se perd dans un tendre délire,
Et s'enivre à longs traits d'espérance et d'amour.
C'est ainsi qu'elle attend, qu'elle appelle le jour.
Elle accuse du temps la marche appesantie,
Et ce jour va peut-être empoisonner sa vie :
Ce jour, en l'éclairant sur ses vrais sentiments,
Va la livrer peut-être à d'éternels tourments.

Que devenait l'objet de tant de vœux contraires?
Francus éprouve-t-il des peines moins amères?
De la mort d'Hercynie il se plaît à douter,
Et pourtant, dans ce doute, il craint de consulter
Ce captif qu'il sauva d'un affreux sacrifice.
Mais bientôt pour son cœur ce doute est un supplice.

Il appelle ce prince, et d'un air résolu :
« Cher Britto, lui dit-il, qu'as-tu vu? que sais-tu?
» Est-elle morte? parle, ou n'est-ce qu'un mensonge?
— » Je gémis, répond-il, du chagrin qui vous ronge,
» Et ne puis attester sa mort ni la nier.
» Mais, quoi qu'il en puisse être, il la faut oublier.
» Si la mort l'a soustraite aux amours de mon frère,
» Hercynie aujourd'hui n'est plus qu'une mégère,
» Dont la fureur s'exhale en lamentables cris,
» Et ne reconnaît plus son nom ni son pays.
» Entre les deux rochers d'Ibérie et d'Afrique,
» Qu'ouvrit le bras d'Hercule aux flots de l'Atlantique,
» Fut commis ce forfait; et de tous les fléaux
» Ses cris ont dès ce jour menacé nos vaisseaux.
» Vingt fois, pour mettre un terme à d'éternels outrages,
» Pour détourner de nous ses sinistres présages,
» Nous avons conspiré, sollicité sa mort.
» Le terrible Albion, soit amour, soit remord,
» Contre sa flotte entière embrassant sa défense,
» Réprimait en tyran notre juste vengeance;
» Et son bras menaçait d'un châtiment soudain
» Le premier qui sur elle aurait porté la main.

» De l'Armorique enfin nous côtoyions les plages.
» Un promontoire altier et fécond en naufrages
» Se dressait devant nous; et pour franchir ses bords,
» Nous pesions sur la rame et redoublions d'efforts.
» O stupeur! Cette mer à l'aspect si paisible
» Oppose à nos rameurs un torrent invincible,
» Et sur un même rang nos vaisseaux rassemblés
» Par les flots ennemis sont partout refoulés.
» A gauche s'élevait une île spacieuse,
» Que couvrait des forêts l'ombre silencieuse.
» C'était l'île de Sayn, dont jamais les nochers
» Sans une sainte horreur n'abordent les rochers.
» Là, dans un antre obscur vivent des druidesses
» Qui, des dieux infernaux redoutables prêtresses,
» A la Celtique entière imposent leurs décrets.
» Pour elles l'avenir n'eut jamais de secrets;
» Et quand le sol gaulois réclame leur présence,
» Le peuple à leur abord se prosterne en silence.

» La lune en ce moment de son disque argenté
» Répandait sur ces lieux la paisible clarté.
» De l'île tout à coup trois spectres se détachent.

» Un radeau les portait, mais les ondes le cachent;
» Et ces spectres muets, couverts de noirs manteaux,
» Semblent, sans se mouvoir, s'avancer sur les eaux.
» D'un large anneau de fer leur ceinture est pressée.
» Sur leurs cheveux épars en couronne tressée,
» Une palme d'yeuse en dérobe les traits,
» Et dans leurs mains se dresse un rameau de cyprès.
» En face de nos nefs s'arrêtent ces trois femmes.
» En vain contre les flots vous fatiguez vos rames,
» Nous crie une des voix de ces filles d'enfer.
» En vain vous espérez franchir ce bras de mer,
» Si l'un de vous, jeté dans ce profond abîme,
» Au dieu du Celte, à Dis, n'est offert en victime. »

» A cet arrêt fatal, nous avons tous tremblé.
» Mais de l'arc d'Albion une flèche a sifflé :
» Arrière, criait-il, arrière... A ces injures,
» Nous voyons tout à coup les trois mornes figures
» Tourner vers l'occident leurs regards et leurs bras;
» Et de la foudre au loin répondent les éclats.
» Le vent gronde, la mer s'agite, se soulève,
» Mugit sur les brisants, se répand sur la grève;

» Et déjà nos vaisseaux, l'un par l'autre heurtés,
» Étaient vers les rochers par la vague emportés.
» Cédez à qui domine et l'onde et les orages,
» Nous dit la même voix. Sachez que ces parages
» De mer des trépassés portent le nom fatal.
» A ce terrible avis de ce groupe infernal,
» Nos soldats, n'écoutant que leurs vives alarmes,
» Fondent sur Albion, s'emparent de ses armes;
» Et tandis que par eux de la proue arraché,
» Il est au pied d'un mât par leurs bras attaché,
» D'Hercynie en hurlant vingt autres se saisissent;
» Et, sourds à ses clameurs, dans les flots l'engloutissent.
— » Malheureuse! interrompt le triste fils d'Hector.
» C'est lui qu'il eût fallu dévouer à la mort!
» Et sur elle les flots pour jamais se fermèrent?
— » Non, lui répond Britto, mais les récits diffèrent :
» L'un dit que de l'abîme au même instant sauvé,
» Par un monstre des mers son corps fut soulevé,
» Et qu'à l'île de Sayn par ce monstre rendue,
» Dans l'ombre des forêts elle s'était perdue.
» Un autre a vu sur l'eau les spectres se pencher,
» Et de son corps flottant leur radeau s'approcher.

» Mais si du gouffre amer ces femmes l'ont tirée,
» Sur leur autel sans doute elles l'ont déchirée.
» Elles vivent des chairs et du sang des humains;
» Et le sang d'Hercynie a dû rougir leurs mains.
» Envers nous cependant ces femmes s'acquittèrent.
» Le tonnerre, les vents, les vagues s'apaisèrent;
» Et quand l'astre du jour vint éclairer les cieux,
» Le fatal promontoire était loin de nos yeux.
» Les coupables alors, excusant leur audace,
» Aux genoux d'Albion implorèrent leur grâce.
» Tous les chefs des vaisseaux vinrent le supplier;
» Et le salut commun lui fit tout oublier.
— » Ah! s'écriait Francus, que faisaient à l'infâme
» Et l'opprobre, et les pleurs, et la mort d'une femme!
» Il n'aimait point, le traître, et les dieux le savaient!
» Et moi qui l'adorais, les dieux me l'enlevaient!
» C'est moi, c'est mon amour qui de l'infortunée
» A causé les malheurs, l'horrible destinée.
» C'est de m'avoir aimé, d'avoir cru me fixer
» Aux bords d'où leur courroux prétendait me chasser,
» D'avoir plaint les ennuis dont leur haine m'accable,
» Et tenté de calmer cette haine implacable;

» C'est de m'avoir flatté d'un plus doux avenir,
» Que ces dieux ennemis ont voulu la punir !
» Mais pourquoi l'immoler et m'épargner moi-même,
» Se jouer en tyrans d'un mortel qui les aime ?
» Quand finiront les maux dont ils m'ont abreuvé ?
» A quels nouveaux malheurs suis-je encor réservé ? »

Par de sages conseils que la tendresse inspire,
Polydamas combat son douloureux martyre.
« O mon fils, lui dit-il, n'accusons point les dieux.
» Leurs desseins sont cachés à nos débiles yeux.
» Mais ce n'est point en vain que des bords de l'Asie
» Contre tant d'ennemis protégeant votre vie,
» Ils ont guidé vos pas vers ces lointains pays.
» Attendons qu'à leur gré les temps soient accomplis.
» Ramenons leur faveur par notre patience ;
» Et de nos cœurs jamais ne chassons l'espérance.
» Invoquez le sommeil, acceptez ses douceurs.
» Calmez-vous, car il fuit un œil noyé de pleurs,
» Un front chargé d'ennuis, une douleur trop vive.
» Au milieu de son cours la nuit à peine arrive ;

» Et la nuit et le temps, loin d'en être abrégés,
» Sont un tourment de plus pour les cœurs affligés. »

Il dit; et de Francus, à cette voix chérie,
Cède enfin la douleur par degrés assoupie.
Ses pleurs ne coulent plus. Aux plaintes, aux sanglots,
Aux cruels souvenirs succède un doux repos.
En des rêves sans nom s'égare sa pensée.
Sur ses yeux sans regard sa paupière affaissée
Se clôt, s'ouvre à demi, se referme soudain.
Sur lui de tout son poids le sommeil pèse enfin;
Et pour l'environner de riantes images,
Comme un essaim léger de papillons volages,
Voltige autour de lui l'essaim consolateur
Des songes destinés à charmer le malheur.

Dans le vague des airs l'emportant sur leur aile,
Ils vont le déposer sur la haute tourelle
D'un temple dont le dôme, aux contours gracieux,
Domine de Vauvert le plateau spacieux.
Sur les deux bords du fleuve à ses regards s'étale
D'un peuple glorieux la vaste capitale,

Des temples, des palais, des tours, des hôpitaux,
Des colonnes d'airain et des arcs triomphaux,
Cent monuments divers en couvrent l'étendue,
Du sommet des coteaux qui bornent notre vue,
Jusqu'aux bords où la Marne, après de longs détours,
Vient s'unir à la Seine et terminer son cours.
De ces murs, où la foule et s'agite et bourdonne,
Qu'un peuple industrieux incessamment sillonne,
S'élève un bruit confus de chars et de coursiers,
De marteaux, de clairons, de soldats, d'ouvriers.

Pour décrire un spectacle à nul autre semblable,
Un Songe a pris les traits d'un prélat vénérable,
Qui porte sur son sein, de la pourpre vêtu,
Une croix d'or, un signe à Francus inconnu.
« Vois-tu, dit ce prélat, vois-tu ce temple antique,
» Dont une double tour couronne le portique,
» Où ton vieux Jupiter fut jadis adoré ?
» Nos pères dès longtemps l'ont déjà consacré
» A la Mère du Dieu dont la parole austère
» De tes dieux mensongers a délivré la terre.
» A l'autre bout de l'île est l'antique séjour

» Où vingt rois ont tenu leur prétoire et leur cour.
» Sa chapelle élégante, au splendide vitrage,
» Du plus saint de ces rois fut le pieux ouvrage.
» Cent ans autour du Louvre, où mènent ces deux ponts,
» Aux derniers des Valois, aux premiers des Bourbons,
» La Discorde opposa sa fureur sanguinaire.
» Le plus grand de ces rois fut un roi populaire;
» Et ce roi cependant, partout victorieux,
» Tomba sous le poignard d'un vil séditieux.
» Suis de l'œil le long cours des vastes galeries,
» Dont le faîte au couchant s'unit aux Tuileries,
» Là furent recueillis de cent autres cités
» Les chefs-d'œuvre des arts par la Grèce inventés.
» Vois sous le mont de Mars deux portes triomphales.
» C'est par là que, vainqueur des couronnes rivales,
» Dans sa ville joyeuse est revenu deux fois
» Le plus ambitieux, le plus fier de nos rois.
» C'est lui qui, du soldat protégeant la vieillesse,
» Des guerriers mutilés secourant la détresse,
» Leur bâtit, au couchant de sa noble cité,
» Cet hospice où sur eux veille la Charité.
» Vois enfin devant nous, au delà de la Seine,

» Ces dix palais unis que l'œil embrasse à peine,
» Digne séjour des rois, dont le sceptre aujourd'hui
» De la Celtique entière est l'arbitre et l'appui.
» Suis leurs vastes jardins aux splendides ombrages,
» Et l'immense avenue où vont mille équipages
» Lutter incessamment de vitesse et d'éclat,
» A travers cent bosquets où se croise et s'ébat
» D'oisifs, de curieux, une foule innombrable,
» D'une ville royale entrée incomparable,
» Qu'ouvre à son horizon un arc majestueux.
» Un conquérant, célèbre entre les plus fameux,
» Qui, dans l'Europe en feu promenant sa bannière,
» De son nom et du nôtre emplit la terre entière,
» Devant qui s'écroulaient les trônes, les États,
» Dressa ce monument à ses braves soldats :
» Et les Troyens, unis aux fils de la Celtique,
» Sont les dignes aïeux de ce peuple héroïque,
» Qui, de nos souverains suivant les étendards,
» Des plus beaux souvenirs a rempli ces remparts :
» Et tous ces rois vaillants, chéris de la Victoire,
» A qui doit ce pays quinze siècles de gloire,
» Ces héros couronnés, Francus, sont nés de toi.

— » De moi ! s'est écrié le fils d'Hector, de moi ! »
Mais ce cri de bonheur en sursaut le réveille ;
Et tout a disparu, tout ; l'aurore vermeille
N'offre plus à ses yeux, en ramenant le jour,
Que l'île de Lutèce et les bois d'alentour ;
Et, rappelés en vain par sa voix désolée,
Les Songes, vers l'enfer reprenant leur volée,
Le rendaient aux ennuis dont ils l'avaient distrait.

De leur fuite pourtant s'adoucit le regret.
L'espoir reste après eux, prolonge son ivresse.
Dans ce rêve brillant il voit une promesse ;
Et d'un bel avenir habile à se flatter,
Au vieux Polydamas se plaît à le conter.
« Hélas ! dit le vieillard, propices ou funestes,
» Les Songes ne sont pas des messagers célestes
» Qui des arrêts du sort nous viennent avertir.
» Si de vous dans ces lieux devaient enfin sortir
» Ces rois que vous prédit leur troupe mensongère,
» Quelle fille de rois en serait donc la mère ?
» Ambigate est la seule ; et sans doute en ce jour
» Son hymen d'Hugomar va couronner l'amour.

» Chassez de votre esprit cette flatteuse idée.
» Rejoignons la cité que vous avez fondée,
» Où par nos vétérans nous sommes attendus.
» Albion sur ces bords ne reparaîtra plus.
» On dit que de la Gaule il laisse en paix les rives,
» Et qu'une île a reçu ses voiles fugitives.
» Je vais à nos Troyens annoncer ce départ.
» Au druide Athamas allez en faire part.
» Allez chez Ambigate en porter la nouvelle,
» Et lui rendre les vœux que nous faisons pour elle. »

Francus ne répond rien, et part sans différer.
Il verra cette reine; et, sans rien espérer,
Peut-être lira-t-il dans le cœur d'Ambigate
Quelque ressouvenir du rêve qui le flatte.
Près du vieil Athamas il est déjà rendu.
La jeune reine est là. Sur son front abattu,
D'une nuit agitée elle a gardé l'empreinte.
A l'aspect de Francus elle a pâli de crainte,
Pressenti ses adieux, et ce pressentiment
Porte dans tous ses sens un long tressaillement.
Ce mot qu'elle redoute, elle l'entend à peine,

Qu'a glissé sur sa joue une larme soudaine,
Témoignage innocent des tourments de son cœur,
Que n'a pu ni voulu retenir sa candeur.
« Quoi ! vous partez, dit-elle, et nous quittez si vite !
» Pourquoi ce prompt départ? Quelle raison subite
» Vous éloigne des murs que vous avez sauvés,
» Quand d'un si grand péril par vous seul préservés,
» Mes sujets n'ont encor, depuis leur délivrance,
» Pu donner un moment à leur reconnaissance?
» Dans les deux jours de deuil qu'ils viennent d'accomplir,
» Les plus tristes devoirs ont dû les retenir
» Près du tombeau d'un fils, ou d'un frère, ou d'un père.
» Pardonnez ce retard à leur douleur amère.
» Laissez-leur le loisir, laissez-leur le bonheur
» De rendre un juste hommage à leur libérateur. »

Francus flotte incertain. Ce langage l'étonne.
Il ne sait qu'augurer du conseil qu'on lui donne.
D'un cœur reconnaissant est-ce le simple vœu,
Ou d'un amour secret l'involontaire aveu?
Mais il n'a pu lui-même exprimer sa pensée.
On entend une foule à grand bruit amassée;

Et le fier Hugomar, suivi d'un peuple entier,
A du vieil Athamas envahi le foyer.
Ambigate en pâlit; sa crainte la plus vive,
C'est qu'à ce bruit fatal le Troyen ne s'esquive,
Et dans ce juste effroi qu'elle ne cache pas,
D'un regard suppliant elle arrête ses pas.

Hugomar a surpris ce regard qui l'offense;
Mais le respect encor dompte sa violence.
Il ne veut point douter de l'amour, de la foi,
De tout ce qu'a promis la fille de son roi.
Au nom de Gétorix, de cette foi jurée,
Il réclame la main qui lui fut assurée,
Tend la sienne à la reine, et, d'un ton paternel,
L'invite, en s'inclinant, à le suivre à l'autel.

A ce calme trompeur, à ce tendre langage,
Ambigate a repris, raffermi son courage :
« Oui, dit-elle, je sais, je n'ai point oublié
» Qu'à vos nobles destins mon destin fut lié.
» Par l'auteur de mes jours ma main vous fut donnée.
» Un serment solennel m'a moi-même enchaînée.

» Mais ce père, si cher à mon pieux amour,
» N'a point de cet hymen déterminé le jour.
» Un tel empressement l'offensera peut-être.
» La troisième journée à peine vient de naître,
» Depuis qu'à mon réveil je n'entends plus sa voix,
» Que ses bras me pressaient pour la dernière fois.
» Le temps n'a point tiédi sa cendre bien-aimée;
» La tombe qui l'enserre est à peine fermée.
» Laissez à ma douleur le temps de s'écouler.
» Attendez que mes pleurs aient cessé de couler.
» N'exigez pas sitôt que notre hymen s'apprête,
» Et qu'à mon désespoir se mêle un jour de fête. »

•

Elle se tait et pleure; et le peuple, à ces mots,
S'est ému de pitié, répond par des sanglots.
Hugomar s'en indigne, et son cœur s'y refuse.
De ces délais fatals il n'admet point l'excuse.
Sa jalouse fureur ne peut se contenir.
« Non, dit-il, ce n'est point; » mais il n'a pu finir.
D'une part de ce peuple éclatent les murmures.
Des cris tumultueux étouffent ses injures,
Tandis que de guerriers par Brannès excités

Un groupe menaçant se range à ses côtés.
Au dehors, au dedans, le peuple se partage.
Le vieux Polydamas a prévu cet orage.
Ces foules, d'où partaient de bruyantes clameurs,
De son cœur paternel réveillaient les terreurs.
Il tremble pour Francus, qui seul, dans ce tumulte,
Peut courir des dangers, que peut-être on insulte.
Ses fidèles Troyens partagent son effroi,
Courent chez Athamas et demandent leur roi.
A travers cette foule ils s'ouvrent un passage,
Repoussent Hugomar que leur frayeur outrage,
Et de ses compagnons Francus environné,
Hors du toit d'Athamas est par eux entraîné.

Le druide se lève, et ce vieillard austère
Sur le fier Hugomar fixe un regard sévère.
« Ton amour attendra, dit-il, et ton orgueil
» De la fille des rois respectera le deuil.
» Je fixerai le temps que sa douleur réclame,
» Et malheur au rebelle, anathème à l'infâme
» Qui de notre pays troublerait le repos !
» Séparez-vous, allez. Point de cris, de complots.

» Que nul n'oppose ici ses vœux à mes défenses.
» Je dévoûrais le traître aux célestes vengeances. »

Les clameurs ont cessé; dans un effroi muet,
Du foyer d'Athamas tout s'éloigne et se tait.
L'anathème lancé par la voix d'un druide
Est un objet d'horreur pour le plus intrépide;
Car tout fuit sa présence, et craint de le toucher :
Ses parents, ses amis, ne l'osent approcher.
Proscrit par le ciel même, et rebut de la terre,
De forêts en forêts il cache sa misère;
Et s'il n'a mérité par des remords constants
De reprendre sa place au milieu des vivants,
Au delà du tombeau son âme poursuivie
Traîne encor chez les morts les hontes de sa vie.

Seul avec Ambigate Athamas demeuré,
Dans ce cœur gémissant craint d'avoir pénétré,
La flatte, la rassure; et, troublé de ce doute,
Encourage en tremblant des aveux qu'il redoute.
Ambigate est en pleurs, et tombe à ses genoux.
« Mon père, contenez votre juste courroux,

» Dit-elle ; on me demande un cruel sacrifice.
» Cet hymen pour mes jours ne sera qu'un supplice.
— » Malheureuse ! d'où vient cette subite horreur,
» Interrompt le vieillard, qui change votre cœur ?
» La veille du combat qui vous priva d'un père,
» Aux désirs d'Hugomar vous n'étiez pas contraire.
» Vous l'aviez librement accepté pour époux.
» Ces combats ont accru les droits qu'il a sur vous.
» C'est lui qui, ranimant une foule tremblante,
» Sauva de Gétorix la dépouille sanglante.
— » Oui, s'écrie Ambigate ; oui, je connais ses droits.
» J'honore ses aïeux, j'admire ses exploits.
» Prête à lui partager ma grandeur souveraine,
» Aux ordres paternels j'obéissais sans peine.
» Pour maître avec orgueil Lutèce l'eût reçu,
» Je le sais ; mais l'amour ne m'était pas connu.
» J'ignorais de ce dieu le pouvoir tyrannique,
» Qui pousse, entraîne un cœur vers un objet unique,
» Ce charme tout-puissant qui m'emporte aujourd'hui,
» Qui nous fait oublier tout ce qui n'est pas lui.
» Mais je ne connaissais le nom ni l'existence
» De ce jeune héros dont la haute naissance,

» Dont l'âge, les malheurs, la beauté, la vertu,
» Les récits, la fierté, l'aspect inattendu,
» La valeur, les bienfaits, ont jeté dans mon âme
» De cet amour subit l'irrésistible flamme.
» J'aime enfin ce héros, que pour libérateur
» Nous a des immortels envoyé la faveur.
» Sans lui, sans ses Troyens, Lutèce dévastée
» Serait d'un conquérant la proie ensanglantée.
» Je ne peux désormais former d'autres liens,
» Et passer en des bras qui ne sont point les siens. »

A ce torrent d'aveux, que dans son cours rapide
N'avait pu réprimer le malheureux druide,
Il n'opposera point des conseils impuissants,
Et sa colère éclate en terribles accents.
« Va donc, fille parjure et criminelle reine,
» Immoler tes sujets à l'amour qui t'entraîne;
» Foule aux pieds tes serments, tes devoirs, ton honneur;
» De la guerre civile allume la fureur.
» Les dieux d'un tel forfait ne seront point complices.
» Ton sort fut par ton roi réglé sous leurs auspices.
» Il n'est plus de mortel qui puisse le changer.

» Celui qui t'engagea peut seul te dégager.
» Va, fais-lui chez les morts l'aveu de ta faiblesse ;
» Tu n'y retrouveras qu'une ombre vengeresse. »
Il a dit, et, pressé par un autre devoir,
L'abandonne aux conseils d'un affreux désespoir.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Hésitation de Francus. — Il erre avec Polydamas dans le bois sacré du mont Leucotitius. — Le vieillard partage enfin les espérances de son pupille. — Ils braveront même une guerre civile. — Ils arrivent à l'antre de Vauvert. — Une femme échevelée en sort, poursuivie par une druidesse qui la maudit. — C'est Ambigate. — Elle tombe évanouie aux pieds de Francus. — Il la ranime, reçoit l'aveu de son amour; mais elle s'enfuit en criant : « Le ciel ne le veut pas! » — Désespoir de Francus et de Polydamas. — Ils repartent pour Troyes. — Mort du vieillard, et sa descente aux enfers.

Francus et ses Troyens n'ont point vu ces orages.
Du mont de Lucotice ils gagnaient les ombrages,
Et de Polydamas, qui pressait leur départ,
Le fils d'Hector ainsi réclamait un retard.
« Est-il bien temps de fuir les remparts de Lutèce?
» Si j'ai pu lire au cœur de la jeune princesse,
» J'ai quelque part peut-être à ses ennuis secrets,
» Et mon éloignement excite ses regrets.
» Elle craint d'Hugomar l'amour et l'hyménée,
» Je la vois malheureuse et plains sa destinée.

» Non qu'un amour subit remplace dans mon cœur
» Celui que d'un barbare a rompu la fureur.
» Mais le tendre intérêt que cette reine inspire
» Malgré moi sur mon cœur exerce quelque empire;
» Et quand d'un autre hymen on m'impose la loi,
» Dois-je fuir une main qui peut s'offrir à moi?
» Le délai qu'Ambigate obtint du vieux druide,
» Est-il le dernier mot de cette âme candide?
» Et quand viendra le jour par son cœur redouté?
» Ne peut-elle plus loin pousser la fermeté,
» Tromper une espérance à la sienne contraire,
» Opposer quelque amour aux volontés d'un père?
» Et si j'étais enfin l'objet d'un si beau choix,
» Par un lâche refus répondrais-je à sa voix?
» Les dieux, qui m'ont poussé vers ces lointains rivages,
» N'ont-ils pas du Scamandre expliqué les présages,
» Ce peuple au désespoir qui doit me couronner,
» Cet empire fameux que doivent gouverner
» Tant de nobles rameaux de ma tige royale?
» Le rêve qui m'offrit leur vaste capitale,
» N'a-t-il pas fait sortir du milieu de ces bois
» Les temples, les palais, élevés par ces rois?

» Rappelez tous nos jours : en quelque lieu du monde
» Que les dieux aient conduit ma course vagabonde,
» Quel autre avec l'oracle eut jamais ce rapport?
» Et si la reine enfin y joignait son accord,
» Si son choix sur mon front plaçait le diadème,
» Serait-il pas dicté par le Destin lui-même,
» Et sans crime à ses lois pourrais-je résister?
» Je prévois les combats que je peux susciter.
» Hugomar est puissant; il tient à la couronne;
» Et fort des droits sacrés que Gétorix lui donne,
» Dans ces lieux désormais ne peut vivre en sujet.
» Mais il est dans Lutèce un parti qui le hait,
» Qui me croit par les dieux envoyé sur ces plages,
» Qui m'a même en secret assuré ses suffrages.
» Je ne l'ai point cherché, j'eusse été criminel.
» Tout me vient de soi-même et par l'ordre du ciel.
» Non, je ne puis trahir leurs vœux, leur espérance,
» Ni de leur reine en pleurs la beauté, l'innocence;
» Ces Troyens qui, pour suivre un prince infortuné,
» Sur la foi d'un oracle ont tout abandonné.
» Restons, laissons au temps éclaircir ce mystère.
» Attendons, sans chercher ni redouter la guerre,

» Que le sort se déclare, et fasse voir à tous
» Ce qu'il ordonne enfin d'Ambigate et de nous. »

Le vieux Polydamas l'écoutait en silence,
N'osait à tant d'espoir opposer sa prudence.
L'hymen de son élève était un de ses vœux.
Son orgueil, sa tendresse, approuvaient de tels nœuds.
Une reine, en fixant leur destinée errante,
Donnait au fils d'Hector une ville puissante,
Un peuple intelligent, un trône inespéré.
C'était un noble asile aux Troyens assuré.
Ils formeraient ce peuple aux arts, à l'industrie,
Qu'avait appris Minerve à leur vieille patrie.
Et l'oracle, en effet, lui semblait confirmé.
Si des vœux d'Hugomar son cœur est alarmé,
A de sanglants combats s'il est forcé de croire,
Rassuré par l'oracle, il n'en voit que la gloire.

C'est ainsi qu'enivrés de leurs rêves flatteurs,
Francus et le vieillard ont gravi les hauteurs
Que domine aujourd'hui le temple, où de Nanterre
Paris honore encor la vierge tutélaire.

Là sous des bois épais s'offraient à leurs regards
Des cippes, des dolmens, des sépulcres épars,
Où des grands de l'État, des races druidiques,
Lutèce en ces vieux temps inhumait les reliques.
Plus loin s'est tout à coup présenté devant eux
Un profond précipice, un vallon ténébreux,
Que des ifs ombrageaient de leur feuillée obscure.
D'une sombre caverne ils masquaient l'ouverture.
Un pâtre sur le seuil déposait un agneau
Qu'il avait fraîchement dépouillé de sa peau,
Et fuyait à grands pas sans détourner la vue.
Francus accourt, l'arrête, et, d'une voix émue :
« Quel est, dit-il, cet antre, et quel est le démon
» A qui ta main pieuse a consacré ce don ? »

Le pâtre le regarde, et ne peut qu'à grand'peine
Retrouver une voix que la frayeur enchaîne.
« Fuyez, dit-il, fuyez, c'est l'antre de Vauvert,
» Un abîme sans fond sur les enfers ouvert.
» C'est là qu'à nos aïeux la vieille Lucotice
» Annonçait l'avenir et rendait la justice.
» Depuis cent ans et plus son antre était muet.

» Au manoir infernal son dieu la retenait.
» Mais depuis trois soleils l'enfer nous l'a rendue.
» D'épouvantables bruits ont marqué sa venue.
» Nos troupeaux en mouraient, et c'est pour leur salut
» Qu'un de nous chaque jour vient porter ce tribut. »

Il dit, et dans les champs précipite sa fuite.
Comme Polydamas, le fils d'Hector hésite;
Vers l'antre redoutable ils n'osent avancer.
Mais Francus a rougi d'avoir pu balancer.
Il veut sortir du doute où son âme est livrée,
Et déjà de l'abîme il retrouve l'entrée,
Quand, du noir souterrain ébranlant les échos,
Une voix sépulcrale a prononcé ces mots :
« Fuis, parjure! l'objet de tes vœux adultères
» Ne s'asseoira jamais au trône de tes pères! »
Il recule; et soudain, à ses regards surpris,
Sort, s'échappe en poussant de lamentables cris,
Une femme éperdue et folle d'épouvante;
Une autre la poursuit de sa voix menaçante.
Elle est ceinte de fer. Un glaive est dans sa main;
Un noir manteau recouvre et ses pieds et son sein;

De ses cheveux flottants est voilé son visage.
Des prêtresses de Sayn c'est l'effroyable image.
Elle aperçoit Francus, et s'arrête en tremblant;
Et, laissant échapper de son sein haletant
Un long cri de douleur que l'abîme répète,
Elle rentre et se perd dans sa noire retraite.

Francus, dont sa réponse a détruit le bonheur,
En détourne les yeux, les fixe avec terreur
Sur celle qui, fuyant cette horrible furie,
Est venue à ses pieds tomber évanouie.
Francus la reconnaît, et d'un œil égaré
Parcourt ces yeux éteints, ce front décoloré,
Et ces lèvres, ce cou, ce sein que rien n'agite,
Ce cœur qu'en frémissant il presse, il sollicite.
O doux espoir! ce cœur a battu sous sa main!
Mais ce corps insensible et ces bras qu'ont en vain
Soulevés, tourmentés ses mouvements fébriles,
Retombent sur la terre et restent immobiles.
Il implore les dieux; il appelle à grands cris
Celle dont la terreur a glacé les esprits.
Cette femme est si belle en sa pâleur livide,

Tant d'appas se montraient à son regard avide,
Qu'il ne peut supporter la mortelle douleur
De la voir par la mort moissonner dans sa fleur.
Nul vœu d'ambition ne se mêle à sa peine.
Dans cette infortunée il ne voit plus la reine.
C'est la femme que seule il cherche à ranimer;
Le feu d'amour en lui vient de se rallumer.
« Ambigate, dit-il, revenez à la vie.
» Écoutez, entendez la voix qui vous supplie.
» Vous perdrai-je au moment où la voix des enfers
» M'instruit de votre amour, de vos vœux les plus chers,
» Lorsqu'en dépit des dieux et de leur anathème,
» De cet amour fatal vous m'embrasez moi-même? »

Alors, comme au sortir d'un pénible sommeil,
Un soupir d'Ambigate annonce son réveil.
Elle soulève à peine une paupière humide,
Autour d'elle au hasard jette un regard timide,
Voit Francus et tressaille. A sa morne pâleur
Succède tout à coup une vive rougeur.
Elle veut lui parler, et sa voix oppressée
Ne peut, n'ose peut-être exprimer sa pensée.

Mais à travers ses pleurs, ses yeux lui laissent voir
Le douloureux tourment d'un amour sans espoir.
Elle souffre pourtant que son bras la soutienne,
Que la main de Francus frémisse sur la sienne,
Et semble partager la joie et le bonheur
Qu'il laisse en souriant déborder de son cœur.
Mais ce rêve d'amour tout à coup l'abandonne.
D'une sainte terreur Ambigate frissonne.
Elle quitte sa main, s'arrache de ses bras,
En criant : « Non, fuyez, le ciel ne le veut pas ! »

A travers les forêts l'emporte l'épouvante.
Moins rapide en sa fuite est la biche tremblante
Que poursuit le chasseur, dont les plombs meurtriers
Sifflent à son oreille à travers les halliers.
Frappé d'un trait plus sûr, le héros de Pergame
Demeurait tout entier à sa nouvelle flamme.
Celle qui de ses bras venait de se bannir
Emportait son bonheur, son plus bel avenir.
Il faut qu'il la rejoigne, il s'élance après elle;
Mais un cri déchirant fend l'air et le rappelle.

C'était Polydamas qui, par lui délaissé,
S'était près d'un tombeau sur lui-même affaissé.
Francus revient, rougit d'avoir dans son ivresse
Oublié le vieillard qui soigna sa jeunesse,
L'embrasse, le relève, et de cet abandon
D'une voix suppliante implore le pardon.
« Ton cœur, dit le vieillard, ne m'a point fait outrage.
» J'aurais fait comme toi, cher enfant, à ton âge.
» Je me flattais aussi. L'espoir d'un beau lien,
» Le rêve de ton cœur avait séduit le mien.
» Je te voyais l'époux d'une reine qui t'aime,
» Heureux, tranquille et ceint d'un noble diadème ;
» Et pour ton vieil ami, c'est un coup trop fatal
» Que la perte d'un bien à qui rien n'est égal.
» Mon courage est vaincu, ma force anéantie. »
Et tout en se plaignant d'une voix affaiblie,
Sur le bras de Francus pesamment appuyé,
Vainement de le suivre il avait essayé.
Il retombe accablé d'un effort qui l'épuise ;
Et Francus, qu'animait le souvenir d'Anchise,
Dans ses bras vainement a voulu l'emporter.
Il est à quatre pas contraint de s'arrêter ;

Et des accents plaintifs de son inquiétude
Remplit de la forêt la vaste solitude.

A ses cris cependant des cris ont répondu,
Et devant lui bientôt Athamas a paru.
Le druide ignorait quelle espérance vaine
Dans l'antre de Vauvert avait conduit la reine;
Qu'aux yeux du fils d'Hector elle eût fait éclater
L'amour qu'il condamnait, qu'il espérait dompter.
Aux adieux de Francus il se plaisait à croire;
Et d'un dernier hommage honorant sa victoire,
Athamas, escorté d'un groupe de Gaulois,
Lui venait annoncer que vingt coursiers de choix
Dans le camp des Troyens attendaient sa présence,
C'était encor trop peu pour leur reconnaissance;
A des époux troyens heureuses de s'unir,
Douze jeunes beautés s'apprêtaient à partir.

« J'accepte, dit Francus, tous les dons de Lutèce.
» Mais de mon vieux tuteur vous voyez la faiblesse;
» Il ne pourrait nous suivre, et je crains pour ses jours. »
Le vieux Polydamas pénètre ce discours.

Il y voit un espoir qu'il a perdu lui-même,
Que de la druidesse a détruit l'anathème;
Il veut fuir sans retard, de crainte de l'aigrir,
Une ville où naguère il espérait mourir.
« Qu'on me place, dit-il, sur un lit de feuillage.
» Porté par mes amis, je ferai ce voyage.
» Ce sera le dernier, cher Francus; mais je tiens
» A le finir du moins en des remparts troyens. »

A remplir ses souhaits tous les Celtes s'empressent.
Des branchages de chêne en litière se tressent;
De feuillage et de mousse on pare ce brancard,
Et dans le camp troyen est porté le vieillard.
Ses amis alarmés autour de lui s'amassent.
Les Celtes l'ont quitté, les Troyens les remplacent.
Ils partent; mais longtemps, femmes, prêtres, soldats,
Le peuple tout entier accompagne leurs pas.
Fiers du choix qu'en ont fait les filles de Lutèce,
Les douze époux troyens montrent une allégresse
Dont la douleur commune a comprimé l'essor.
Ils poussent devant eux le taureau vierge encor,
Ou la jeune génisse, ou la vache laitière,

Que chaque fille en dot recevait de sa mère,
Tandis que les coursiers par Athamas offerts
De leurs hennissements font retentir les airs.

Francus suit en silence, accablé de tristesse,
Un tuteur dont il craint d'affliger la tendresse,
D'aggraver les douleurs, de hâter le déclin.
Mais il fuit Ambigate, hélas ! et c'est en vain
Que son cœur l'appelait, que ses yeux l'ont cherchée
Dans la foule bruyante à ses pas attachée.
Que de fois dans une heure on l'a vu détourner
Ses yeux vers les remparts qu'il vient d'abandonner !
Que de fois, pour aigrir le regret de sa perte,
D'Ambigate à ses yeux l'image s'est offerte !
Mais un mot du vieillard, une plainte, un soupir,
Le rappelle aux devoirs qu'il se plaît à remplir.
La sœur de charité, mortelle providence,
Qui voue aux malheureux sa pieuse assistance,
N'a point des mots plus doux ni de plus tendres soins.
Il charme ses tourments, il prévient ses besoins.
Le soir, quand du repos les heures sont venues,
D'un ormeau, d'un tilleul, les branches abattues

Sur le lit du vieillard forment un dôme épais,
Et la fraîcheur des nuits n'y pénètre jamais.
Mais il n'est point d'abri, de rempart ni d'égide
Que puisse opposer l'homme à la Parque homicide.
Le malheureux vieillard, d'heure en heure affaibli,
Ne verra point, hélas! son voyage accompli.
Il n'atteint que la rive où le peuple sénone
Voit la Seine s'enfler des tributs de l'Yonne.
Les Troyens, arrachés aux douceurs du repos,
Se pressaient en tumulte autour du vieux héros,
Importunaient les dieux de leurs vaines prières.
Leur prince, dont les pleurs inondaient les paupières,
Étreignait le vieillard de ses embrassements,
Et remplissait les airs de ses gémissements.
Mais que faisaient leurs vœux, leurs sanglots, leurs alarmes!
Le Destin n'est jamais attendri par nos larmes.
Le malheureux Francus ne tient plus dans ses bras
Que les restes glacés du vieux Polydamas.
Le vieillard a fermé les yeux à la lumière;
Et son âme, quittant une froide poussière,
Est déjà dans l'espace, où, par mille chemins,
Au ténébreux séjour arrivent les humains.

Pour lui vient de s'ouvrir cette porte terrible
Où veille des enfers le gardien inflexible,
Que n'éclaira jamais l'astre éclatant du jour,
Que les pâles humains franchissent sans retour.

Là sont jetés sans ordre, amoncelés sans gloire,
Et des foudres de guerre, et des chars de victoire,
Des sceptres fracassés, des trônes en débris,
Et des lambeaux de pourpre, et des bandeaux flétris :
Des puissants de la terre inutile dépouille,
Que disputent aux vers et la fange et la rouille,
Vaines pompes des cours, vains hochets de l'orgueil,
Et que l'homme en entrant dépose sur le seuil.
Les mânes, séparés de ces grandeurs factices,
Ne gardent que leurs noms, leurs vertus et leurs vices,
Et ces tristes honneurs, sur la terre enviés,
Sont souvent chez les morts cruellement payés.

Polydamas avance, il touche le rivage
Où, des flots stygiens attendant le passage,
Tourmentés de leur vie, inquiets de leur sort,
S'amassent les humains qu'y rassemble la Mort.

Sa faux moissonne tout; et, planant sur la terre,
Livrant aux fils de l'homme une éternelle guerre,
Elle frappe au hasard, et dévore sans choix
Le pauvre et l'opulent, les bergers et les rois,
Surprend dans les plaisirs l'imprudente jeunesse,
Dans un rêve de vie arrête la vieillesse,
Arrache un fils naissant au baiser maternel,
Ou l'épouse encor vierge aux pompes de l'autel,
Détruit le seul appui d'une famille entière,
Ou l'unique héritier d'un monarque et d'un père,
Sur les marches du trône atteint l'ambitieux,
Et de notre néant blesse partout nos yeux.

En tous lieux, près de nous, pour assouvir sa rage,
Errent, accompagnés du meurtre et du ravage,
Ses ministres impurs : la Peste à l'œil hagard,
La Trahison perfide aiguisant un poignard,
La Haine qui jouit des crimes qu'elle apprête,
La Famine aux flancs creux, la Vengeance inquiète,
La Discorde jalouse agitant ses brandons,
Le Vice insidieux emmiellant ses poisons,
Le Fanatisme impie, épouvantable idole

Qui fait haïr les dieux aux peuples qu'il immole,
Et la Guerre aux cent bras, monstre encor plus affreux,
Cachant sous ses lauriers son visage hideux.

C'est ainsi qu'assaillis par des fléaux sans nombre,
Poussés à chaque instant vers le royaume sombre,
Tous les âges, les rangs, tous les peuples mêlés,
Sont aux rives du Styx à toute heure assemblés.
L'épouvante est déjà sur le front des coupables.
Chacun rappelle en soi des torts irréparables,
Et cherche vainement à les justifier.
Il n'est plus temps pour eux que de les expier.

Deux rois étaient assis dans un profond silence :
L'un d'eux avait trente ans brillé par sa vaillance,
Et, trente ans abreuvé du sang des Indiens,
Des États de vingt rois avait accru les siens.
Il n'a plus devant lui ce fantôme homicide
Qu'il prenait pour la gloire, et dont la voix perfide,
Des noms les plus pompeux colorant ses fureurs,
Des dieux à son orgueil promettait les honneurs.
Il n'est plus salué par les cris des phalanges,

Et de sa cour absente ont cessé les louanges.
Il fuit les yeux de tous, et n'ose contempler
Ceux à qui les destins viennent de l'égaler.
A chaque pas qu'il fait dans les sombres abîmes,
Il craint de rencontrer les yeux de ses victimes.
Aux portes du tombeau les siens se sont ouverts,
Et déjà ses terreurs ont vengé l'univers.

L'autre dans les vertus avait placé la gloire.
A l'égal de sa vie honorant sa mémoire,
Le Nil pleurait en lui le plus sage des rois.
La paix que dans l'Égypte ont fait régner ses lois
Règne encor dans son âme aux remords étrangère.
Prodigue en ses bienfaits, il punissait en père.
Nul reproche aujourd'hui ne l'attend chez les morts,
Et du Styx sans pâlir il franchira les bords.

De Caron cependant la voix se fait entendre.
Dans la barque fatale il les force à descendre,
Les range, et sous le poids de ses hôtes nouveaux,
La barque infatigable a repassé les eaux.
Polydamas paraît devant ce trône auguste,

Digne effroi des méchants, dernier espoir du juste,
Où, voyant d'un œil sec les pleurs et les regrets,
Les trois juges d'enfer prononcent leurs arrêts.
A ce noir tribunal la Vérité préside.
La race des humains, de mensonges avide,
L'exila de la terre, et ses regards vengeurs
Attendent près du Styx ses tremblants oppresseurs.
Des ifs et des cyprès l'ombre religieuse
Couvre de ce vallon l'enceinte spacieuse.
On voit devant Minos, sur un autel d'airain,
L'urne qu'à sa vertu confia le Destin.
Debout, à ses côtés, étaient les Euménides.
Leurs serpents s'agitaient sur leurs têtes livides.
Leurs yeux étincelaient et semblaient dévorer
Les mânes qu'à leurs fouets Minos allait livrer.

Sa voix terrible enfin a tonné sur l'abîme :
« Éloignez-vous, dit-il, fuyez, enfants du crime.
» Cœurs jaloux et sans foi, vils calomniateurs,
» De la vertu modeste impudents détracteurs,
» Guerriers et citoyens, dont le bras infidèle
» A vendu la patrie ou trahi sa querelle,

» Ambitieux tyrans, illustres assassins,
» Qui, dans le sang de l'homme avez trempé les mains,
» Ministres corrompus, qui, servant leur colère,
» Des peuples opprimés aggraviez la misère,
» Et, du palais des rois chassant la Vérité,
» Flattiez leur indolence ou leur iniquité,
» Magistrats dont la voix seconda l'imposture,
» Fils ingrats dont la vie outragea la nature,
» Pères plus criminels, dont l'exemple odieux
» Leur enseigna le vice et le mépris des dieux,
» Vous qui les blasphémiez ou niiez leur puissance,
» Et vous, prêtres impurs ou dont l'intolérance,
» Calomniant les dieux, effrayant les mortels,
» A cru par des fureurs honorer les autels.
» Allez, méchants, allez, les vengeances sont prêtes.
» Que l'abîme à jamais soit fermé sur vos têtes ! »

Il dit, et devant eux un gouffre s'est ouvert.
L'effroyable Tartare à leurs yeux s'est offert.
Du cratère infernal les entrailles brûlantes
Ont vomi des torrents de flammes dévorantes,

Et les hôtes plaintifs de ce lieu de tourments
Ont poussé vers les cieux de longs gémissements.
A la voix de Minos, les terribles déesses
Agitant dans leurs mains des torches vengeresses,
Frappant les malheureux que le juge a proscrits,
Jouissent de leurs pleurs, s'irritent de leurs cris;
Et prompt à dévorer ces victimes nouvelles,
L'insatiable gouffre est refermé sur elles.

Trois justes demeuraient. Ce spectacle d'horreur
Avait seul de leurs fronts altéré la candeur.
Pressés par la pitié dont leur âme est émue,
De ce lieu redoutable ils détournent la vue,
Et loin de ces pervers qu'ils n'ont point imités,
Précipitaient leurs pas, fuyaient épouvantés.
« Mortels, s'écriaient-ils, respectez l'innocence;
» Mortels, aimez les dieux, ou craignez leur vengeance. »
Mais ils touchent à peine aux rives du Léthé,
A peine de ses eaux leur sein s'est humecté,
Leur front reprend sa joie et rayonne de gloire.
Les tristes souvenirs ont fui de leur mémoire.

Une nouvelle vie a commencé pour eux,
Ils ont même oublié qu'il fut des malheureux.
La terre sous leurs pas exhale l'ambroisie;
Et des accords lointains d'une douce harmonie
Retentissent les airs, de parfums embaumés :
L'Élysée apparaît à leurs regards charmés.

Ce royaume de paix, d'abondance et de joie,
Dans toute sa beauté s'étend et se déploie.
Nul astre n'y répand un éclat emprunté.
L'espace y resplendit de sa propre clarté.
La nuit n'obscurcit point ce séjour de lumière,
Où des mânes heureux respectant la paupière,
Le sommeil n'offre point l'image du trépas.
Que ferait le sommeil où le malheur n'est pas?
Là, jamais d'aquilons, d'hivers ni de nuages.
Un printemps éternel règne dans ces bocages.
Là des bois odorants les rameaux toujours verts
Sont de fruits et de fleurs incessamment couverts,
Et de mille ruisseaux l'onde tranquille et pure
Sur des prés émaillés fuit, serpente et murmure.

Là mille oiseaux, parés des plus riches couleurs,
Mêlent au bruit des eaux leurs concerts enchanteurs;
Et d'une aile timide effleurant l'herbe tendre,
Le zéphyr amoureux n'ose s'y faire entendre.

A l'ombre de ces bois, au bord de ces ruisseaux,
Dans ces riches vallons, sur ces riants coteaux,
Errent de toutes parts, au gré de leurs caprices,
Les heureux habitants de ce lieu de délices.
Sous des lauriers fleuris, des héros rassemblés
Racontent les exploits qui les ont signalés,
Heureux d'avoir versé leur sang pour leur patrie.
D'autres vont répéter sur la verte prairie
Leurs plaisirs innocents et leurs jeux favoris,
Ou se livrent en paix aux arts qu'ils ont chéris.
L'amante, retrouvant l'amant qu'elle préfère,
Cherche encor des bosquets l'ombrage solitaire.

A travers ces beaux lieux et ces groupes épars,
L'heureux Polydamas promenait ses regards,

S'informait des Troyens, interrogeait les mânes,
Quand, sortant à sa voix d'un berceau de platanes,
L'ombre d'Hector s'avance, et, lui tendant les bras,
Court avec Andromaque au-devant de ses pas.
« Viens, digne compagnon de mes jeunes années ;
» Le Destin t'a donné de plus longues journées,
» Mais l'Élysée enfin nous rejoint pour jamais.
» Viens goûter avec nous le prix de tes hauts faits.
» Voilà Priam, voilà mon épouse et mes frères ;
» Les dieux, que n'ont jamais négligés mes prières,
» Ne m'ont point séparé de mes plus chers amis.
» Je vois Polydamas, je n'attends que mon fils.
» Peut-il jouir enfin d'un destin plus tranquille ?
— » Oui, répond le vieillard, et la nouvelle ville
» Que, sous le nom de Troie, il venait de fonder,
» Lui promettait la paix, s'il voulait la garder.
» Mais à d'autres périls un fol amour l'expose.
» Les peuples et les dieux, à ses vœux tout s'oppose ;
» Et tel est cet amour, que s'il n'en peut guérir,
» Tous les Celtes armés viendront l'anéantir.
— » Non, non, s'écrie Hector, à cet amour funeste
» Il ne peut des Troyens sacrifier le reste.

» Mais quand de ton appui les destins l'ont privé,
» Si par d'autres malheurs il doit être éprouvé,
» Puisse-t-il pour son peuple, et surtout pour sa gloire,
» De tes sages conseils conserver la mémoire ! »

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Ambigate, pressée d'épouser Hugomar, s'enfuit de Lutèce pour rejoindre Francus. — Hugomar la poursuit avec dix Celtes. — Ils la réclament, et défient les Troyens. — Ambigate se jette entre les deux partis. — Elle renonce au trône. — Hugomar la saisit, et, le glaive sur sa gorge, il menace de la tuer si on fait un pas vers elle. — Forcée de se défendre, elle le poignarde et s'enfuit vers son amant. — Apparition de la druidesse de Vauvert. — Arrivée du corps d'Hugomar à Lutèce. — Guerre civile. — La grande prêtresse de l'île de Sayn ordonne aux deux partis de mettre bas les armes et d'en référer au grand Collége des druides, qui va s'assembler dans la forêt des Carnutes. — Elle se tourne vers la jeune druidesse, qui n'est autre qu'Hercynie. — La grande prêtresse l'a sauvée, l'a initiée à ses mystères, à condition qu'elle poursuivrait et tuerait Albion. — Hercynie part pour les bords du Rhin, qu'Albion parcourt pour enlever les femmes des Teutons.

De Francus cependant la gloire et les hauts faits,
Les murs qu'il a bâtis, les amis qu'il s'est faits,
Les Troyens qu'il unit aux filles de Lutèce
Ont troublé le repos de l'auguste déesse,
Qui de son fils Énée et des futurs Romains
Avait cru pour jamais assurer les destins.
Elle appelle l'Amour, et lui tient ce langage :
« Chez les Celtes, mon fils, Francus me fait ombrage.

» Tu sais quel vaste empire est promis par les dieux
» A ceux dont mes Troyens vont être les aïeux.
» La Gaule en fait partie, et, si j'en crois mon père,
» La race de Francus, par un arrêt contraire,
» De Rome vers les monts chassant les étendards,
» Doit ravir cette Gaule au sceptre des Césars.
» Contre cet ennemi fais que la guerre éclate;
» Ranime tous les feux dont brûlait Ambigate,
» Avant que de Vauvert l'oracle impérieux
» Eût rempli de terreur son cœur religieux.
» Qu'à suivre son amant ton adresse l'engage.
» Réchauffe d'Hugomar et l'amour et la rage.
» Que du Rhin aux deux mers, soulevés à sa voix,
» S'arment pour le venger les peuples et les rois. »

Le dieu saisit son arc. Heureux de lui complaire,
Il couvre de baisers les lèvres de sa mère,
S'échappe, et dans Lutèce arrive avec la nuit.
Dans la ville et dans l'air avait cessé le bruit.
Sous le chaume royal Ambigate est rentrée.
Du départ de Francus, triste, désespérée,
Elle a, pour obéir à des devoirs cruels,

Évité des adieux qu'elle croit éternels;
Et ces devoirs remplis sont des remords pour elle.
De l'oracle fatal que ce départ rappelle
Elle ose en ses tourments maudire la rigueur.
Francus absent reprend tous les droits sur son cœur.
Sur ce lit virginal qu'elle baigne de larmes,
Où demain son malheur n'aura point d'autres armes
Contre l'époux forcé qu'elle y doit recevoir,
Elle exhale en ces mots son amer désespoir :
« Oh! que ne suis-je née au sein de la misère!
» Que n'ai-je eu pour berceau la couche de fougère
» Où, sur le sol poudreux de son humble réduit,
» Le pauvre goûte en paix le repos de la nuit!
» Quand ma mère, fêtant ma royale naissance,
» De mes honneurs futurs amusait mon enfance,
» Et d'un heureux hymen aimait à me flatter,
» M'eût-on prédit les pleurs qu'ils devaient me coûter!
» Plus heureuses cent fois les vierges de Lutèce
» Qui suivent les époux qu'a choisis leur tendresse,
» Et que n'obligent point d'impitoyables lois
» D'immoler à l'État leur bonheur et leur choix!
— » Eh! qui peut t'imposer ce cruel sacrifice? »

Lui répond, sous les traits de sa tendre nourrice,
Le dieu qui, jouissant des pleurs qu'il fait verser,
Vers l'amant qu'elle pleure espère la pousser.
« Francus n'est-il plus rien, pour que tu lui préfères
» La gloire de siéger au trône de tes pères?
» Qu'est ce trône? et pour toi que sera-t-il demain?
» L'hymen va te donner un maître, un souverain,
» Qui, par toi de l'État s'assurant la conquête,
» Te fait descendre au rang de première sujette,
» Et dont l'orgueil jaloux te fera repentir
» Des mépris insultants que tu lui fais subir.
» As-tu donc oublié quels accès de colère
» Excita le soupçon de ta flamme adultère?
» Crains qu'Hugomar jamais ne dispose de toi.
» Fuis avant que l'hymen te soumette à sa loi.
» Cherche un roi qui te plaise et t'aime pour toi-même.
» Au tyran que tu hais laisse ton diadème.
» Le sort qui le refuse à ton prince troyen
» Ne t'a point interdit de partager le sien.
» Rougirais-tu de suivre un amant qui t'évite?
» Le départ de Francus ne fut pas une fuite.
» A son tuteur mourant il n'osa résister;

» Mais sans pleurs, sans regret, il n'a pu te quitter;
» Et la mort du vieillard, qu'honorait sa jeunesse,
» L'a rendu tout entier à sa vive tendresse.
» Ne crains point qu'à tes vœux refusant son appui,
» Il repousse une main qui s'offrirait à lui.
» Il t'appelle, il t'attend, te rêve; et ta présence
» Le comblera de joie et de reconnaissance.
» Fuis, dis-je; et dans ses bras va retrouver la paix,
» Le bonheur, qu'Hugomar ne t'offrira jamais. »

A ces accents si doux, si chers à son jeune âge,
Comme un jeune alcyon ballotté par l'orage,
Qui ne sait où son aile ira se reposer,
Elle flotte, elle hésite, et tente d'opposer
Un reste de pudeur qui la retient encore.
Mais au nom d'Hugomar, de l'époux qu'elle abhorre,
Honneur, vertu, pudeur, tout s'est évanoui.
Elle ne songe plus qu'à s'éloigner de lui.
Les premières clartés de la lune naissante
De son cœur haletant redoublent l'épouvante.
Elle a cru voir le jour, ce jour si redouté;
Elle frissonne, et craint d'avoir trop hésité.

Mais par l'astre des nuits promptement rassurée,
Son regard suppliant, tourné vers l'Empyrée,
De sa fuite en pleurant demande grâce aux dieux.
Au foyer paternel elle fait ses adieux,
Sort, et d'un pied furtif regagne la prairie
Où dort sur le gazon sa cavale chérie.

Elle entend Ambigate, et court en hennissant
Présenter à sa reine un dos obéissant,
La reçoit sur sa croupe, et, du talon pressée,
Semble de ce départ deviner la pensée.
Moins rapide en son vol est l'agile ramier
Qui dans les champs de l'air fuit devant l'épervier.
A travers les forêts dont la Seine s'ombrage,
Leur course impétueuse en remonte la plage
Jusqu'aux bords où l'Essonne y vient mêler ses eaux.
Là vivaient et mouraient, sous un toit de roseaux,
De tranquilles pêcheurs, famille hospitalière
Qui jamais au passant n'a fermé sa chaumière.
Le lait de leurs brebis, les fruits de leur jardin,
De la triste Ambigate ont apaisé la faim;
Et quand par le sommeil sa force est réparée,

Quand des prés d'alentour sa compagne est rentrée,
Elle reprend sa course, et raccourcit encor
Le chemin qui la mène auprès du fils d'Hector.

Mais plus elle approchait, plus, avec la distance,
De son cœur agité décroissait l'assurance.
La pudeur y rentrait, peut-être la fierté
D'un rang que son amour n'avait pas consulté.
Que pensera Francus? Est-il bien vrai qu'il l'aime?
N'avait-il pas aussi rêvé son diadème?
Quel sera son accueil? Comment se présenter?
Que dire? Quel motif, quel prétexte inventer?
D'un peuple révolté lui demander justice?
Supposer un exil? Non, le moindre artifice
L'indigne, et sa candeur ne le soutiendrait pas.
Elle ne peut pourtant retourner sur ses pas.
Quel seraient désormais son sort et son asile?
Comment revoir son peuple et rentrer dans sa ville,
Où sa fuite déjà, troublant tous les esprits,
De ses sujets sans doute excitait les mépris?
On sait à quel amant son âme s'est donnée;
On dira vers quels lieux sa fuite s'est tournée.

Hugomar doit la suivre, et peut la retrouver
Seule et sans un ami qui la puisse sauver.
Hors l'appui qu'elle attend, tout lui semble funeste.
S'il lui manque, la tombe est tout ce qui lui reste.
Et tandis que, brisé de fatigue et de peur,
A ces pensers tardifs s'abandonne son cœur,
L'astre qui sur sa route a versé sa lumière
Pour la septième fois achève sa carrière;
Et, près d'un bois épais qui sert à la cacher,
Lui montre les remparts qu'elle venait chercher,

La ville de Francus, aux maisons blanchissantes,
Reflétait du couchant les splendeurs pâlissantes.
Tout le peuple troyen, hors des murs amassé,
Terminait un tombeau dans la plaine dressé.
Là par ce peuple en deuil venait d'être apportée
Du vieux Polydamas la cendre respectée.
Sur elle s'élevait, par le travail de tous,
Un mamelon sacré de terre et de cailloux;
Et Francus, dont les pleurs sillonnaient le visage,
Présidait tristement à ce pieux ouvrage.
« Mon père, disait-il, objet de notre amour,

» Noble exilé des murs où nous vîmes le jour,
» Du fond de ce tombeau, veille, je t'en supplie,
» Sur les murs où revit le nom de ta patrie. »

Mais des bois d'alentour, en poussant de grands cris,
Dix cavaliers armés sont tout à coup sortis.
Des Troyens par ce bruit Ambigate distraite,
A reconnu le chef qui s'avance à leur tête;
Et du bois qui la cache à son persécuteur
Elle cherche en tremblant la plus sombre épaisseur.
Hugomar (c'était lui, la haine est clairvoyante)
Va droit au fils d'Hector; et sa voix éclatante
Lui prodigue les noms les plus injurieux.
Il demande Ambigate, il atteste ses dieux,
Les druides, les rois de la Celtique entière,
Que ces murs ne seront que cendre et que poussière,
Si la reine à l'instant n'est remise en ses mains.
A ces airs menaçants, à ces discours hautains,
Le peuple a répondu par des cris de vengeance;
Et, prêt à châtier une telle insolence,
Se range tout armé sur les flancs de son roi.
Mais Francus le contient et calme cet émoi.

« Cet insensé, dit-il, est trompé par sa haine.
» J'ignorerais sans lui la fuite de sa reine;
» Et, malgré ses défis, malgré les châtiments
» Dont m'osent menacer ses vains emportements,
» Dix Celtes, quels qu'ils soient, n'ont point la folle audace
» De se croire assez forts pour remplir sa menace,
» Pour nous ensevelir sous nos murs abattus,
» Nous, sans qui leur cité ne serait déjà plus. »

D'Hugomar, à ces mots dont son orgueil s'offense,
Va par d'autres fureurs éclater l'arrogance.
Mais Morgan, son ami, lui saisissant le bras,
L'arrête, et de sa voix domine les éclats.
Morgan, moins violent, n'est pas moins téméraire.
Mais il sait, quand il faut, maîtriser sa colère.
Tout dans ce fier Gaulois commande le respect :
Sa race, sa valeur, son imposant aspect,
Sa parole abondante et sa haute stature.
« Francus, ne nous rends point injure pour injure,
» Dit-il; chacun de nous se souviendra toujours
» De ce que doit Lutèce à tes nobles secours.
» Les pères à leurs fils légueront ta mémoire,

» Et nos derniers neveux parleront de ta gloire.
» Mais nul par ses bienfaits n'acquiert l'impunité
» Des coupables excès de sa déloyauté,
» Le droit de violer les droits les plus augustes,
» Les lois qu'en tout pays reconnaissent les justes.
» Écoute jusqu'au bout, Francus, et, si tu peux,
» Comprime la fureur que je lis dans tes yeux.
» Ambigate en tes murs n'est pas encor venue.
» Tu l'as dit, je te crois; mais elle est disparue,
» Et n'a point déserté le foyer de nos rois
» Pour errer sans asile au milieu de nos bois.
» Elle viendra, c'est sûr, c'est en toi qu'elle espère.
» Mais tu sais quel hymen lui commandait son père,
» Quel prince de sa main attendait mon pays,
» Qu'avant de te connaître elle l'avait promis.
» Si la parjure vient, penses-tu nous la rendre? »

La réponse du roi ne se fait pas attendre.
« Je l'aime, dit Francus, et me crois préféré;
» Et pourtant sans la voir je m'en suis séparé.
» Sa fuite entre elle et moi ne fut pas concertée.
» Mais si par son amour dans mes remparts jetée,

» Elle cherche un refuge, un appui dans mes bras,
» Dût s'ensuivre ma mort, je ne la rendrai pas.
— » Eh bien ! poursuit Morgan, que le glaive en décide !
— » Que le glaive au plus fort décerne la perfide ! »
Interrompt Hugomar, dont le cœur embrasé
Frémissait du silence à sa haine imposé.
« C'est assez discourir ; combattons, le temps presse.
» Vidons cette querelle avant que le jour cesse.
» Choisis neuf champions, prends les plus vigoureux,
» Francus, et sous nos coups viens mourir avec eux. »

Les Celtes à ces mots poussent leur cri de guerre ;
Du haut de leurs coursiers s'élancent sur la terre ;
Et le glaive à la main, le sein nu, les bras nus,
Du noble fils d'Hector attendent les élus.
Il n'est pas un Troyen qui ne brûle d'en être ;
Et les neuf champions que Francus fait connaître,
Par des transports joyeux répondant à sa voix,
Se rangent sur ses flancs en face des Gaulois.
Le peuple entier recule, et se tait, et frissonne.
Le front des combattants de vengeance rayonne.
Chacun se flatte en soi d'échapper à la mort,

D'égorger le rival que lui donne le sort.
Tels, devant un troupeau qui souffle d'épouvante,
Des chiens tout hérissés, la gueule menaçante,
Et des loups affamés, prêts à les déchirer,
De leurs crocs reluisants semblent se dévorer.
Le signal est donné, les deux camps en rugissent,
Sur les glaives déjà les glaives retentissent,
Quand du bosquet voisin, qu'elle remplit d'horreur,
Une voix éclatante arrête leur fureur.
Dans tous les cœurs palpite une attente muette.
Entre les deux partis une femme se jette;
Et tout ce peuple, ému de sentiments divers,
A de son nom royal fait retentir les airs.
« Tu vois, dit Hugomar, ton imposture éclate.
— » Francus n'a point menti, lui répond Ambigate.
» J'arrive; il ignorait ma fuite et mes projets.
» Mais je n'ai point de compte à rendre à mes sujets.
» De quel droit, au mépris du sang dont je suis née,
» Prétendiez-vous sans moi régler ma destinée?
» M'imposer des traités que je n'ai point souscrits,
» Ordonner un combat dont je serais le prix?
» Suis-je donc une esclave à vos lois asservie?

» Je suis, après les dieux, l'arbitre de ma vie,
» De mon trône, de vous, s'il me plaît d'accepter
» Les lois que Gétorix a voulu me dicter.
» Mais le trône à ce prix n'est plus fait pour me plaire.
» Je m'arrache à l'hymen que m'imposait mon père.
» Oui, superbe Hugomar, c'est toi que je fuyais.
» Prends du legs paternel la part que tu cherchais.
» Je laisse dans tes mains mon sceptre, ma couronne.
» Jouis en paix des biens que ta reine te donne.
» Mais laisse-moi mon cœur, laisse-moi mon amour.
» Ceux-là me sont plus chers que le trône et le jour.
» Et jamais, non, jamais tu n'en seras le maître. »

Les lèvres d'Hugomar ont murmuré : « Peut-être, »
Et d'un bras plus hardi soudain la saisissant,
Lui portant sur le cœur un glaive menaçant :
« Qui fait un pas, dit-il, qui lève un bras la tue. »
Mais sa menace altière est à peine entendue,
Qu'il roule dans son sang à grands flots répandu,
Comme tombe un sapin par la foudre abattu.
De ses doigts a glissé sa redoutable épée,
Et, comme une colombe au vautour échappée,

Ambigate, qu'agite un affreux tremblement,
Vient aux pieds de Francus tomber sans mouvement.

Un poignard dégouttant du sang de la victime
Est resté dans sa main, et révèle son crime,
Si l'on est criminel pour avoir défendu
Ses droits, sa liberté, sa vie ou sa vertu.
Effrayé, gémissant, Francus l'a désarmée;
Il la prend dans ses bras, sanglante, inanimée,
S'efforce à réveiller ses esprits suspendus,
Tandis qu'à trente pas les Celtes éperdus,
Sur le corps d'Hugomar se courbant en silence,
Y cherchent vainement un reste d'existence.
On les voit tout à coup se dresser, s'écarter.
C'est qu'à leurs yeux surpris vient de se présenter
De l'antre de Vauvert la sombre prophétesse.
Son visage est voilé de sa crinière épaisse.
L'astre silencieux, dont le disque argenté
Des nuits en ce moment chassait l'obscurité,
D'une lueur sinistre éclairait cette femme.
Francus la reconnaît, la peur rentre en son âme,
La peur qu'en s'éveillant, l'objet de tous ses vœux

Ne vienne à rencontrer ce visage hideux,
Qu'à cet aspect fatal la mort ne la foudroie.
« Elle vient, disait-il, pour ressaisir sa proie.
— » Paix, » lui répond Britto, ce jeune prisonnier
Que sans lui les Gaulois allaient sacrifier;
« Paix, je retrouve en elle une des trois mégères
» Qui dans l'île de Sayn célèbrent leurs mystères.
» Leur redoutable voix trouble les éléments,
» Et la foudre obéit à leurs commandements. »

Elle, pendant ce temps, sur Hugomar s'incline,
Aspire son haleine, explore sa poitrine,
Et d'un rire infernal fait rugir les échos.
« Allons, dit-elle, allons, c'est l'éternel repos!
» Liez sur son coursier sa dépouille mortelle.
» Dans les murs de Lutèce arrivons avec elle;
» Et sûr qu'un peuple entier reviendra le venger,
» Dénoncez en partant la guerre à l'étranger. »

Morgan, dont la douleur n'abat point le courage,
Fait trois pas et remplit ce funeste message.

« Adieu, Troyens, dit-il, mais non pas pour toujours.
» La vengeance avec nous reviendra dans vingt jours.
— » A vingt jours, » lui répond la jeunesse troyenne,
Comme l'écho des monts rend les cris de l'hyène
Qui parcourt de l'Atlas les rochers caverneux.
Dans les bras de Francus, à ces cris belliqueux,
De sa longue torpeur Ambigate s'éveille.
Ces mots sont les premiers qui frappent son oreille.
Les discords, les malheurs que ces mots font prévoir,
Ont jeté dans son âme un affreux désespoir;
Et l'effrayant délire où son cœur est en proie
Trouble de son amant le bonheur et la joie.
« La guerre! criait-elle en se tordant les bras,
» Et c'est moi qui la sème entre les deux États!
» C'est pour votre malheur, c'est l'enfer qui m'amène
» Pour troubler le repos que vous goûtiez à peine,
» Pour joindre à tant de maux que vous avez bravés
» La haine des ingrats que vous avez sauvés.
» Ah! que n'ai-je péri sous les coups du perfide
» Qui levait sur sa reine un glaive parricide!
» Par quel instinct fatal la crainte du trépas
» A-t-elle armé ma main, précipité mon bras!

» Ma mort eût prévenu cette lutte sanglante.
» Vos bienfaits protégeaient cette ville naissante.
» Ces nœuds dont la victoire avait joint nos cités,
» La paix à chaque instant les aurait cimentés.
» Renouez ces liens, les briser est un crime.
» Rendez à mes sujets leur reine ou leur victime;
» N'importe, si la paix... — J'y renonce à ce prix,
» S'est écrié Francus. Nous en serions flétris.
» Vous livrer, quand vers moi par l'amour entraînée,
» Vous avez dans mes mains mis votre destinée!
» Vous livrer! moi! grands dieux! à qui? le savez-vous?
» Et si, d'un peuple ingrat excitant le courroux,
» Les amis d'Hugomar, les druides peut-être,
» Dans leur vengeance impie osaient vous méconnaître,
» Contre ces factieux qui défendrait vos jours?
» C'est moi seul désormais qui suis votre recours.
» Ah! qu'ils viennent venger le traître, l'homicide,
» Qu'a justement puni votre bras intrépide!
» Ils fuiront devant nous, comme je les ai vus
» Fuir devant les guerriers que mon bras a vaincus.
» Et c'est en poursuivant leur armée impuissante,
» En semant leurs débris sur leur route sanglante,

» Qu'au sein de vos remparts j'irai vous replacer
» Au trône dont sans doute ils voudront vous chasser.
» Restez, en attendant, restez en souveraine
» Dans les murs fortunés où l'amour vous amène.
» Partagez, Ambigate, et mon trône et mon sort.
» Unissons-nous des nœuds que rompt la seule mort.
» Qu'on apporte le sel, les gâteaux, l'eau lustrale.
» Allumez sur l'autel la flamme nuptiale.
» Que l'ancien de nous tous s'apprête à nous unir
» Le vieillard, comme un prêtre, a le droit de bénir. »

Il dit, et sans délai ses ordres s'accomplissent.
Au choix du fils d'Hector les Troyens applaudissent.
Ambigate étonnée, ivre de son bonheur,
Tout entière à l'amant qui la tient sur son cœur,
Oubliant ses périls, Hugomar et Lutèce,
Ne songe qu'à l'hymen rêvé par sa tendresse;
Et le dieu dont les traits ont embrasé ses sens,
Qui voit du haut des airs leurs transports ravissants,
Vole à regret peut-être annoncer à sa mère
Que le Celte à Francus a dénoncé la guerre.

Cette guerre aux Troyens ne cause point d'effroi.
Tout ce peuple est heureux du bonheur de son roi;
Tant sont imprévoyants la joie et le courage.
Mais qui dira le trouble, et l'horreur, et la rage
De la ville où Morgan, de vengeance affamé,
Rapporte d'Hugomar le corps inanimé?
A ce fatal aspect Lutèce est atterrée.
De tous côtés accourt une foule éplorée,
Qui, par cent et cent voix exhalant sa douleur,
Demande de ce crime et la cause et l'auteur.
L'ambitieux Morgan n'en fera point mystère.
Il est impatient d'irriter leur colère.
« Voilà, dit-il, le roi qui nous était promis,
» Et que n'ont pu sauver ni venger ses amis.
» Eh! quel bras criminel l'a frappé? Votre reine!
» Voilà ce qu'ont produit l'adultère et la haine.
» C'était peu de le fuir, trop peu de le tromper.
» C'est par cet attentat qu'elle vient d'échapper
» A l'hymen du héros que lui donnait son père;
» Et teinte de son sang, l'indigne meurtrière,
» Dans les bras de Francus, qu'elle prend pour époux,
» Jouit de son forfait et de notre courroux. »

Ce récit, qu'altérait sa coupable impudence,
Soulève des clameurs de haine et de vengeance.
Tous les cœurs sont émus, tous les bras sont armés.
Comme ennemis publics sont par tous proclamés
Ambigate et Francus, et sa race proscrite.
Autour de la victime on se presse, on s'excite
A combattre, à punir les auteurs de sa mort.
Mais un guerrier plus calme arrête ce transport.
Témoin, comme Morgan, de la terrible scène,
Abaris en ces mots défend sa souveraine :
« Hugomar a sur elle osé porter la main.
» Le glaive d'Hugomar se levait sur son sein.
» Elle a sauvé ses jours en frappant le rebelle.
» Qui peut la condamner? qui n'aurait fait comme elle?
— » Il reprenait son bien ! » s'écrie avec fureur
L'intraitable Morgan, qui, dans le fond du cœur,
Convoitant les États qu'Ambigate abandonne,
Croit par ce zèle ardent acheter la couronne.

Mais une part du peuple a cessé d'écouter
L'imposteur qu'Abaris venait de réfuter.
Les amis d'Ambigate autour de lui s'amassent.

C'est en vain que Morgan et Brannès les menacent.
La druidesse en vain a fait parler les dieux.
Quoi que leur reine ait fait, tout est juste à leurs yeux.
Ambigate sur eux reprend tout son empire.
Tandis que leurs rivaux, ardents à la proscrire,
Voudraient la dépouiller et du sceptre et du jour,
Leur zèle excuse tout, sa fuite, son amour.

Le druide Athamas est le seul qui balance.
Il aimait Ambigate, il soigna son enfance.
Et du fatal amour qu'il espérait guérir,
Il hésite à l'absoudre et craint de la punir.
On l'abandonne au doute où son âme est plongée.
En deux camps ennemis Lutèce est partagée.
Leurs cris injurieux se croisent dans les airs.
Ainsi monte et s'accroît le bruit des flots amers,
Lorsque sur les rochers, par l'ouragan poussées,
Se gonflent par degrés leurs vagues courroucées;
Et bientôt le fracas de tous les éléments
Répond d'un pôle à l'autre à leurs mugissements.
Tel s'étend et s'accroît dans cette triste ville
L'affreux rugissement de la guerre civile.

En défis insultants, en grossiers démentis,
En menaces de mort, luttent les deux partis.
De leur sang fraternel ils vont rougir la terre,
Quand paraît une femme à la figure austère.
Ses longs et blancs cheveux de cyprès couronnés
Flottent sur son épaule, aux vents abandonnés.
Son farouche regard qu'un cil épais ombrage,
Ses traits durcis, brunis et sillonnés par l'âge,
De la peur dans ce peuple ont jeté le frisson.
C'est la vieille Almodis; tout Celte sait son nom.
C'est de l'île de Sayn la prêtresse suprême.
« Que vos armes, Gaulois, tombent à l'instant même,
» Dit-elle; suspendez vos criminels débats.
» Malheur à qui troubla la paix de ces États,
» A qui prolongerait cette effroyable lutte!
» Sous le dôme sacré des forêts du Carnute
» Tous les prêtres de Dis vont bientôt s'assembler.
» Portez-y ce débat, qu'eux seuls doivent régler.
» Qu'Athamas et Brannès s'apprêtent à s'y rendre.
» Et vous, dans vos foyers allez en paix attendre
» L'arrêt qu'au saint collége auront dicté les dieux. »
Tout s'enfuit, se disperse; et son œil furieux

Se tournant tout à coup vers l'autre druidesse :
« Perfide ! a-t-elle dit, qui t'arrête à Lutèce ?
» Oublierais-tu déjà que j'ai sauvé tes jours,
» Que tes os décharnés, sans nous, sans nos secours,
» Seraient le vil jouet des flots où t'a jetée
» Du farouche Albion la horde révoltée ?
» Ta beauté, ta jeunesse, et surtout tes malheurs,
» Pour la première fois ont attendri nos cœurs.
» La pitié fit fléchir nos instincts sanguinaires.
» Nous daignâmes t'admettre à nos sacrés mystères ;
» Sous notre titre enfin tu jouis de nos droits,
» Tu recueilles partout les respects des Gaulois,
» Et tu ne tiendrais pas le serment qui t'engage
» A poursuivre, à chercher de rivage en rivage
» L'indigne ravisseur qui troubla tes amours,
» Qui de ta vie entière empoisonna le cours,
» Qui m'insulta moi-même, et dont la main hardie
» A lancé contre nous un javelot impie ?
» Ce n'est point Albion, c'est Francus que tu suis.
» Son nouvel hyménée aggrave tes ennuis ;
» Et tu veux que pour toi, rejetant Ambigate,
» Son lit se prostitue au rebut d'un pirate ?

— » Grâce ! crie Hercynie en tombant à ses pieds ;
» Mes torts par mes tourments sont assez expiés.
» Je sais trop qu'à Francus je ne dois plus prétendre.
» Mais qui n'aima jamais ne peut jamais comprendre
» Les transports furieux qu'excitent dans mon cœur
» La pensée et l'objet de sa nouvelle ardeur.
» J'ai troublé, tourmenté, désolé ma rivale.
» Mais la mort d'Hugomar lui doit être fatale ;
» Et je peux désormais m'en reposer sur vous.
» Je peux sur Albion reporter mon courroux.
» Sans lui celui que j'aime eût embelli ma vie.
» A mon amant sans lui l'hymen m'aurait unie,
» Cet hymen dont une autre a goûté la douceur !
» J'ai donc tout à venger, mon amour, mon honneur.
» Mais son père a rendu ma poursuite inutile.
» Puis-je franchir les mers, le chercher dans son île ?

— » Non, répond Almodis ; mais avec ses vaisseaux
» Du Rhin dans ce moment il remonte les eaux,
» Enlevant, pour peupler sa nouvelle patrie,
» Les filles de la Frise et de la Germanie.
» Tu l'y retrouveras. Tous ces peuples grossiers

» N'ont ni princes, ni lois, ni cités, ni guerriers.
» Ils ne savent que fuir, et leur fuite rapide
» Ne laisse qu'un désert entre eux et le perfide.
» Si les dieux infernaux t'amènent sur ses pas,
» Pour le séduire encor sers-toi de tes appas;
» Et si son fol amour le jette dans tes piéges,
» Venge-toi, venge-nous de tous ses sacriléges.
» Frappe-le sans pitié, ta grâce est à ce prix.
» Et souviens-toi surtout que si tu me trahis,
» Rien ne peut te soustraire à ma haine implacable. »
Elle dit, et d'un bras relevant la coupable,
Tend l'autre vers le nord; et d'un regard hautain,
D'un geste impérieux lui montre son chemin.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

CHANT NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Le druide Athamas part pour la forêt des Carnutes. — Il rencontre Francus et Ambigate, qu'il promet enfin de défendre. — Ouverture des états. — Description de l'enceinte sacrée. — Sacrifice d'un esclave. — Discours du druide Brannès contre les deux époux. — Athamas les défend. — Ils sont exilés en Germanie. — Révolte de Francus; mais des milliers de Celtes le menacent, et il n'a que trois cents Troyens. — Il part. — Son itinéraire marqué par les victoires que remporteront un jour les Français sur cette ligne. — Arrivée à Tholus, sur les bords du Rhin.

Le druide Athamas, sans consulter son âge,
De la forêt Carnute entreprend le voyage;
Et, vers sa reine enfin par son cœur entraîné,
A soutenir ses droits il s'est déterminé.
Il blâma son amour, l'osa même maudire;
Mais quand le mal est fait, il ne peut la proscrire;
Et sa vieille amitié ne saurait consentir
A la chasser du trône, à la laisser flétrir.
Loin de haïr Francus, il la verrait sans peine
Partager avec lui la grandeur souveraine.
Francus lui fit connaître en de longs entretiens
Ce que pouvaient au Celte enseigner les Troyens;

Quels trésors au travail pouvait rendre la terre,
Qu'il était d'autres arts que les arts de la guerre,
Dans quels riches palais vivaient leurs potentats,
Quelles belles cités renfermaient leurs États.
Il n'a pu voir sans fruit combattre dans Lutèce
Deux peuples qui, partis de Sicile et de Grèce,
A travers les écueils, les flots, les ouragans,
Avaient sur leurs vaisseaux franchi deux océans.
Tout prêt à propager ces mystères sublimes,
Le vieillard, de sa secte oubliant les maximes,
Se demande, en sondant la terre des Gaulois,
Quel peuple grand et fort sortirait de ses bois,
Si par un roi vaillant la Gaule réunie
Suivait en liberté l'essor de son génie.
Il se plaît à rêver ce qu'en ont fait les temps.
Mais ce rêve flatteur, emporté par les vents,
Rend ce triste vieillard à ses dogmes rigides;
Et, druide, il se plaint des farouches druides,
Qui, même à leurs pareils défendant les écrits,
Font au peuple un secret de ce qu'ils ont appris,
Et pour mieux l'asservir à leur toute-puissance,
Le laissent à leurs pieds croupir dans l'ignorance.

Ce tribunal sacré, de son pouvoir jaloux,
Il le craint pour sa reine et pour son noble époux.
Avec lui cheminait cette peine mortelle.
Il ne la cachait point à l'esclave fidèle
Qui dans ce long voyage accompagnait ses pas,
Et qui depuis trente ans ne s'en séparait pas.
« Herman, lui disait-il, crois-tu qu'ils la punissent?
» Du trône paternel crois-tu qu'ils la bannissent?
» Leur courroux par mes vœux sera-t-il adouci? »
Et l'esclave, étonné qu'il l'interroge ainsi,
Répondait tristement à son malheureux maître
Que les pleurs d'un vieillard la sauveraient peut-être;
Quand sur eux à grand bruit, par les mêmes sentiers,
Arrive tout à coup un gros de cavaliers.
Athamas se retourne, il regarde, il s'écrie :
« Ce sont eux, c'est Francus, c'est ma reine chérie! »
Et dès les premiers pas qu'il fait au-devant d'eux,
A ses genoux tremblants ils sont tombés tous deux.
« Je sais tout, dit Francus; nous venons nous défendre. »
Le vieillard les relève; et sa voix la plus tendre
Appelle sur son cœur la fille de son roi.
« Vous défendre, dit-il, ce n'est permis qu'à moi.

» Vous ne me suivrez point dans l'enceinte sacrée,
» Dont ces dolmens plus loin vous signalent l'entrée.
» Vous voyez quelle foule en cerne les abords,
» Et vient à nos arrêts soumettre ses discords.
» Ce peuple est arrivé de toutes nos provinces.
» Là tout est confondu, les sujets et les princes;
» Et nul dans le lieu saint ne peut se présenter.
» C'est courir à la mort que d'oser le tenter.
» Le druide à ses plaids n'admet point de profane,
» Ne veut pas même ouïr ceux qu'il juge et condamne.
» Mais la nuit vient, adieu. De nos chênes sacrés
» Par le feu des bûchers les fronts sont éclairés.
» C'est notre heure; je vais prendre votre défense.
» Attendez mon retour; point d'éclat, d'imprudence.
» Ici règne sans borne un pouvoir ombrageux,
» Et j'aurais moins de crainte ayant affaire aux dieux. »

A son esclave alors le vieillard les confie,
Leur dit encore adieu d'une voix attendrie,
Et sans trop espérer, soutenant leur espoir,
Il se rend où l'appelle un pénible devoir.

Là, formaient le contour d'une vaste rotonde
Des chênes monstrueux, contemporains du monde,
Qui, voûtant en arceaux leurs rameaux sourcilleux,
Sur leurs faîtes altiers semblaient porter les cieux.
A deux pas de leurs troncs, en cercle étaient rangées
Des roches, par le temps et la mousse rongées,
Où venaient de s'asseoir ces druides hautains
Qui dominaient la Gaule et réglaient ses destins.
Le grand nombre a vieilli dans le saint ministère.
D'un front ridé, que l'âge a rendu plus austère,
Sur leurs habits de lin tombent leurs blancs cheveux,
Où se confond leur barbe et ses flocons neigeux.
Sous la voûte étoilée, au centre de la scène,
Est la pierre où bientôt une victime humaine
Va repaître leurs yeux de ses derniers frissons;
Et deux larges bûchers jetaient sur tous ces fronts
Leur lueur infernale et les teintes livides
Du dieu que vénéraient ces prêtres homicides.

Au signal que bientôt le grand prêtre a donné,
Sur la pierre fatale un esclave est traîné.

Les Eubages sont prêts; ils ouvrent ses artères;
Ils recueillent le sang dans leurs larges patères;
Et tandis que, par eux aux quatre vents porté,
Ce sang est en offrande aux grands chênes jeté,
Que les bardes, en chœur entonnant leurs cantiques,
Célèbrent des aïeux les combats héroïques;
La sorcière Almodis, la prêtresse de Sayn
S'avance vers l'autel un poignard à la main,
Déchire à la clarté de deux torches ardentes
De l'esclave expiré les entrailles fumantes;
Y plonge et tient longtemps ses regards suspendus
Sur ce sein qui pâlit, ce cœur qui ne bat plus,
Et dit en se dressant : « Emportez la victime.
» Bardes, faites silence; et vous, vengeurs du crime,
» Espoir des opprimés, bienfaiteurs des Gaulois,
» Vous qui des immortels exercez tous les droits,
» A vos pieux travaux le ciel sera propice.
» Aux grands comme aux petits dispensez la justice.
» Il est temps, commencez. » L'eau lustrale, à ces mots,
Est sur ses bras sanglants épanchée à grands flots;
Et, près du chef sacré de l'auguste collége,
D'un pas fier et tranquille elle a repris son siége.

Par ce chef tout-puissant tour à tour appelés,
Dix procès sont déjà débattus et réglés,
Déjà sont condamnés, absous par leurs suffrages,
Arvernes, Æduens, Vascons ou Tectosages;
Quand se lève Brannès; il craint qu'avant son tour
Cette nuit ne s'écoule et n'ait fait place au jour.
Il demande audience, il la prend, il éclate;
D'adultère et de meurtre il accuse Ambigate.
Il la montre rebelle aux ordres paternels,
Violant sans pudeur des serments solennels,
De son malheureux père outrageant la mémoire,
Immolant à l'amour et son peuple et sa gloire,
Et des bras d'un époux qu'elle vient d'égorger,
Allant cacher sa honte aux bras d'un étranger.
« Eh! quel est ce Francus? un banni de Phrygie,
» Poursuit-il; un proscrit qui cherche une patrie,
» Qui veut reprendre ici tout ce qu'il a perdu,
» Qui, sur la foi d'un dieu des Gaulois inconnu,
» D'un oracle lointain qu'il invente peut-être,
» De Lutèce et de nous se croit déjà le maître.
» Nous lui devons, sans doute, un service éclatant;
» Mais Albion vainqueur n'eût régné qu'un instant.

» Nous aurions vu la Gaule à nos cris insurgée,
» Et Lutèce aujourd'hui serait libre et vengée.
» Était-ce nous d'ailleurs qu'il venait secourir?
» Il cherchait un rival qu'il avait à punir,
» Une amante, une épouse, à son amour ravie.
» Est-ce un si grand bienfait pour qu'on lui sacrifie
» Nos usages, nos mœurs, notre culte, nos lois;
» Pour qu'on mette en ses mains le sceptre de nos rois?
» Voulez-vous d'un tel prix payer un sacrilége
» Qui, volant à nos dieux leur plus saint privilége,
» Me ravit un captif que j'allais immoler?
» Je ne sais de quels noms il voulait appeler
» Notre Dis, notre Hésus, les dieux de nos ancêtres.
» A ceux qu'il nous apporte il va donner des prêtres;
» Il leur bâtit un temple, en ses murs, près de nous.
» Un temple pour des dieux, quand le plus grand de tous,
» L'éternel Créateur que le monde révèle,
» Le Dieu par qui tout vit, se meut, se renouvelle,
» Ne veut, pour recevoir nos hommages pieux,
» De temple que l'espace et la voûte des cieux!
» Souffrir ces nouveautés, c'est vous livrer vous-mêmes.
» Contre leurs promoteurs armez-vous d'anathèmes.

» Chassez du sol gaulois Francus et ses soldats,
» Et celle que le crime a jetée en ses bras. »

A ces emportements d'un zèle fanatique
Répond de tous côtés un transport frénétique
Que la voix d'Athamas a peine à surmonter.
Mais le respect l'emporte et le fait écouter.
« Notre pouvoir, dit-il, serait bien éphémère,
» Si quelques fugitifs jetés sur notre terre
» Au seul nom de leurs dieux le mettaient en danger;
» Si, craignant les bienfaits, les dons de l'étranger,
» Les Celtes, à jamais réduits à s'en défendre,
» Sans nous épouvanter n'en pouvaient rien apprendre.
» Si ce débris de Troie est rejeté par vous,
» Vos dieux envers Francus auront été plus doux.
» Vos dieux même ont permis que son bras magnanime
» Au couteau de Brannès arrachât la victime.
» Leur tonnerre grondait, il l'osa défier;
» Et le courroux du ciel, loin de le foudroyer,
» Embrasa sous nos yeux l'instrument du supplice.
» C'est qu'à notre sauveur les dieux faisaient justice.
» Ils n'ont point intérêt à nier les bienfaits.

» Brannès fait plus, Brannès invente des forfaits;
» A qui n'a point d'époux il prête un adultère;
» Quand sa reine punit un sujet téméraire
» Dont le bras parricide allait frapper son sein,
» C'est elle qu'il condamne et non pas l'assassin.
» Je sais qu'elle eut des torts, et n'ai point l'indulgence
» D'excuser ses refus, sa désobéissance,
» Sa fuite, son amour en malheurs si fécond.
» Mais je ne puis flétrir ni dépouiller son front;
» Je ne saurais du trône exclure l'héritière,
» Le reste de vingt rois que Lutèce vénère.
» Elle en est digne encore, et vous ne voudrez pas
» Que les séditions disposent des États.
» Des mutins, que partout votre rigueur châtie,
» La désastreuse audace en serait enhardie,
» Et le choix du héros par Brannès détesté
» Serait moins dangereux que cette nouveauté.

— » Non, non, point d'étrangers sur la terre celtique, »
Interrompt Kéroman, qui du peuple armorique
Fait depuis cinquante ans bénir sa charité.
« Fidèle aux saints devoirs de l'hospitalité,

» Le Celte au voyageur ne clôt pas sa chaumière.
» Nous l'entourons de soins, nous l'accueillons en frère.
» Mais je ne puis souffrir que de Troie ou d'ailleurs
» Un homme, quel qu'il soit, nous apporte ses mœurs,
» Qu'il insulte à nos dieux, et qu'après ses blasphèmes
» On décerne à son front un de nos diadèmes.
» Druides, résistez à de pareils abus.
» Que Francus soit banni, ses temples abattus.
» Que, rendue à son peuple, ou suivant son caprice,
» Entre Francus et nous Ambigate choisisse. »
Tout se lève; et l'arrêt, par Kéroman dicté,
Est par tout le collége à grands cris adopté.
Ségovir le proclame; et la nuit écoulée
Transmet à l'autre nuit la terrible assemblée.

D'Athamas éploré Francus a tout appris.
Vingt projets opposés agitent ses esprits.
La reine n'en a qu'un; elle est prête à le suivre
Partout où les Destins lui permettront de vivre.
« Mon choix est fait, » dit-elle; et sur son noble époux
S'arrête en souriant son regard le plus doux.
C'est en vain qu'Athamas la menace et la prie.

Il parle en vain d'aïeux, de trône, de patrie.
Elle n'écoute rien; mais ces mots ont encor
Vibré comme l'honneur au cœur du fils d'Hector.
L'orgueil blessé lui rend toute sa violence.
« Brannès jouirait donc de sa lâche vengeance?
» Dit-il; et, couronné par des traîtres vainqueurs,
» L'ambitieux Morgan rirait de nos malheurs;
» Et, tandis que l'exil serait notre partage,
» L'infâme, de sa reine usurpant l'héritage,
» Souillant son diadème, oserait outrager
» Celle qui m'a donné le droit de la venger?
» Non, je cours à Lutèce, et malheur aux rebelles!
» Tout leur sang me paîra leurs trames criminelles.
» J'en rougirai la Seine, et nous verrons après
» Si vos tyrans sacrés soutiendront leurs décrets. »

Ambigate frémit d'un transport qui la flatte,
Et craint en l'approuvant que la foudre n'éclate.
Athamas lui pardonne, et gémit de n'y voir
Que l'inutile éclat d'un juste désespoir.
Mais comme un vil troupeau de gazelles timides,
Aux noms injurieux jetés à ses druides,

Loin du blasphémateur le peuple s'est enfui.
Dispersé par la crainte, il ne laisse après lui
Que la vieille Almodis, dont le regard sévère
De Francus qu'elle arrête étonne la colère.

« Soit, dit-elle, maudit qui, ne songeant qu'à soi,
» N'a point pour ses sujets des entrailles de roi !
» Connais-tu le pouvoir que brave ton audace ?
» Ton bras n'atteindra point ceux que ta voix menace ;
» Et ceux qu'un noble zèle a liés à ton sort
» Te devront, insensé, l'esclavage ou la mort.
» Apprends qu'en ce moment, de colline en colline,
» Vers nos derniers confins ta sentence chemine.
» Tout Celte, riche ou pauvre, enfant, femme ou vieillard,
» Au Celte qui le suit la transmet sans retard ;
» Et bientôt avertis de l'arrêt qui t'exile,
» Tous les Gaulois armés marcheront sur ta ville.
» Contre tant d'ennemis que pourra ta valeur
» Et ce peu de Troyens qu'il reste à ton malheur ?
» Crois-moi, car j'ai pitié du bras qui m'a vengée
» Du pirate insolent qui m'avait outragée.

— » Ah ! s'écriait Francus, pourquoi l'ai-je vaincu ?
» Vers un peuple d'ingrats pourquoi suis-je venu ?
» Mais où sont les humains qui par des injustices
» N'aient de leurs bienfaiteurs acquitté les services ?
» Les as-tu rencontrés ? prêtresse des enfers !
» Nomme-les, ou plutôt nomme-moi des déserts
» Où nul homme jamais n'ait déployé sa tente,
» Où mes Troyens, lassés de cette vie errante,
» Ne puissent retrouver ni druide ni roi
» Qui leur dise : Va-t'en, cette terre est à moi ! »

Un sourire infernal échappe à la sibylle.
Elle sait qu'Albion n'a pas rejoint son île ;
Et sa haine implacable ose encore espérer
Que Francus sur le Rhin pourra le rencontrer.
Mais de ce vœu perfide elle fait un mystère,
Le flatte d'un repos aux Troyens nécessaire,
Lui nomme, lui promet un refuge certain,
Que ne peut lui fermer aucun pouvoir humain.
« Non loin de nous, dit-elle, il est une contrée
» Qui, des pays gaulois par le Rhin séparée,
» Va de la mer du Nord aux sources du Necker,

» Et s'étend au levant vers les bords du Weser.
» Une immense forêt la couvre tout entière.
» Là point de rois encor, point de race guerrière;
» Mais des pâtres errants au gré de leurs troupeaux,
» Des pêcheurs que nourrit le pillage des eaux,
» Des chasseurs, à l'urus disputant leur patrie.
» Ces hommes sont sans lois, sans arts, sans industrie,
» L'un de l'autre isolés, mais paisibles et doux,
» Que le moindre bienfait attirera vers vous.
» Ils se nomment Teutons, et leur vieille croyance
» Est qu'au dieu Teutatès ils doivent la naissance;
» Qu'un enfant de ce dieu, premier-né de leurs rois,
» Viendra les rassembler et leur donner des lois.
» Ils appellent Mannus ce bienfaiteur auguste,
» Le surnomment Odin, le dieu bon, le dieu juste;
» Et souvent ceux d'entre eux que poursuit le malheur
» Appellent à grands cris ce dieu réparateur.
» Tu peux être à leurs yeux de sa race divine.
» Tous les peuples enfants prêtent cette origine
» A qui les rend heureux, aux rois qui leur sont chers,
» Souvent même aux tyrans qui les chargent de fers.
» Mérite leur amour en leur faisant connaître

» Ce qu'ils doivent aux dieux, et ce qu'ils peuvent être.
» Ce peuple et son pays, par vos soins cultivés,
» Vous rendront tous les biens dont vous fûtes privés.
» Là sont les éléments d'un grand et bel empire,
» Des hommes forts, un sol avide de produire.
» Là sont des ports creusés par dix fleuves divers,
» Des golfes spacieux sur l'Océan ouverts,
» Où tes Troyens, instruits à braver les tempêtes,
» De l'art des nautoniers poursuivront les conquêtes. »
Cette imposante voix et cet accent flatteur
Du héros par degrés ont calmé la fureur.
Il tremble pour son peuple, et son cœur s'abandonne
A des pensers plus doux, à l'espoir qu'on lui donne.
« Oui, je me rends, j'accepte, a dit le fils d'Hector.
» La mer ! que mes regards la contemplent encor !
» Son souvenir se mêle aux jeux de mon enfance.
» La mer ! c'est le garant de mon indépendance.
» La forêt des Teutons me rendra des vaisseaux.
» Si mes nouveaux bienfaits font des ingrats nouveaux,
» Je fuirai sur la mer, sur ma ville flottante.
» La mer ! elle conduit aux campagnes du Xanthe.
» Je suis jeune, et bientôt les vainqueurs d'Ilion

» Auront jusqu'au dernier traversé l'Achéron,
» Et leurs fils moins cruels me permettront peut-être
» De ramener mon peuple aux lieux qui l'ont vu naître. »

Il dit, et quelque joie a brillé dans ses yeux.
Au druide Athamas il a fait ses adieux;
Et, suivi d'Ambigate, entraînant son escorte,
Disparaît dans les bois où son coursier l'emporte.
Mais cet éclair de joie avait bientôt passé
Comme un pâle rayon qu'un soleil éclipsé
Jette à travers la nue au milieu des orages,
Et qu'en se refermant éteignent les nuages.
L'aspect de ses Troyens redouble ses regrets.
Leurs malheurs, leurs périls, ne sont plus des secrets.
Déjà de tous côtés, autour de leurs murailles,
Se déploie à leurs yeux l'appareil des batailles.
De l'arrêt qui les frappe informés les premiers,
Tous les peuples voisins sont venus par milliers.
Vingt autres vont bientôt accourir sur leur trace.
De ses trois cents guerriers que servirait l'audace?
Ou partir ou mourir, tel est leur triste sort,
Et Francus n'oserait les vouer à la mort.

Il contemple un moment d'une vue attendrie
La tombe où reposait une cendre chérie,
Jette un dernier regard aux murs qu'il va quitter,
Que jusqu'au jour suprême il pensait habiter;
Comprime tout à coup la douleur et la plainte,
Et d'une voix qu'altère une affreuse contrainte :
« Allons, dit-il, allons! » et par ce mot fatal,
De leur triste départ il donne le signal.

De la Seine loin d'eux sont bientôt les parages.
Leurs troupeaux en bêlant ont quitté leurs pacages.
Les chariots couverts, par leurs mains façonnés,
Les suivent lentement, et par leurs bœufs traînés,
Emportent les vieillards, les filles de Lutèce,
Qu'à des époux troyens attachait leur tendresse,
Leurs armes, les outils de leurs divers métiers.
La honte et la douleur courbent leurs fronts altiers.
On dirait à les voir que d'un guerrier célèbre
Ce peuple si vaillant est l'escorte funèbre.
Le pays, il est vrai, leur prodigue ses soins.
Les femmes ont partout prévenu leurs besoins;

Mais ces Gaulois armés, qui les suivent sans cesse,
Prolongent leur supplice et leur morne tristesse.

Oh ! si les dieux voulaient, pour calmer leur chagrin,
Dire quelles cités naîtront sur leur chemin,
Que les fils de leurs fils s'y couvriront de gloire,
Quand les aura plus tard ramenés la victoire !
Ils verraient dans les champs de Craonne et d'Arcis
Les restes mutilés d'Arcole et d'Austerlitz
De leur chef, qu'a proscrit l'Europe triomphante,
Soutenir en héros la fortune expirante.
Ils verraient Mérovée, aux plaines de Châlons,
Du farouche Attila rompant les bataillons ;
Et Valmy, dont la palme ornera la première
Des Français rajeunis la nouvelle bannière ;
Et Soissons, où Clovis, commençant ses exploits,
Viendra du joug de Rome affranchir les Gaulois.
Duplessis dans Rethel foudroîrait les Ibères,
Enghien, premier vainqueur de ces bandes altières,
Dans les champs de Rocroy, de leur sang inondés,
Révélerait déjà le plus grand des Condés.

Là Francus de la Meuse a touché le rivage.
Mais qui dira les noms qui, depuis son passage,
Sur les bords de ce fleuve et les champs d'alentour,
Sont sortis du néant pour briller au grand jour?
Quelles moissons de gloire en cet étroit espace
Cueillera de Francus la belliqueuse race!
Ses Francs doivent par là rentrer en souverains.
Là sera le berceau des Charles, des Pépins.
Bayard à Charles-Quint disputera Mézières,
Là de Namur Louis forcera les barrières.
A trois pas est Fleurus, où vaincra Luxembourg,
Où doit plus tard Jourdan triompher de Cobourg,
Où viendra la Fortune, avant de le détruire,
Jeter à notre Alcide un froid et vain sourire.
Mais ces lieux sont muets. Les chênes de ces bois
N'ont point, comme à Dodone, une divine voix
Pour prédire qu'un jour cette terre féconde
Enfantera Maëstricht, et Liége, et Ruremonde,
D'où fuiront, par Conti, par Maurice chassés,
L'Anglais et le Germain dans Raucoux dispersés;
Que plus loin, par un cri faisant sa renommée,
D'Assas saura mourir pour sauver une armée.

Rien n'annonce Senef ni Laufeld aux Troyens,
Ne nomme Tolbiac, où le Dieu des chrétiens,
Invoqué par Clovis au fort de la mêlée,
En viendra raffermir la fortune ébranlée.
Rien ne nomme Tholus, d'où Francus voit enfin
Le sol que lui promit la prêtresse de Sayn.
Tholus où, par Condé, par son fils devancées,
Les bandes de Louis dans le Rhin élancées,
Sous les feux du Batave, iront sur l'autre bord
Apporter dans ses rangs l'épouvante et la mort.

Ainsi dans ce trajet, nul songe, nul augure,
Ne révèle à Francus cette grandeur future.
A des malheurs sans fin se croyant destiné,
L'espoir même, l'espoir l'aurait abandonné.
Mais tout ce qu'une femme, au jour de nos tristesses,
Peut inventer de soins, d'amitiés, de caresses,
Ce qu'elle peut trouver de mots consolateurs
Pour alléger nos maux, pour calmer nos douleurs,
Ambigate pour lui l'a puisé dans son âme.
Le héros la plaignait comme une faible femme;
Et lui-même vingt fois le malheur l'eût vaincu,

Si ce faible roseau ne l'avait soutenu.
Que dis-je? Il fut une heure où ce cœur magnanime
Fit briller un courage, un dévoûment sublime.
Au fond d'une caverne aux ténébreux détours,
Que Maëstricht aujourd'hui couronne de ses tours,
Se cachait un oracle antique, et dont sans cesse
Le Tongre et l'Éburon consultaient la sagesse.
Pour la dixème fois Francus voulut savoir
Quel coin du monde enfin le voudrait recevoir,
Et la voix prophétique avait dit : « Le lieu même
» Où mourra sous tes yeux une femme qui t'aime. »
L'horreur a de Francus glacé tous les esprits.
Plus pâle qu'un berger par l'ouragan surpris,
Qui croit sous un ormeau trouver une retraite
Et le voit par la foudre écraser sur sa tête,
Il saisit son épouse, et l'étreint dans ses bras
Comme s'il la voulait disputer au trépas;
Et de l'antre fatal Ambigate éloignée
Répondait d'une voix tranquille et résignée :
« Si les dieux à ce prix te promettent la paix,
» Je recevrai la mort comme un de leurs bienfaits;
» Ne suis-je pas mortelle? » Et sous un doux sourire,

Lui cachant ses terreurs et son propre martyre,
Tantôt elle s'abuse et cherche à le tromper,
A douter de l'arrêt qui vient de la frapper,
Et tantôt du malheur qu'elle craint et déplore,
Son amour le distrait et le console encore.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT DIXIÈME

ET DERNIER.

SOMMAIRE.

Passage du Rhin. — Une foule de Teutons, poursuivie par Albion, vient implorer le secours de Francus. — Il dresse un camp et le fortifie. — Albion ne paraît pas. — Orgie de ses compagnons dans une île. — Il redescend enfin le fleuve. — Rencontre d'Hercynie. — Surprise et peur des matelots qui l'ont noyée. — Ils s'éloignent et la laissent avec leur prince. — Explications. — Hercynie le poignarde et s'enfuit dans les bois — Les soldats d'Albion n'ont pas vu le crime. — Ils sont distraits par l'aspect du camp des Troyens et par le retour de Britto, que Francus rend à la liberté. — Ils remontent le fleuve et trouvent Albion qui se débat contre la mort. — Il expire. — Désespoir de Britto et des siens. — Francus les observait de loin — Une femme se jette dans ses bras. — C'est Hercynie. — Il ne peut en croire ses yeux. — Elle implore sa pitié. — Britto la tue d'un coup de flèche au moment où elle va poignarder Ambigate. — Réconciliation des deux peuples. — La flotte regagne les mers. — Ambigate donne un tombeau à Hercynie, dont le nom restera attaché à la forêt germanique.

C'est ainsi qu'à Tholus, de tourments en tourments,
Sont arrivés enfin ces malheureux amants.
Sur ces derniers confins de la terre celtique
Vivait des Ubiens la tribu pacifique.
Leur prince de Francus avait guidé les pas
De la forêt Carnute au fond de ses États.
Ils étaient du même âge, et, prompts à se comprendre,

Leurs cœurs s'étaient voué l'amitié la plus tendre.
Par l'ordre d'Iwanor cent chênes abattus
Sur la grève avant eux étaient déjà rendus.
Bientôt par les Troyens par la hache équarries,
En deux larges radeaux ces poutres converties
Ont flotté sur le Rhin, dont les tranquilles eaux
Semblent avec amour recevoir ces fardeaux.
Des rameaux dépouillés ils se forgent des rames;
Ils placent sur ces ponts leurs vieillards et leurs femmes,
Et leurs chars dételés, et leur troupeau bêlant;
Qui, pressé par les chiens, s'y ramasse en soufflant.

Mais déjà vers le Rhin, par la reine poussée,
La royale jument dans les flots s'est lancée.
Tout s'écrie et s'émeut; Francus en a frémi.
Il s'arrache en tremblant aux bras de son ami;
Il s'élance, il rejoint son épouse si chère.
Nul de ses cavaliers ne demeure en arrière.
Sous les pieds des chevaux, sous leurs poitrails fumants,
L'eau mugit et bondit en bouillons écumants.
Bientôt le sol leur manque, et tous les bruits s'apaisent.
Les vagues, les coursiers, les cavaliers se taisent.

Mais le fleuve est heureux et fier de les porter.
On croit voir devant eux ses vagues s'écarter.
Par un été brûlant ses ondes rétrécies
Ne baignaient qu'à demi ses grèves élargies,
Et de son lit bientôt ils retrouvent le fond.
Leurs coursiers raffermis ont relevé le front,
Et repris, comme Antée, une vigueur nouvelle.
Le regard d'Ambigate, où l'orgueil étincelle,
Sur son royal époux tendrement arrêté,
Implore le pardon de sa témérité.
Mais Francus, que tourmente un augure funeste,
Oppose à son audace un reproche modeste :
« Oubliais-tu, dit-il, un oracle odieux?
» Pourquoi donc le braver? pourquoi tenter les dieux?
» Sois prudente pour moi, mon amour t'en supplie.
» Crains-tu que le péril, que la mort nous oublie?
— » Je chassais, répond-elle, un fâcheux souvenir.
» Laisse-moi croire, ami, qu'un devin peut mentir,
» Que les dieux m'oublîront sur ce lointain rivage,
» Que ces vastes forêts et leur paisible ombrage
» Sont pour nous sans danger, et laisse-moi rêver
» La paix et le bonheur que j'espère y trouver. »

A peine a-t-elle dit, qu'à ce trompeur silence
Du fond des bois succède une clameur immense,
Et vers le fleuve accourt tout un peuple éperdu.
Ce peuple aux cheveux blonds est à peine vêtu,
Étale sur des corps chamarrés de peintures
Des oiseaux, des serpents les grossières figures.
Un vieillard les précède, et dans leurs cris confus
On distingue les noms d'Odin et de Mannus.
Aux pieds du fils d'Hector cette foule se jette.
« Mannus, dit le vieillard, car c'est toi qu'un prophète
» A dès les premiers temps prédit à nos aïeux,
» Venge-nous, sauve-nous d'un pirate odieux
» Qu'a vomi l'Océan sur nos tristes contrées.
» Il ravit nos troupeaux, nos filles éplorées.
» Prends en pitié ce peuple à tes pieds prosterné.
» Rends le barbare aux flots qui nous l'ont amené. »

Cet oracle nouveau, que Francus vient d'apprendre,
Rappelle à son esprit l'oracle du Scamandre,
Ce peuple qu'à ses lois le malheur doit offrir;
Il croit que ses destins vont enfin s'accomplir;
Il s'y mêle pourtant cette pensée amère,

Que ses Troyens encor vont retrouver la guerre;
Et ses pressentiments n'ont que trop reconnu
Le farouche ennemi qu'ils ont déjà vaincu,
Qui, les voyant réduits à leur propre défense,
De ses premiers affronts voudra tirer vengeance.
Aux récits des Germains il n'a pu se tromper.
L'aspect de cette flotte avait dû les frapper.
Ils ont tout observé : la couleur des voilures,
Le nombre des vaisseaux, leur forme, leurs mâtures.
Tout annonce Albion aux Troyens étonnés;
Tout prédit à Francus des combats acharnés.
Il peut à ces combats se dérober sans doute,
Aux vaisseaux ennemis ne point fermer la route,
Et dans le fond des bois se tenant à l'écart,
Pour revenir au fleuve attendre leur départ.
Mais son orgueil répugne à ce vil stratagème.
Il renîrait son père, et sa race, et lui-même.
Il combattra; la fuite est indigne de lui.
Au peuple qui l'implore il promet son appui.
« Oui, dit-il, oui, comptez sur mon bras tutélaire.
» Oui, je serai pour vous un protecteur, un père.
» Vous viviez séparés, l'un à l'autre étrangers.

» De cet isolement vous voyez les dangers.
» Qui veut vous opprimer vous trouve sans défense.
» L'homme n'est pas créé pour cette indépendance.
» C'est par votre union que le moins fort de vous
» Sera puissant et fort de la force de tous;
» Que vous ferez un peuple, et qu'un jour dans l'histoire
» Aux yeux du monde entier brillera votre gloire.
» Connaissez vous, Germains. Les auteurs de vos maux,
» Ceux à qui vous laissez vos filles, vos troupeaux,
» Ces pirates si fiers, ces ravisseurs avides,
» Devant qui vous fuyez comme lièvres timides,
» Sont mortels comme vous, et vous avez comme eux
» Un corps infatigable et des bras vigoureux.
» S'ils ont de plus que vous le courage, l'audace,
» Le mépris de la mort, osez les voir en face.
» Que vous sert d'étaler un stérile courroux?
» Bravez leurs hurlements, leurs menaces, leurs coups.
» L'urus que vous chassez, que votre bras assomme,
» Est bien plus dangereux, plus terrible que l'homme.
» Tournez sur ces forbans, de pillage affamés,
» Les flèches, les épieux dont vos bras sont armés.
» Ils ont du fer sans doute, et c'est un avantage.

» Mais le nombre est pour vous, joignez-y le courage.
» Imitez-nous enfin, et, près de nous rangés,
» Vous apprendrez à vaincre, et vous serez vengés. »

Par ces nobles accents cette foule animée
S'est aux yeux des Troyens tout à coup transformée.
A la frayeur succède un transport belliqueux.
Leurs yeux brillent d'orgueil; leurs cris tumultueux
Font rugir les échos, s'élèvent jusqu'aux nues;
Ils brandissent leurs arcs, leurs épieux, leurs massues;
Appellent les combats, et, sur l'aile des vents,
Lancent à l'ennemi des défis insultants.
C'est ainsi que l'on voit dans un vase d'argile
S'agiter bruyamment une eau froide et tranquille,
Quand d'un foyer éteint les tisons rallumés
Pressent le vase et l'eau de leurs jets enflammés.
L'eau bouillonne, jaillit, écume, se tourmente,
Et déborde à grands flots de sa prison brûlante.
Mais le feu mort, ce bruit, cette bouillante ardeur,
Tout tombe, et l'eau reprend son calme et sa tiédeur.

Pour le chef des Troyens cette épreuve est à craindre.

L'élan qu'il a produit, le danger peut l'éteindre;
Et contre un ennemi plus nombreux et plus fort,
Sa prudence au hasard ne peut livrer son sort.
Du fleuve qu'il prolonge il remonte la grève;
Mais pour asseoir un camp nul coteau ne s'élève
Dans cette plaine immense et ces vastes forêts,
Que sondent de Francus les regards inquiets.
Un site enfin l'arrête et remplit son attente :
C'est un ruisseau profond, qui, d'une course lente,
Perd sans bruit dans le Rhin et son nom et ses eaux.
Là, moins large qu'un cirque où luttent des taureaux,
Était une clairière autrefois ombragée.
Là par les ouragans la forêt ravagée
N'offrait au fils d'Hector qu'un abatis confus
De chênes foudroyés et de sapins tordus,
Dont le feuillage est mort, dont la séve est éteinte.
De son camp sans tarder il y trace l'enceinte;
Et par cent et cent bras ces arbres démontés
Sont à l'entour du camp à la hâte apportés,
Se dressent en palis, s'allongent en barrages,
Tandis qu'aux bords du Rhin s'entassent les bagages,
Les pesants chariots sur leurs essieux couchés,

Et par de forts liens l'un à l'autre attachés.
Si l'ennemi vainqueur forçait cette barrière,
D'autres retranchements l'attendraient en arrière,
Et trois sanglants assauts ne lui suffiraient pas.

Mais rien n'annonce encor le jour de ces combats.
Les vaisseaux d'Albion sont lents à reparaître.
Le plus vif des coursiers que l'Arabe ait vu naître,
Avant une heure au moins ne saurait les trouver.
Leur prince à cette lutte est bien loin de rêver.
Il est tout au plaisir, et ne sait pas encore
Que le sort lui ramène un vainqueur qu'il abhorre.
En face du pays alors inhabité
Où plus tard d'Emmerick fleurira la cité,
De l'heureux Albion les joyeux équipages
D'une île spacieuse ont abordé les plages,
Aux saules de la rive attaché leurs vaisseaux,
Et pour les jeux bruyants oublié leurs travaux.
Les filles qu'aux Germains ils avaient enlevées,
Qui, tremblantes naguère et de pleurs abreuvées,
Remplissaient les forêts de plaintives clameurs,
D'un œil moins effrayé voyaient leurs ravisseurs.

Ces forbans désarmés ont un front moins sévère,
Leur ton est radouci par le désir de plaire,
Et déjà leur abord, leur langage flatteur,
Le mot même d'amour causent moins de frayeur.
Leurs captives bientôt, à demi consolées,
S'étaient par complaisance à leurs danses mêlées;
Et bientôt d'un époux chacune avait fait choix.
L'hymen dans leur pays n'avait pas d'autres lois;
Et pour former ces nœuds sous de divins auspices,
Leur chef fait à Neptune immoler sept génisses.
Les apprêts, les vapeurs, la gaîté des banquets,
En doux épanchements changent tous les regrets.
Mais la nuit est venue, et sa pâle courrière
Répand de tous côtés sa paisible lumière.
Le silence déjà succède aux gais refrains;
Les mets sont épuisés, les bûchers sont éteints;
Le vent seul gonfle encor les outres affaissées;
Les groupes sont rompus, les tables délaissées;
Et chacun au hasard, sur les prés d'alentour,
Va s'épandre où l'appelle ou Morphée ou l'Amour.

Plaisirs suivis de deuil, illusions perdues,

Rêves fallacieux, espérances déçues,
Des plus riches palais aux plus humbles réduits,
Vous remplissez de l'homme et les jours, et les nuits.
Des premières clartés de la riante aurore
A peine à l'orient l'horizon se colore,
Qu'Albion de ses cris fait retentir les airs.
Il est impatient de regagner les mers,
De revoir son empire; et jusque dans son île
Il voit un libre espace, un voyage facile;
Et Francus qui l'attend, Francus si détesté,
N'est pas le seul écueil sur sa route jeté.

Pour servir d'Almodis la rage vengeresse,
Hercynie, on le sait, avait quitté Lutèce,
Emportant dans son cœur l'exécrable tourment
De n'avoir pu troubler l'hymen de son amant,
Se plaignant même aux dieux qu'à sa fureur jalouse
Ils n'aient point de Francus abandonné l'épouse.
Cette femme autrefois si pleine de candeur,
Au cœur doux et timide, au regard enchanteur,
Cette Hercynie enfin si digne d'être aimée,
En fille des enfers aujourd'hui transformée,

Ne songeait qu'à venger ses malheurs, ses affronts,
A poursuivre, à punir, ce chef de vagabonds,
Qui, rompant son hymen, l'emportant sur les ondes,
L'avait osé souiller de ses amours immondes.
Les dangers, les terreurs qu'avait pendant six mois
Essuyés sur les mers cette fille des rois,
Ce ramas de mutins dont l'audace effrayée
A leur salut commun l'avait sacrifiée,
Les spectacles sanglants de cette île de Sayn,
L'abandon de Francus, peut-être son dédain,
Tout ce chaos d'horreurs, d'outrages, de misères,
N'inspiraient que des vœux, des projets sanguinaires.
C'est d'abord Albion, c'est l'auteur de ses maux,
Que promettait sa haine à ses dieux infernaux.
Mais des sources de l'Oise elle approchait à peine,
Quand les noms de Francus et de sa jeune reine,
De coteaux en coteaux par cent voix répétés,
Jettent un nouveau trouble en ses sens agités.
Les peuples se levaient, s'armaient en diligence,
Du tribunal sacré proclamaient la sentence;
Et couraient vers les lieux par Francus traversés.
La cruelle en jouit, et ce n'est point assez :

Sur la terre d'exil elle veut les poursuivre,
Et les croit trop heureux de s'aimer et de vivre.
Albion périra, mais, avant ce moment,
Elle veut de leur perte en faire l'instrument.
De cet horrible espoir son ardeur s'est accrue.
Les vêtements sacrés dont elle est revêtue
Protégent son voyage, et dès plages du Rhin
Le peuple en s'inclinant lui montre le chemin.

Elle arrive, et sa joie éclate en cris sauvages,
D'apprendre qu'Albion n'a point quitté ces plages;
Qu'il s'éloigne des mers, et que, depuis trois jours,
Du fleuve avec sa flotte il remonte le cours.
Elle marche vers lui, ne quitte plus la rive;
Et fixant vers l'aurore une vue attentive,
Elle découvre enfin ces odieux vaisseaux,
Que ramènent vers elle et les vents et les eaux.
Sur un banc de galets où le fleuve se brise,
En trois bonds de gazelle elle retombe assise;
Et, se voilant le front de ses cheveux épars,
Fixant sur ces vaisseaux ses farouches regards,
Elle feint de céder aux atteintes soudaines

Du sommeil que loin d'elle avaient banni ses peines.
Le bruit des avirons se rapproche et s'accroît.
Du haut de son tillac Albion l'aperçoit.
L'aspect de cette femme et d'une druidesse
L'intrigue : « Est-ce la mort, le sommeil, qui l'oppresse ? »
Dit-il en la montrant aux rameurs étonnés.
Vers cet objet alors tous les yeux sont tournés.
« Jetez l'ancre, dit-il, abandonnez la rame. »
A ces mots, il s'élance, il court à cette femme,
Écarte ses cheveux, et pousse un cri d'horreur;
Et demeure immobile et glacé de terreur.
Des rameurs sur ses pas la foule est accourue;
Et d'effroi, comme lui, frappée à cette vue,
Se dit en frémissant que, sorti des enfers,
Ce spectre leur prédit d'effroyables revers.

Elle ouvre enfin les yeux, et, comme épouvantée
De voir en quelles mains le sort l'a rejetée,
Elle demande aux dieux pour quels malheurs nouveaux
Le céleste courroux la rend à ses bourreaux.
Sa voix, ses mouvements, ce regard qui flamboie,
Rassurent Albion, le remplissent de joie.

« Quoi ! tu parles ! dit-il, tu me vois, tu m'entends ?
» Quoi ! la mer t'a rendue au séjour des vivants ?
» Mais quel dieu te ramène à l'amant qui t'adore ?
» Ne me hais plus, cruelle ; ah ! parle, parle encore.
» Ne crains plus rien, réponds. » Et sa rapide main
Lui découvrait les bras, et l'épaule, et le sein,
Du lugubre cyprès dégageait sa figure,
Rejetait de son front sa noire chevelure,
Et d'un regard brûlant dévorant ses appas,
Dans son fougueux délire outrageait ses soldats.

« Voilà, s'écriait-il, cette femme, ces charmes,
» Qu'ont au courroux des mers immolés vos alarmes ;
» Quel trésor de beauté, cruels, vous m'enleviez !
» Implorez sa clémence, et tombez à ses pieds. »
Mais aucun n'obéit, et plus d'un en murmure :
Ce retour à leurs yeux est un sinistre augure ;
Et ces cœurs endurcis aux luttes de la mer
Sont les dignes aïeux d'un peuple libre et fier,
Qui, de ses droits armé contre les injustices,
Sait honorer ses rois sans flatter leurs caprices.
Cette femme les trouble, et leurs pressentiments

Ne sauraient oublier ses fiers ressentiments.
Leur chef est resté seul aux pieds de son idole.
Il demande une seule, une douce parole,
Quel sentiment enfin la conduit sur ses pas.

La perfide répond : « Je ne te cherchais pas,
» Et de l'île de Sayn la vieille druidesse
» A compté vainement sur ma main vengeresse.
» Ce n'est point par pitié qu'elle vint me ravir
» Au gouffre où tes sujets croyaient m'ensevelir,
» Qu'elle daigna m'admettre à ses affreux mystères.
» Je devais du rivage observer tes galères,
» Et, de Celtes armés hérissant tous les ports,
» De la Gaule partout te fermer les abords.
» Mais sur le continent à peine descendue,
» A l'amour de Francus, à moi-même rendue,
» Je courus vers les murs où j'espérais trouver
» Celui qui de ton joug venait de les sauver.
» Il m'avait oubliée, et d'une ardeur nouvelle
» La reine de Lutèce embrasait l'infidèle.
» J'étouffai mon amour, et me fis un plaisir
» De rompre leur hymen ou de les en punir.

» Sans doute de Francus tu m'as rendue indigne;
» Mais à de tels oublis quel orgueil se résigne?
» Sous ces habits sacrés me cachant à leurs yeux,
» Contre eux et leur amour je fis parler les dieux.
» Du courroux des enfers j'effrayai ma rivale,
» Je semai la révolte en sa ville royale.
» D'un guerrier qui l'aimait j'irritai la fierté.
» D'un Eubage orgueilleux par Francus insulté,
» J'animai contre lui le fanatique zèle.
» Le conseil druidique embrassa ma querelle,
» Et du sol des Gaulois par un décret bannis,
» Ambigate et Francus marchent vers ce pays.
» Comprends-tu maintenant le motif qui m'amène?
» J'ai devancé d'un jour les objets de ma haine.
» J'allais chez les Teutons chercher d'autres vengeurs,
» Et mettre, s'il se peut, le comble à leurs malheurs.

— » Des vengeurs! en est-il de plus sûrs que mon glaive? »
Lui répond l'orgueilleux, dont le cœur se soulève
Au seul nom de Francus, au cruel souvenir
Des combats, des affronts, qu'il brûle de punir.
« Puis-je oublier Lutèce, et ma honte, et mon frère?

» Mène-moi vers Francus. Je jure par mon père
» De ne jamais rentrer au sein de mes États,
» Que mon fier ennemi n'ait péri par mon bras!
» Viens, et je laverai ta honte après la mienne.
» Dans l'île d'Albion tu paraîtras en reine.
» C'est à force d'amour, d'honneur et de remords,
» Que ton brutal amant veut réparer ses torts.
» Que te faut-il de plus? — Le trépas d'Ambigate! »
Dit-elle. Il la repousse, il devine l'ingrate.
« Oui, rêve! criait-il, que, libre de ses nœuds,
» Francus accomplira le plus cher de tes vœux.
» Perfide, nourris-toi de la folle espérance
» De le voir échapper à ma juste vengeance.
» Tu crois me voir moi-même à ses pieds renversé,
» Et ton opprobre enfin par mon sang effacé.
» C'est trop me rabaisser pour relever sa gloire.
» C'est méconnaître enfin d'où lui vint sa victoire.
» Il n'est plus à Lutèce, il n'a plus aujourd'hui
» Tout un peuple guerrier qui combatte avec lui.
» Seul, réduit à lui-même, à son débris de Troie,
» Qui pourrait désormais m'enlever cette proie,
» A ma juste fureur dérober ton héros?

— » Mon poignard, » répond-elle, et ces terribles mots
Des lèvres d'Hercynie étaient tombés à peine,
Qu'Albion tout sanglant bondissait sur l'arène;
Et la Parthe à grands pas s'enfuyait dans les bois,
Et lui criait encor d'une infernale voix :
« Adieu ! je vais chercher ma seconde victime. »

Les sujets d'Albion n'avaient point vu ce crime.
Sur leurs nefs en grondant ils étaient remontés,
Et par le cours du Rhin lentement emportés,
Ils pensaient que leur prince, alarmé de leur fuite,
Aurait enfin quitté cette femme maudite.
Mais au moment fatal, à leurs regards surpris,
Apparaissait au loin le camp des ennemis.
Ils se montraient surtout, suivaient d'un œil avide
Un guerrier désarmé, dont la course rapide,
Dont les gestes, les cris, dans les airs égarés,
Les avaient sur la proue en tumulte attirés.
Ce guerrier, c'est Britto, le captif de Lutèce,
Qu'un vainqueur généreux rendait à leur tendresse.
Ils l'ont reconnu tous, et par des cris d'amour
Du haut de leurs vaisseaux salué son retour.

Au-devant de ses pas on s'élance, on s'amasse.
Heureux qui, le premier, et l'aborde et l'embrasse !
« Amis, dit-il, amis, je vous revois enfin.
» Rendez grâce à Francus. Nul vainqueur plus humain,
» Nul cœur plus généreux n'a passé sur la terre.
» C'est un ami bien cher que m'a fait ma misère.
» D'une mort effroyable il m'a sauvé deux fois.
» Si je suis dans vos bras, à lui seul je le dois.
» Mais où donc est mon frère ? Albion ! qui t'arrête ?
» Vous vous taisez ! Pourquoi cette stupeur muette ?
— » Je te l'expliquerai, suis-moi, » dit Calédon,
Guerrier à qui l'Écosse a dû son premier nom.
Et Britto, qu'il entraîne, a frémi d'épouvante,
Quand il apprend de lui qu'Hercynie est vivante,
Que loin d'eux auprès d'elle Albion est resté.
Il court, et sur ses pas tout s'est précipité,
Comme un vol de pigeons qui d'une chènevière
S'enfuit à tire-d'aile aux cris d'une fermière.

Ils arrivent. O dieux ! ô spectacle d'horreur !
Du malheureux Britto qui peindra la douleur,
Et d'un peuple éperdu les remords, la furie,

Quand paraît à leurs yeux, sur la grève rougie,
Leur prince infortuné qui, par un vain effort,
Dans les flots de son sang lutte contre la mort?
Britto, le cœur gonflé de mortelles alarmes,
L'entoure de ses bras, le baigne de ses larmes.
Il lave sa blessure, il l'étanche, il l'étreint.
Albion se soulève, et d'un œil presque éteint
Il cherche qui l'appelle, il reconnaît son frère,
Et quelques pleurs de joie humectent sa paupière.
« C'est toi, dit-il, tu vis! et je t'ai tant pleuré!
» Des chaînes du Troyen quel dieu t'a délivré?
— » Ce dieu, répond Britto, c'est Francus, c'est lui-même, »
Et malgré ses sanglots et sa douleur extrême,
Il se hâte à conter les soins et les secours
Qu'ont reçus de Francus ses malheurs et ses jours,
Quel zèle, quel courage il mit à le défendre,
Qu'il fut pour lui l'ami, le père le plus tendre,
Qu'il met en le rendant le comble à ses faveurs.
« Hélas! et c'était moi qui causais ses malheurs! »
Murmurait d'Albion la voix faible et mourante.
« Et je ne peux lui tendre une main défaillante.
» Dis-lui bien par quel bras mes torts furent punis,

» Et que sur mon tombeau vos deux peuples unis
» Jurent... » Sa voix s'éteint, et sa tête affaissée
Retombe sur l'arène immobile et glacée.
A la main de Britto son cœur ne répond plus;
Et d'un vain repentir accablés, éperdus,
Ses sujets autour d'eux gémissent en silence.
Mais Kantor, le premier, pousse un cri de vengeance;
Calédon le répète, et part, et dans les bois
Cent autres sur leurs pas s'élancent à la fois,
Jurant de ne revoir leur nouvelle patrie
Qu'ils n'aient trempé leurs mains dans le sang d'Hercynie.

Ce désordre à Francus n'avait point échappé.
Du salut des Troyens sans relâche occupé,
Pour mieux voir les apprêts d'une attaque prochaine,
Il s'était hors du camp avancé dans la plaine.
Il avait vu Britto des siens environné,
Et ce peuple après lui sur la plage entraîné,
Le suivre en bourdonnant comme un essaim d'abeilles
Comme un écho lointain bruyaient à ses oreilles
Leurs cris tumultueux par les vents apportés.
Il les a vus plus loin en désordre arrêtés,

Et bientôt dans les bois en foule se répandre.
A tous ces mouvements qu'il ne pouvait comprendre,
Il cherchait une cause, et loin de tous les yeux,
L'entraînait pas à pas ce désir curieux ;
Quand une femme accourt par la frayeur troublée,
Le sein nu, l'œil hagard, la tête échevelée,
Elle approche, le nomme, et se jette en ses bras,
Criant : « C'est moi, c'est moi, ne me repousse pas.
» Oui, je respire encore ; oui, je te suis rendue.
» Cache-moi dans ton camp, ou je serais perdue.
» J'ai tué ton rival, mon lâche ravisseur.
» Dans son sang criminel j'ai lavé mon honneur.
» Je t'aime encor, toujours. Réponds à ton amante.
» Ton silence est affreux, me glace d'épouvante.
» A mes cruels bourreaux veux-tu m'abandonner?
» Mais ce serait la mort! Veux-tu me la donner?
» Réponds-moi donc. » ... Hélas! il le veut, il l'essaye ;
Sa langue s'y refuse; et la voix qui l'effraye
Du noir gouffre des mers lui semble remonter.
Il ne sait plus s'il veille. Il croit même lutter
Contre un de ces démons, de ces spectres horribles,
Dont le poids étouffant, les étreintes terribles

Des malheureux humains tourmentent le sommeil.
Et ce rêve effrayant l'est moins que le réveil.
Cette femme à son lit par l'amour destinée,
Qu'il aima si longtemps, qu'un autre a profanée,
Qu'il a cherchée en vain de climats en climats,
Dont il a déploré l'effroyable trépas,
Elle est là, sur son cœur, dont une autre est maîtresse,
Invoquant sa pitié, sa première tendresse,
Contre une mort certaine implorant son appui,
N'ayant plus de salut, de refuge que lui.
Encor s'il pouvait lire au cœur de la perfide,
Voir quel autre attentat rêvait cette Euménide !
Non, il la croit sincère, il ressent ses terreurs.
Mais comment la soustraire à ses persécuteurs ?
Sans exposer son peuple il ne peut la défendre.
Sans lâcheté, sans honte, il ne peut la leur rendre.
Et d'Ambigate enfin quel accueil espérer ?
Comment la lui nommer ? N'est-ce point la livrer
Aux soupçons, aux tourments, aux craintes qu'en son âme
A jadis excités le nom de cette femme ?

Tous ces pensers cruels l'accablent à la fois.

Ils troublent ses esprits, ils étouffent sa voix.
Les sentiments divers qu'en son cœur il agite
Ne peuvent s'exprimer que par des mots sans suite :
« Tu sais... je suis... je dois... » Mais ces mots ont tout dit.
Celle qui les entend les achève et sourit.
L'embarras de Francus en trahit la faiblesse.
Elle ose y rattacher l'espoir qu'elle caresse.
« Oui, dit-elle, oui, tu vis dans un autre lien.
» Je sais ce que tu dois à ton épouse... Eh bien,
» J'irai, je vais la voir, j'ose compter sur elle.
» Elle aura pour mes vœux une âme moins cruelle.
» Et si par elle encor ces vœux étaient trompés... »
Mais ces mots menaçants sont à peine échappés,
Que d'Ambigate au loin la voix se fait entendre.
Du nom de son époux, qu'elle est lasse d'attendre,
Elle remplit les airs, fait retentir les bois.
Hercynie en tressaille, et dresse à cette voix
Un front tout rayonnant d'une barbare joie.
Telle est une panthère à l'aspect de sa proie.
Elle court vers la reine, et cet empressement
Jette au cœur de Francus un noir pressentiment.
Il n'a pu se méprendre au cri de la furie.

Il s'élance après elle, il se hâte, il s'écrie :
« Fuis, Ambigate, fuis; elle en veut à tes jours.
» A moi, Troyens, à moi, courez à son secours! »
De confuses clameurs à l'instant lui répondent.
Du camp, de la forêt, les échos se confondent.
Des guerriers en hurlant sortent de toutes parts;
Britto, l'arc à la main, paraît à ses regards;
Et déjà par cet arc une flèche lancée
S'est au cœur d'Hercynie en sifflant enfoncée.
Elle chancelle et pousse un long gémissement,
Entre les deux époux tombe sans mouvement;
Et son âme s'exhale en bégayant encore
Le nom d'amour, le nom du héros qu'elle adore.

Francus à cet adieu ne peut vaincre ses pleurs;
Mais Britto le rejoint et combat ses douleurs.
« Ne la plains point, dit-il, car sa fureur jalouse
» Allait porter la mort au cœur de ton épouse.
» Ma main, qui met un terme à ses lâches complots,
» En sauvant Ambigate, assure ton repos.
» Que n'ai-je de ses coups pu défendre mon frère?
» Mon frère, qui du moins, à son heure dernière,

» A connu les bontés dont tu m'avais comblé.
» De ses yeux attendris des larmes ont coulé.
» Sa haine était vaincue, et sa reconnaissance
» Eût voulu des deux camps cimenter l'alliance.
» Je le fais en son nom; et ton captif jamais
» N'oublîra que sa vie est un de tes bienfaits. »

Vers la grève à ces mots les deux peuples descendent.
L'air retentit des vœux, des adieux qu'ils se rendent.
Les rameurs ont enfin repris les avirons;
Et la flotte, au couchant tournant ses éperons,
Est enfin vers les mers par le fleuve emportée.
Mais auprès d'Hercynie Ambigate est restée;
Sur un lit de feuillage, et d'eau pure arrosé,
Le corps de la victime est déjà déposé.
Les Troyens, les Germains, les filles de Lutèce,
A remplir ses désirs tout travaille et s'empresse.
On prépare une tombe, on dispose un bûcher;
Et quand revient Francus, quand il veut l'arracher
A ce spectacle affreux qu'il redoute lui-même :
« Laisse-moi m'acquitter de ce devoir suprême,
» Lui dit-elle. Je sais qu'elle voulait ma mort,

» Et de son ravisseur me réservait le sort.
» Mais ces crimes enfin, ils n'ont rien qui m'étonne.
» Ce sont ceux de l'amour, et mon cœur les pardonne.
» Son amour, son trépas ont détourné de moi
» Cet oracle fatal qui causait mon effroi.
» Elle a du vieux prophète accompli la menace.
» C'est sa mort qui des dieux t'annonce enfin la grâce,
» Te dit où doit fleurir ton empire nouveau.
» A ses restes mortels érigeons un tombeau :
» Et que cette forêt, où vient finir sa vie,
» Garde à jamais la cendre et le nom d'Hercynie. »

FIN.

TABLE.

INTRODUCTION. I

PRÉFACE. 1

CHANT PREMIER. 37

SOMMAIRE.

Fête des fleurs à Lutèce. — Arrivée de la flotte d'Albion, prince sicilien. — Ses défis. — Son attaque. — Fuite des druides, des enfants et des femmes vers le mont d'Hésus (Mars). — Combats. — Mort du roi Gétorix. — Désespoir de sa fille Ambigate et du peuple. — Victoire d'Albion. — Invocation du druide Athamas. — Francus et les Troyens paraissent sur le mont Hésus. — Fuite des soldats d'Albion. — Prise de Britto son frère. — Générosité de Francus. — Éloignement de la flotte.

CHANT DEUXIÈME. 63

SOMMAIRE.

Les Lutéciens et les Troyens vont attendre la flotte ennemie aux bords où s'élèvera Saint-Denis. — Ils construisent des radeaux. — Ils attaquent la flotte. — Francus aborde un vaisseau. — Ses dangers. — Son retour au rivage. — Un vaisseau engravé à la pointe d'une île. — Soulèvement du fleuve. — Désespoir et fuite d'Albion. — Ses imprécations contre Neptune son père. — Le dieu vient à son secours, frappe la mer de son trident, fait jaillir l'île d'Angleterre; Albion y descend en souverain.

CHANT TROISIÈME. 89

SOMMAIRE.

Le vaisseau engravé est conduit à Lutèce et devient le symbole de la ville — Funérailles de Gétorix. — Sacrifice de sa meute, de son coursier, du vieillard qui le soignait. — Taureau d'osier destiné à la mort de Britto. — Francus brise ses fers, veut abolir les sacrifices humains. — Fureur des druides. — Tempête. — Invocation à la foudre. — Elle embrase le taureau. — Britto sauvé. — Colère des prêtres. — Repas funèbre.

CHANT QUATRIÈME. 115

SOMMAIRE.

Récit de Francus. — Son départ de l'Épire avec Andromaque. — Arrivée à Troie. — L'oracle du Scamandre. — L'ombre d'Hector. — Francus n'a plus d'asile que dans la Celtique. — Il repart. — Arrivée en Cilicie, chez le roi Grynus. — Mort d'Andromaque. — Amours de Francus et d'Hercynie, fille du roi. — Visite d'Albion et de sa flotte. — Il enlève Hercynie. — Désespoir de Francus — Il la poursuit sur les mers. — — Son arrivée dans l'île de Crète.

CHANT CINQUIÈME 141

SOMMAIRE.

Suite du récit de Francus. — Arrivée en Sicile, en Corse et dans la Celtique. — République des Tectosages, détruite par un ambitieux. — Retraite de Francus dans les Cévennes. — Monarchie héréditaire chez les Arvernes. — Les nomades Ségusiens. — Forges du Forez. — Francus offre un fils de Vulcain au grand druide, qui lui donne en échange une province abandonnée par les Tricasses. — Monarchie élective des Æduens. — Fondation de la ville de Troyes par Francus. — Il apprend qu'Albion est sur les côtes de la Neustrie. — Rencontre à Lutèce. — Fin du récit.

CHANT SIXIÈME 165

SOMMAIRE.

Amour d'Ambigate pour Francus. — Fureur du Celte Hugomar, à qui son père l'avait promise. — Conjuration d'Hugomar et des druides. — Francus interroge Britto sur le sort d'Hercynie. — Les soldats d'Albion l'ont jetée à la mer pour apaiser les druidesses de l'île de Sayn, qu'Albion a insultées. — Douleur de Francus. — Le vieux Polydamas, son tuteur, le console. — Sommeil de Francus. — Un rêve lui montre Paris tel qu'il est aujourd'hui, et lui fait entrevoir le trône de Lutèce. — Polydamas l'en détourne, et l'engage à regagner sa ville. — Il va faire ses adieux à Ambigate, et s'aperçoit qu'il en est aimé. — Jalousie d'Hugomar. — Colère du druide Athamas, à qui elle révèle sa passion.

CHANT SEPTIÈME 191

SOMMAIRE.

Hésitation de Francus. — Il erre avec Polydamas dans le bois sacré du mont Leucotitius. — Le vieillard partage enfin les espérances de son pupille. — Ils braveront même une guerre civile. — Ils arrivent à l'antre de Vauvert. — Une femme échevelée en sort, poursuivie par une druidesse qui la maudit. — C'est Ambigate. — Elle tombe évanouie aux pieds de Francus. — Il la ranime, reçoit l'aveu de son amour; mais elle s'enfuit en criant : « Le ciel ne le veut pas! » — Désespoir de Francus et de Polydamas. — Ils repartent pour Troyes. — Mort du vieillard, et sa descente aux enfers.

CHANT HUITIÈME 217

SOMMAIRE.

Ambigate, pressée d'épouser Hugomar, s'enfuit de Lutèce pour rejoindre Francus. — Hugomar la poursuit avec dix Celtes. — Ils la réclament, et défient les Troyens. — Ambigate se jette entre les deux partis. — Elle renonce au trône. — Hugomar la saisit, et, le glaive sur sa gorge, il

menace de la tuer si on fait un pas vers elle. — Forcée de se défendre, elle le poignarde et s'enfuit vers son amant. — Apparition de la druidesse de Vauvert. — Arrivée du corps d'Hugomar à Lutèce. — Guerre civile. — La grande prêtresse de l'île de Sayn ordonne aux deux partis de mettre bas les armes et d'en référer au grand Collége des druides, qui va s'assembler dans la forêt des Carnutes. — Elle se tourne vers la jeune druidesse, qui n'est autre qu'Hercynie. — La grande prêtresse l'a sauvée, l'a initiée à ses mystères, à condition qu'elle poursuivrait et tuerait Albion. — Hercynie part pour les bords du Rhin, qu'Albion parcourt pour enlever les femmes des Teutons.

CHANT NEUVIÈME. 243

SOMMAIRE.

Le druide Athamas part pour la forêt des Carnutes. — Il rencontre Francus et Ambigate, qu'il promet enfin de défendre. — Ouverture des états. — Description de l'enceinte sacrée. — Sacrifice d'un esclave. — Discours du druide Brannès contre les deux époux. — Athamas les défend. — Ils sont exilés en Germanie. — Révolte de Francus; mais des milliers de Celtes le menacent, et il n'a que trois cents Troyens. — Il part. — Son itinéraire marqué par les victoires que remporteront un jour les Français sur cette ligne. — Arrivée à Tholus, sur les bords du Rhin.

CHANT DIXIÈME. 267

SOMMAIRE.

Passage du Rhin. — Une foule de Teutons, poursuivie par Albion, vient implorer le secours de Francus. — Il dresse un camp et le fortifie. — Albion ne paraît pas. — Orgie de ses compagnons dans une île. — Il redescend enfin le fleuve. — Rencontre d'Hercynie. — Surprise et peur des matelots qui l'ont noyée. — Ils s'éloignent et la laissent avec leur prince. — Explications. — Hercynie le poignarde et s'enfuit dans les bois. — Les soldats d'Albion n'ont pas vu le crime. — Ils sont distraits par l'aspect du camp des Troyens et par le retour de Britto, que Francus rend à la liberté. — Ils remontent le fleuve et trouvent Albion qui se débat contre la mort. — Il expire. — Désespoir de Britto et des siens. —

Francus les observait de loin. — Une femme se jette dans ses bras. — C'est Hercynie. — Il ne peut en croire ses yeux. — Elle implore sa pitié. — Britto la tue d'un coup de flèche au moment où elle va poignarder Ambigate. — Réconciliation des deux peuples. — La flotte regagne les mers. — Ambigate donne un tombeau à Hercynie, dont le nom restera attaché à la forêt germanique.

FIN DE LA TABLE.